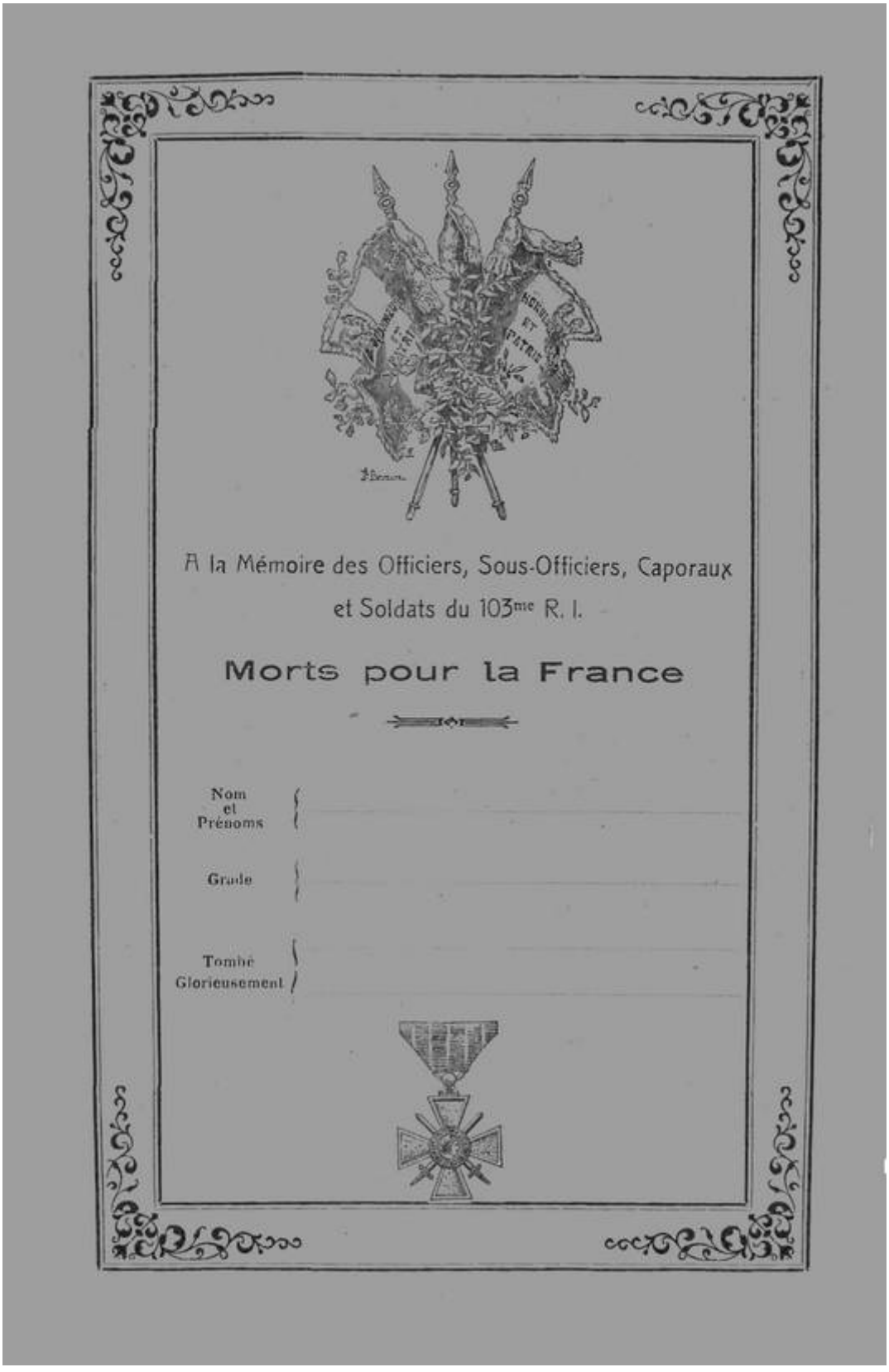
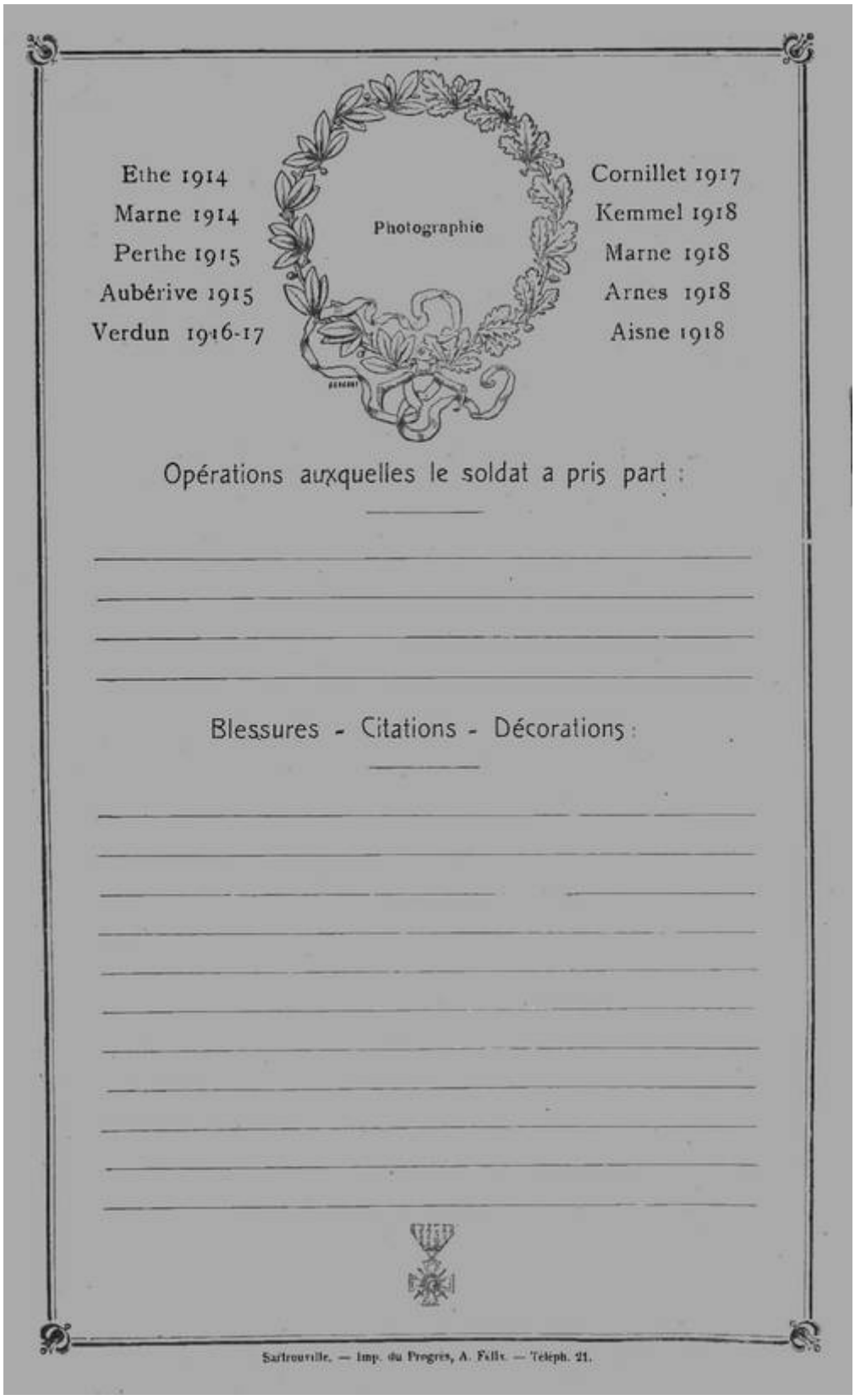
Campagne 1914 – 1918 - Historique du 103e Régiment d'Infanterie

Imprimerie du Progrès A. Félix – Sartrouville

Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015




A la Mémoire des Officiers, Sous-Officiers, Caporaux
et Soldats du 103me R. I.
Morts pour la France
Nom et Prénoms
Grade
Tombé Glorieusement



Ethe 1914
Marne 1914
Perthe 1915
Aubérive 1915
Verdun 1916-17

Photographie

Cornillet 1917
Kemmel 1918
Marne 1918
Arnes 1918
Aisne 1918

Opérations auxquelles le soldat a pris part :

Blessures - Citations - Décorations :

Sartrouville. — Imp. du Progrès, A. Félix. — Téléph. 21.

4me Corps d'Armée — 7me Division d'Infanterie

103me Régiment d'Infanterie



HISTORIQUE RÉSUMÉ

I. — Pages Glorieuses
(Résumé de l'Historique du 103me R. I.)
Annexe : 12 Récits.
II. — Cohortes Héroïques
(Citations collectives)
III. — Poilus Valeureux
(Citations individuelles)
IV. — Sous les Franges d'Or
(Ordres du Régiment)
V. — Pro Patria !
(Liste des Officiers morts pour la France).



Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



LISTE DES OFFICIERS PARTIS EN CAMPAGNE

LE 2 AOÛT 1914

Colonel Ct le Régiment	MM.	**CALLY**
Chef de Bat. Ct le 1er Bat.		**RONDENAY**
Chef de Bat. Ct le 2e Bat.		**JOUVIN**
Chef de Bat. Ct le 3e Bat.		**VICQ**
Capit. adj. au Chef de Corps		**BERINGER**

Capitaines :

MM.	**BRUN**	MM.	**FAUGIÈRE**
	GRASSET		**MOLEUX**
	RICHARD		**KELLE**
	JOUE		**de FINANCE**
	CHADEBEC de LAVALADE		**VINCENT**
			JONGLEUX

Lieutenants :

MM.	**DAVIET**	MM.	**DESDOUITS**
	JONQUÈRES		**JEANNIN**
	JANIN		**FLEURY**
	FIGEAC		**LAPLACE**
	GUGNIOT		**SCHOLLER**
	ROUGET		**MERINE**
	CLAUDE		**GIRAULT**
	TOURON		**GOLLIET**
	PETITJEAN		**DUVAL**
	HOCQ		**CATHELAIN**
	DUMERCQ		

Sous-Lieutenants :

MM. **AUDRAN**
GOUGEON
SCHEIKEVITSCH
ERNST
LASSUS
LEPETIT
JACQUART
MICONNET

MM. **DUFOUR**
SICART
PÉRIQUET
MOUSSEAUX
MULLEY
LAFEY
LAPARRA
BEULAYGUE

Médecin major de 1re classe MM. **LEGRAND**
Médecin aide-maj. de 2e classe **FOURGOUS**
Médecin aide-maj. de 2e classe **PESNEL**
Médecin aide-maj. de 2e classe **BRISSET**
Chef de musique de 1re classe M. **FROMENTIN**

NOMS DES CHEFS DE CORPS (1914 – 1919)

MM. **CALLY**, colonel (**2 août 1914** – **12 septembre 1914**)
ROCHEFRETTE, colonel (**13 septembre 1914** – **23 septembre 1914**)
JOUVIN, lieutenant-colonel (**24 septembre 1914** – **4 janvier 1915**).
NOUVELLES, colonel (**5 janvier 1915** – **4 juin 1918**)
VILLEMIN, lieutenant-colonel (**5 juin 1918** - **23 octobre 1919**)

I

Pages Glorieuses

Historique résumé

Annexe : 12 Récits



CALVAIRE GLORIEUX

L'Immolation suprême

VERDUN (1916)

I. — PAGES GLORIEUSES

(Résumé de l'Historique du 103e R. I.)

1914

Le 2 août 1914, le 103e R. I. (colonel **CALLY**), constitué de solides Normands et de Parisiens alertes, est mobilisé **à Paris et à Alençon**. Il part aux frontières avec la foi joyeuse, le plus bel esprit de sacrifice et l'ardente volonté de vaincre. Il débarque et se rassemble **dans la région de Verdun** (**8-9 août 1914**).
Le premier choc avec l'ennemi est rude. **Le 22 août**, **à Ethe** (**Belgique**), le 103e R.I. se heurte à un ennemi retranché, très supérieur en nombre et aidé d'une artillerie puissante. Toutes les unités sont engagées, et une lutte opiniâtre se poursuit toute la journée. Les pertes sont très sévères, tous les officiers sont tombés, mais les survivants sont maîtres du terrain. Ils se retirent le soir, écrasés, épuisés ; l'ennemi stupéfait de tant de vaillance n'ose les poursuivre. Il abandonne lui-même le champ de bataille, avouant sa défaite. (*Voir récit n° 1*).
Le 103e se reforme **à Charency-Vezin** et malgré ses pertes (60 %. de ses combattants), il couvre la retraite de la division **à Marville**, **le 25 août**, subissant sans défaillance un bombardement formidable et des attaques sans cesse renouvelées (3e bataillon **au cimetière de Marville**). Puis, exécutant les ordres de **JOFFRE**, qui prépare **la « Marne »**,il vient embarquer en chemin de fer **à Sainte-Menehould** et débarque **à Pantin** après un très long et très pénible voyage (**3**, **4 et 5 septembre**).
C'est l'heure décisive, et **GALLIÉNI** décide d'embarquer le 103e en taxis-autos pour venir **à Nanteuil-le-Haudouin** barrer à l'adversaire **la route de Paris**. Le 103e ne faiblit pas, il porte à l'ennemi de rudes coups (**7 au 9 septembre**). En quelques jours, la bataille de **l'Ourcq** est gagnée et la retraite ennemie se précipite. Ce sont ensuite les durs combats du **Bois de la Montagne**, **Tracy-le-Mont** et **Tracy-le-Val** (**14 septembre**) (colonel **ROCHEFRETTE**) ; de **Champien**, **Beuvraignes**, **Armancourt**, de **Grivillers**. et de **Dancourt** (28 septembre au 26 décembre) (colonel **JOUVIN**). L'ennemi n'a pu enfoncer l'aile gauche de nos armées, il n'a pu s'ouvrir **la route de Paris**. Le 103e apprenant la guerre de tranchées commence à créer une partie de cette longue forteresse qui devait courir **de la mer du Nord aux Vosges**.

Pertes de **1914** : (2.471)
Tués — Officiers : 19 — Soldats : 430.
Blessés ou disparus : — Officiers : 27 — Soldats : 1.995.

1915

Au début de 1915 (colonel **NOUVELLES**), le régiment prend une part glorieuse au combat mémorable de **Perthes-les-Hurlus** (**24 février au 15 mars**), Sans organisation (évacuations, ravitaillement), sans artillerie (quelques batteries de 75 seulement), sans la moindre tranchée ou boyau, sans le moindre abri (la neige couvre le sol), avec un effectif comprenant 50 % d'hommes de 45 ans (31e territorial de **Brest**), le 103e R.I. attaque sans relâche, livrant les plus sanglants assauts, consentant les plus nobles sacrifices, pour arracher à l'ennemi quelques lambeaux de la terre de France (**Bois 3**, **Bois 4**, **route de Tahure**).
D'avril à septembre 1915, durant de longs mois, **à Saint-Hilaire-le-Grand** (**Épine de Vedegrange**), où il se reconstitue, se reforme, il prépare l'offensive de **Champagne**, et **le 25 septembre**, il attaque le village d'**Aubérive**, point d'appui particulièrement fort de la ligne ennemie et opiniâtrement défendu. Malgré une préparation d'artillerie insuffisante, malgré ses fatigues, le 103e marche à l'assaut des tranchées allemandes avec un entrain admirable. Les cadavres de ses soldats tombés héroïquement dans les réseaux barbelés restés intacts et battus par des mitrailleuses sous béton, attestent la grandeur de son sacrifice. Là encore le 103e avait montré que l'on pouvait compter sur lui ; comme **à Perthes-les-Hurlus**, il avait forcé l'admiration de tous. (*Voir récit n° 2*).
Quelques jours après, il reçoit la mission de conserver un saillant important enlevé récemment à l'ennemi. Pendant huit jours, il supporte sans .broncher, **au saillant F** (**2 au 10 octobre 1915**), des bombardements violents et des attaques répétées.

Pertes de **1915** : (2.969)
Tués — Officiers : 17 — Soldats : 895.
Blessés ou disparus — Officiers : 39 — Soldats : 2.018.

1916

Relevé de ce secteur, le 103e est dirigé **sur Ville-sur-Tourbe**, où il passe **l'hiver 1915-1916** (**ouvrage Pruneau**, **Calvaire**) ; là, c'est la lutte contre l'eau, et la boue qui envahissent les tranchées, qui enlisent les hommes ; les misères sont grandes, les épreuves sans nom, mais accrochés à ce terrain de souffrances, nos soldats tenaces sont, sans défaillance, fidèles au devoir.
Toujours sur la brèche, le 103e défend successivement **les secteurs de la Main de Massiges** (**Arbre aux Vaches**, **Cratère**), **de Maisons-de-Champagne** ; l'ennemi ne peut rien contre nos positions qu'il harcèle, et qu'il martèle sans répit de tous ses gros calibres.
Il quitte ce dernier secteur, **en août 1916**, pour aller prendre part à la défense de **Verdun** : mission d'honneur, toute d'abnégation et de sacrifice. C'est l'heure où les Allemands attaquent avec rage la Cité Héroïque, où ils viennent de s'emparer de **Thiaumont**. Nos lignes inexistantes, et, dans la brume, la lutte de trous d'obus à trous d'obus est âpre et acharnée. Le 103e, là encore, se comporte vaillamment, et, dans des combats sans cesse répétés, il contient l'ennemi et lui cause de lourdes pertes par un tir à tuer implacable. Il prépare la reprise de **Douaumont** et défend cette position arrachée de haute lutte à l'ennemi. (*Voir récits nos 3 et 4*).

Pertes de **1916** : (774)
Tués — Officiers : 9 — Soldats : 392.
Blessés — Officiers : 10 — Soldats : 363.

1917

Le 103e passe **l'hiver 1916 – 1917** **en Lorraine dans le secteur de Domèvre** (**bois Banal**, **les Haies d'Albe**, **Vannequel**, **La Rognelle**). C'est la guerre de patrouilles, de partisans, c'est l'ennemi inquiété et harcelé sans répit ; puis le régiment revient **à Verdun**, **à la côte du Poivre**, où il prépare l'attaque de **la côte du Talou** par une progression hardie vers les lignes ennemies (**29 juin** – **29 juillet**).
Le 20 août 1917, le 103e R. I. attaque les positions formidables que l'ennemi a organisées **au Talou**. En quelques heures, dans un ordre impressionnant, comme à la manœuvre, « ***mieux qu'à la manœuvre*** » (rapport du général **MATHIEU**, commandant la 126e D. I., du **21 août**), sans nul souci des barrages et des pertes, il bouscule l'ennemi, progresse de plus de trois kilomètres et s'empare des villages de **Champ** et de **Neuville**, faisant plus de cent prisonniers.
Il occupe ensuite **le secteur des Hauts-de-Meuse** (**Haudiomont**, **Watronville**, **Ronvaux**, **Châtillon**, **Moulainville**, **Eix**, **Damloup**) (**septembre** – **octobre**) — guerre de patrouilles, de coups de main — puis il revient **en Champagne**, **dans le secteur des Monts** (**décembre 1917**) — **le Cornillet** — où il tient tête aux attaques allemandes du mois de **mars 1918**. (*Voir récit n° 5*).

Pertes de **1917** : (500)
Tués — Officiers : 1 — Soldats : 177.
Blessés — Officiers : 10 — Soldats : 312.

1918

Au mois de mai 1918, le 103e est transporté **en Belgique**, où il s'établit **au N.-E. du Scherpenberg**, **face au mont Kemmel** que l'ennemi vient d'enlever.
Le lieutenant-colonel **VILLEMIN** prend le commandement du régiment (**8 juin**).
Quand, **à la fin de juin** il est relevé par des troupes britanniques, le 103e R. I. n'a pas cédé un pouce de terrain à l'ennemi, malgré les gaz, les bombardements, les attaques répétées. Par son travail opiniâtre et entêté, il a fait sortir du sol une organisation merveilleuse qui barre à l'ennemi **la route de Calais et de Dunkerque**. (*Voir récit n° 6*).
Au mois de juillet 1918, le 103e est en réserve **dans la région d'Avenay** (**Marne**), lorsque les Allemands déclenchent l'attaque du **15 juillet**. Le régiment est alors dirigé **sur Damery** et est jeté dans la bataille pour arrêter le flot déferlant des envahisseurs. C'est la suprême ressource du commandement pour sauver **Épernay**. Le contact est violent. Le 1er bataillon **sur le pâtis de Damery**, le 2e bataillon **à Venteuil**, le 3e bataillon **entre Venteuil et la Marne**, se cramponnent au terrain ou contre-attaquent. Le Boche a beau multiplier ses attaques **les 16**, **17 et 18 juillet**, le 103e, ferme comme un roc, résiste superbement. Sentant, **le 19 juillet**, que l'ennemi faiblit, il se lance à la

contre-attaque, s'empare de **la ferme de l'Échelle**, puis des villages de **Rœuil-sur-Marne**, **Binson-Orquigny**, **Villers-sous-Châtillon**, et progresse **vers le bois de Rodomat** ; le repli devient bientôt une retraite précipitée. L'ennemi fuit, talonné par le 103e qui lui donne une chasse impitoyable pendant près de 18 kilomètres.
Le 25 juillet, l'ennemi s'arrête sur les hauteurs qui couvrent **la vallée de l'Ardre**. Dans une attaque magnifique, fièrement, crânement, quoique épuisé par quinze journées de luttes incessantes, le 103e rejette l'ennemi de **la position de Romigny**, lui capturant des prisonniers dont plusieurs officiers et un matériel de guerre considérable (**29 juillet 1918**).
Le régiment avait perdu 75 % de ses combattants, presque tous ses officiers ! (*Voir récits nos 7, 8 et 9*).
C'est à la suite des brillantes opérations de **juillet 1918** que le 103e obtint sa *1re citation à l'Ordre de l'Armée*.
Après une courte période de repos, où les unités sont reconstituées et reformées, le régiment prend **son ancien secteur des Monts devant Courmelois**. Pendant quelques jours, il prépare l'attaque du **26 septembre** où, répondant à l'appel du général **GOURAUD**, ses bataillons se couvrent de gloire **à la Voie Romaine**, faisant plus de cent prisonniers, capturant de nombreuses mitrailleuses, des canons ; résistant à toutes les contre-attaques, notamment **le 2 octobre**, où son 2e bataillon reçoit stoïquement le plus effroyable bombardement qu'une position ait jamais subi, et, contre-attaquant superbement, reprend à l'ennemi les quelques éléments dont il avait pu s'emparer au prix de sanglants sacrifices. (*Voir récit n° 10*).
A peine relevé de ce secteur, le régiment est transporté **sur l'Arnes**. **Le 8 octobre**, il attaque impétueusement **devant Saint-Pierre-à-Arnes**. Malgré la violence du tir des mitrailleuses ennemies, il progresse hardiment et parvient à s'établir en flèche à plus de deux kilomètres 500 dans la ligne ennemie. Toutes ses compagnies sont en ligne.
Il n'a plus de réserve ; il est presque encerclé par l'ennemi qui contre-attaque sans cesse. Pas un instant l'idée ne vient à aucun de ses braves de se replier. Il comprend l'importance de ce terrain qu'il a si vaillamment conquis. Il sait que la pointe qu'il a hardiment poussée chez l'ennemi est une menace pour celui-ci, en même temps qu'un exemple et un appel à la solidarité de combat. Pendant trois jours, il lutte sur place repoussant les contre-attaques, élargissant progressivement ses gains. Pressé de toutes parts, l'ennemi cède bientôt. Il amorce son mouvement de repli et la poursuite commence. Le 103e ne lui laisse plus aucun répit, il étreint le Boche, le bouscule des positions où il s'accroche, dépasse **la Retourne**, s'empare de **Saulces-Champenoises** et le premier arrive **à l'Aisne** !
De toutes parts la poursuite a eu lieu, notre ligne de combat s'établit **devant Ambly-Haut**, **dernière tête de pont au sud de l'Aisne**, que l'ennemi tient avec une suprême énergie.
La tâche du 103e n'est pas achevée : dans une série d'opérations hardies, il s'empare d'**Ambly-Haut** et parvint, après plusieurs tentatives, à jeter une tête de pont au delà du canal.
Les unités sont éprouvées par un mois de combats incessants ; les pertes sévères, 30 officiers sont tombés. Le régiment est relevé. (Voir récits nos 11 et 12).

Pertes de **1918** : (2.160)
Tués — Officiers : 23 — Soldats : 613.
Blessés — Officiers : 27 — Soldats : 1.497.

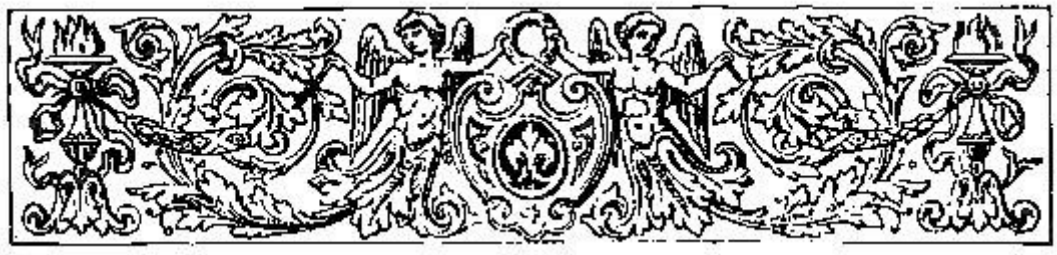
A la suite des opérations de **septembre et octobre 1918**, le 103e a obtenu une *2e citation à l'Ordre de l'Armée* et a été autorisé à porter la fourragère aux couleurs de la Croix de Guerre.

Le 103e, partout où il a été, a fait vaillamment son devoir. Il a eu la suprême satisfaction de ne jamais abandonner à l'ennemi la moindre parcelle de terrain confié à son honneur. **A Perthes-les-Hurlus**, **à Aubérive**, **au Talou**, **à la Marne**, **sur l'Arnes et l'Aisne**, il a donné la mesure de son ardeur offensive, menant, avec le même esprit de sacrifice, les tâches les plus obscures et les plus ingrates, comme les plus brillants faits d'armes. Jamais il n'a désespéré et toujours, même dans les jours les plus difficiles, il n'a cessé d'affirmer la plus pure discipline, la fidélité au devoir, son attachement au drapeau, à ses chefs, à la France.
Sans peur et sans reproche, son drapeau porte haut et fier la fourragère qui, évoquant le sacrifice de ses héros tombés au champ d'honneur, atteste la vaillance indomptable des vivants et des morts !

Pertes totales (**1914 - 1918**) (8.874)
Tués — Officiers : 69 — Soldats : 2.507.
Blessés ou disparus — Officiers : 113 — Soldats : 6.185.

*Paris, **le 1er août 1919**.*
Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.
Signé : **VILLEMIN**.

==========



RÉCIT N° 1
~~~~~~~

ENFANTS PERDUS !

Par le sergent-fourrier **THORY** (9e Cie)

*La section du sous-lieutenant **BEULAYGUES** à Ethe (22 août 1914)*

C'est tout au début de la Grande Guerre, **le 22 août 1914**. Le 3e bataillon (commandant **VICQ**) auquel j'appartiens, a reçu l'ordre de marcher, en dispositif d'avant-garde, **sur Saint-Léger**, petit village **au nord d'Ethe** (**Belgique**).
Ma section, la 1re de la 9e compagnie, commandée par le jeune sous~lieutenant **BEULAYGUES**, actuellement capitaine, est chargée de couvrir le flanc gauche du bataillon. La liaison est si difficile à établir que nous dépassons le régiment d'au moins deux kilomètres.
A Saint-Léger, les habitants nous préviennent que les Allemands, en grand nombre, sont cantonnés dans le village. Nous sommes très en l'air, il faut rebrousser chemin. Nous nous replions donc dans la forêt, tandis que les uhlans débouchent des plaines environnantes avec l'intention de nous cerner.
Le sous-lieutenant **BEULAYGUES** donne l'ordre de rejoindre **Ethe** par le chemin creux. Mais il est trop tard. Profitant du brouillard, les Allemands ont progressé, et nous ont tournés ; puis brusquement, le brouillard s'élevant, les fusils crépitent : la bataille est engagée !
Cernés ! Nous tâtons partout... impossible de passer, car les patrouilles boches tirent sur nous à courte distance. Nous nous installons dans un refuge improvisé. Ce sont les premiers combats : nous sommes pleins de foi, d'ardeur et d'abnégation, et bien résolus à faire payer chèrement notre liberté. Notre unique pensée est de chercher un créneau dans la barrière boche qui intercepte notre retraite, puis de rejoindre coûte que coûte nos camarades.
Pendant toute la journée du **22 août**, nous restons sous bois, cherchant à résoudre le problème qui apparaît délicat, sans issue.
En tête de notre petite troupe, marchent les éclaireurs : mon bon camarade **DÉSERT**, sergent, le caporal **LEROY** et les deux petits soldats **DESMOTS** et **MARCHAND**.
Malgré notre situation difficile, nos éclaireurs, avisés et très débrouillards, sont infatigables. Aucun obstacle ne les arrête et, rien n'altère leur bonne humeur. Comme nous avons le ventre très creux, ils demandent à assurer de suite notre ravitaillement. Au bout d'une demi-heure, nous les voyons rentrer avec cinq Boches qu'ils ont capturés à la maison du garde. La maîtresse du logis a fait fête
~~~~~~~

aux petits pioupious français et leur a donné une bonne miche de pain frais, que nous partageons entre 75 ou 80 que nous sommes. Nos cinq Boches ont un jambon délicieux : on fait des sandwiches. Hélas ! les rations sont bien petites, et elles ont bien le temps de digérer pendant nos cinq jours d'isolement !

Le 23 au soir, stationnant à la lisière du bois avec un peloton du 14e hussards, nous entendons une reconnaissance de dragons allemands s'approcher de nous, à une dizaine de mètres. Les gradés n'ont pas besoin de recommander le silence, chacun retient son souffle... Puis, quelques instants après, un régiment d'infanterie ennemie défile sur la route. Quelles angoisses nous avons vécues, et quelle nuit nous avons passée ! Les chevaux des deux camps se mettent à hennir...

Ah ! les éclaireurs boches ne sont pas aussi sagaces que les nôtres ! Heureusement !

Malgré la proximité de l'ennemi, plusieurs de mes camarades dorment et se mettent à ronfler, tandis que d'autres réfléchissent, devisent, espérant contre tout espoir. Comme la nuit fut longue ! Dès le petit jour, notre chef de section nous fait part de ses intentions : partir, partir au plus vite. On se met en route : marches défilées, progression rampante, infiltrations par groupes et par échelons, toute la gamme du service en campagne est utilisée pour ne pas déceler notre présence à l'ennemi.

Malgré nos précautions, les Boches tirent sur nous à plusieurs reprises : les hussards éprouvent des pertes sérieuses, et, à la tête de sa petite colonne, le lieutenant **RANSON**, du 14e, est tué glorieusement.

Inutile de vous dire que nous emmenons avec nous nos cinq Boches. C'est un trophée auquel nous tenons. Mais, à chaque contact avec l'ennemi, il faut leur ordonner de se dissimuler, de se coucher. C'est un poids mort... Les lâcher eût compromis notre situation déjà si délicate. J'en ai la garde, et ils n'ont nullement envie de déguerpir... ils lorgnent ma petite baïonnette Lebel, et ils savent, en outre, qu'une cartouche dans mon magasin, est prête à leur trouer la peau.

La faim nous tenaille pourtant ! Le troisième jour, je me souviens avoir mangé un escargot ; mes camarades mâchaient des feuilles et des herbes, grignotaient des écorces de jeunes baliveaux. Nous grattions parfois l'intérieur de nos musettes avec un couteau, mais il n'y restait pas grand'chose !

Néanmoins, la bonne humeur ne perd pas ses droits. Nous pensons à l'accueil des camarades, là-bas, **vers la Meuse**. Ils nous croient capturés et nous leur apportons du gibier ! Quelle tête ils vont faire !

Enfin, le sixième jour, nous rencontrons un garde-chasse de **la forêt des Ardennes.** Il se met à la tête de notre petite colonne, avec **BEULAYGUES** et **DÉSERT**, et, après mille difficultés, dans la nuit, nous franchissons les lignes allemandes.

Sauvés ! Comme nos cœurs battent fort dans nos poitrines ! Nous n'avons plus faim, nous nous embrassons. Nous allons retrouver notre Drapeau, nos camarades. Nous crions : « ***Vive la France !*** » Les prisonniers partagent notre joie... on leur offrira une gamelle, puisque nous avons réquisitionné leur jambon.

Dans un petit bois, nous nous reposons un peu ; puis, au petit jour nous apercevons un village à quelques kilomètres. « ***Objectif, le village***, dit le sous-lieutenant **BEULAYGUES**, qui en explore les abords avec sa jumelle, — ***on distingue nettement des uniformes français***. »

Fous de joie, nous nous mettons en route, en colonne par quatre, le peloton des hussards en tête escortant nos prisonniers. En avant ! pour défiler ! quelle émotion étreignait nos cœurs ! Malheureusement, nous ne sommes pas au bout de nos épreuves. Les chasseurs d'Afrique, qui stationnent dans le village, nous prennent pour des Allemands déguisés en soldats français.

Peut-être ont ils vu les capotes grises de nos prisonniers.

Ils ouvrent un feu violent à répétition sur nous. Une vingtaine de chevaux tombent. Le lieutenant **ROSNY**, du 14e hussards, se lance courageusement à la charge sur le village, pour aviser qu'il y a méprise. Le feu cesse. Finie peut-être la guigne !

Une demi-heure après cet incident, nous faisons notre entrée victorieuse dans ce petit pays dont je ne me rappelle plus le nom. Nous sommes reçus avec enthousiasme par la population civile, qui nous offre du pain, du café, du lait, du pinard. Inutile de vous dire que nous acceptons avec reconnaissance. Elle était loin déjà, notre maigre pitance du **22 août** !
Au village, le sous-lieutenant **BEULAYGUES**, qui fut un héros aucours de cette odyssée, reçoit du commandant de cantonnement quelques indications sur l'emplacement du régiment. Le 103e stationne, parait-il, **dans la zone de Dun-sur-Meuse**... Vite, en route ! Les derniers de l'armée française, nous traversons la rivière. Il était temps... quelques minutes de retard et nous étions pris, car le pont sautait !
Dans un village de **la rive gauche de la Meuse**, nous avons été admirablement reçus par un bon capitaine du 124e qui, de sa poche, nous a acheté des poules et des lapins. Quelle noce ! Que ce brave officier soit ici remercié.
Après une bonne nuit de repos, nous rejoignons notre cher 103e. Le « père **VICQ** » nous reçoit avec des larmes dans les yeux. Je l'entends dire encore : « ***Mon cher petit BEULAYGUES ! mon petit BEULAYGUES, qui vient de rentrer avec sa section... Encore quarante petits gars de plus à mon bataillon !*** »
On nous fait la fête, mais nous nous apercevons bien vite que la plupart des visages sont consternés. La bataille a été rude, là-bas, **à Ethe**. Nous avons perdu une trentaine d'officiers et plus de 1.500 camarades dans la lutte acharnée. Nos officiers de la 9e, si bons, le capitaine **VINCENT** et le lieutenant **ERNST**, sont tombés glorieusement à la tête de leurs hommes.
Le régiment attend des renforts, car la lutte va continuer. Ne faut-il pas venger nos Héros ?

. . . . . .

Le lendemain, le sergent **DÉSERT** était nommé adjudant. **DESMOTS**, **MARCHAND** et **LERAY** étaient promus sergents. Ils avaient bien mérité cette récompense ; grâce à leur volonté, grâce à l'énergie du sous-lieutenant **BEULAYGUES**, nous sortions indemnes d'une situation critique, et nous échappions à quatre années de captivité.
Pauvre adjudant **DÉSERT** ! Il devait s'illustrer encore **au Cornillet**, **au Kemmel**, **sur la Marne**. Promu lieutenant puis capitaine, il devait tomber glorieusement à la tête de sa compagnie, à l'aube de la Victoire, **sur l'Aisne**, **le 13 octobre 1918** !

Signé : **THORY**.

***Carignan**, le 25 mars 1918*.

Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

RÉCIT N° 2
~~~~~~~

Vision de Sacrifice, ou la mort du Capitaine de POLIGNAC (2e Cie) à Aubérive
(22 septembre 1915)

Par le Chef de Bataillon **TOURON**

Le 103e occupait, **depuis le commencement d'avril 1915**, **le secteur de Saint-Hilaire-le-Grand**, **face à l'Épine de Vedegrange**. Deux bataillons étaient en ligne, le 3e était au repos **à Mourmelon-le-Grand**.
A la fin du mois d'août, nous reçûmes l'ordre de porter notre première ligne à 200 mètres de celle de l'ennemi. Le travail était considérable, car, en certains points, il fallait progresser de 800 mètres. D'autre part, les nuits étaient courtes, et il ne fallait pas songer à travailler pendant le jour ; le Boche, devinant notre préparation d'attaque, nous harcelait sans cesse. Avec un entrain merveilleux, le régiment se mit au travail, et, **le 1er septembre**, nous passions aux troupes d'assaut (14e C.A. et troupes d'Afrique) un secteur d'attaque parfaitement préparé.
Épuisés par l'effort que nous venions de fournir, nous comptions bien aller au repos. Il n'en fut rien. Partant de **Saint-Hilaire**, le 103e monta immédiatement en première ligne **sur la rive gauche de la Suippe**, **face à Aubérive**. Mission : préparer ce nouveau secteur pour l'attaque. C'était sans doute le dernier effort qu'on nous demanderait, avant la fameuse opération dont on parlait déjà partout. Nous étions sans contredit de merveilleux terrassiers. Pour tenir fraîches jusqu'au grand jour les troupes qui se préparaient à l'arrière, on nous demandait ce supplément de tâche. Ne fallait-il pas mettre tous les atouts de notre côté ?
On se remit donc au travail, et on s'y remit avec ardeur ; mais les pertes journalières étaient considérables, les effectifs fondaient, les hommes ne tardaient pas à tomber de fatigue. **Du 10 au 14 septembre** une nouvelle répartition des troupes de la division permit d'envoyer le régiment au repos **à Mourmelon**. Mais, **dès le 14 au soir**, nous reprîmes nos travaux.
Le 20 septembre enfin, alors que nous attendions l'ordre de relève, nous reçûmes l'ordre d'attaque. Et la part dévolue au 103e n'était pas des moindres ! Notre objectif était le gros village d'**Aubérive** que nous devions aborder de front par ses lisières sud.
Le 1er bataillon, désigné pour former les premières vagues, fut immédiatement envoyé **à Mourmelon** prendre quelques jours de repos. Mais, **dès le 24 au soir**, il revenait occuper les tranchées de départ, car l'attaque était fixée **pour le 25** , à 9 heures 15.
~~~~~~~

Les lignes ennemies formaient **à Aubérive** un saillant particulièrement important. Les Boches avaient aménagé là les organisations défensives les plus formidables. L'existence, autour du village, d'un fossé large et profond, datant de l'époque gallo-romaine, leur avait permis de construire sans peine des abris souterrains à l'épreuve des plus gros obus. Et, pour détruire les ouvrages de fortification qu'ils avaient accumulés sur cette partie de leur front, pour défoncer leurs abris profonds, dont l'existence nous avait été révélée par des réfugiés, nous n'avions guère que du 75 ! Une batterie de 270, en position **vers Saint-Hilaire**, nous avait promis quelques douzaines de coups.
C'était peu. Tout juste un approvisionnement de réglage !
Le 25, au lever du jour, la 1re compagnie, commandée par le capitaine **PERAUD**, et la 2e compagnie, commandée par le capitaine **de POLIGNAC**, étaient dans la première parallèle de départ. **POLIGNAC** commençait aussitôt, à la jumelle, l'exploration de sa zone d'attaque. La mort dans l'âme, il avait déjà constaté les jours précédents l'insuffisance de nos moyens de destruction. Il savait que les organisations défensives d'**Aubérive** étaient à peine entamées. Il constatait, maintenant, que les chevaux de frise et les fils barbelés, qui protégeaient la première tranchée boche, étaient à peu près intacts. On téléphonait à l'artillerie, on téléphonait à la brigade, mais l'heure approchait et l'obstacle infranchissable était toujours debout. On partirait bientôt, sans que les brèches aient été réalisées.
L'ennemi avait été informé de notre attaque ; il en savait l'heure exacte. Vers 9 heures, son artillerie commença une contre-préparation des plus meurtrières. A 9 h.15, ses fantassins, sortant des abris, se portèrent à leurs créneaux et déclenchèrent sur nos lignes une fusillade nourrie.
Mais l'ordre était ferme. A 9 h.15, la 2e compagnie, formant la première vague, devait marcher à l'assaut d'**Aubérive**. Sa montre à la main, **POLIGNAC** attendait la minute fixée. Tous les yeux étaient fixés sur ce chef valeureux, adoré de ses admirables soldats pour son grand cœur, sa simplicité, sa sollicitude affectueuse. Si la connaissance qu'il avait de la situation avait pu faire naître en lui quelques doutes sur la réussite de l'opération, son attitude ne devait pas déceler ses angoisses ; il fallait à tout prix éviter de détruire chez les hommes la confiance indispensable au succès. Qui sait ?
A 9 heures 15, calme et résolu, **POLIGNAC** montait sur le parapet, commandait : « ***Debout !*** » et partait en tête de sa compagnie. Il n'avait pas fait deux pas qu'une balle ennemie le frappait au cœur. C'est en faisant le geste de « ***En avant !*** » que ce héros tomba au champ du suprême devoir !

. . . . . .

Nous étions de vieux camarades. **Vers le 10 septembre**, j'avais insisté auprès du colonel, dont j'étais l'adjoint, pour faire partir **POLIGNAC** en permission de quatre jours. C'était son tour, **Paris** était tout près, il avait le temps de faire le voyage pendant que le régiment était au repos. La veille de l'attaque, comme il me remerciait de mon intervention, il ajoutait : « ***Je suis très heureux d'avoir vu ma famille. Je ne la reverrai plus car je suis sûr d'être tué demain.*** »
Ses pressentiments ne l'avaient malheureusement pas trompé.
Ce noble chef est mort en brave, il a eu la claire vision du dévouement suprême, et sa grande âme n'a pas faibli... Tous ses hommes le pleurèrent...

Signé : **TOURON**.

***Carignan**, le 25 mars 1919*.

Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

RÉCIT N° 3
~~~~~~~

OBSCUR SACRIFICE

Par le sergent-major **MATHORET** (9e Cie)

*Le capitaine **SICART** à **Baleycourt** (**Meuse**), (**23 octobre 1916**)*

...Après un repos de 20 jours à l'arrière front, **près de Revigny** (**Meuse**), le régiment reçoit l'ordre de se tenir prêt à embarquer pour **le 23 octobre 1916**.
La 9e compagnie a l'honneur, ce jour-là, d'être désignée comme compagnie-garde du drapeau. Après les préparatifs habituels de départ, le capitaine **SICART** rassemble sa compagnie et passe une revue minutieuse, ayant à cœur de présenter au glorieux emblème une escorte brillante.
L'embarquement se fait **à Revigny** (**Meuse**) où les hommes, toujours avec la bonne humeur qui ne les a jamais quittés, s'installent dans les wagons aménagés à cet effet.
Le voyage s'effectue normalement **jusqu'aux Islettes** (**Meuse**). Mais un peu plus loin des éclatements d'obus se font entendre, tout près de la voie ferrée... Il fait très noir.
Vers 23 heures, le train stoppe !... Où sommes-nous ? demande un poilu. Un soldat du génie, chef de notre train, nous prévient que nous sommes arrivés **à Baleycourt** (**Meuse**) et que nous pouvons descendre.
A peine cet homme a-t-il prononcé ces quelques mots, qu'un sifflement déchire l'espace, et qu'un premier obus vient tomber sur la voie ferrée, projetant dans l'air une masse de cailloux, qui retombent en pluie sur les wagons du train.
Il y a un moment de stupeur, mais de peu de durée... Vivement les chefs de wagons organisent un débarquement rapide et recommandent le sang-froid.
Cette terrible nuit restera gravée dans la mémoire de tous ceux qui ont vécu ces heures tragiques !
Le capitaine **SICART** se rend compte immédiatement du danger. Il court à sa compagnie qui, occupant les premiers wagons du train, se trouve à ce moment directement sous le tir de l'artillerie ennemie. Un deuxième obus arrive en plein sur le wagon n° 4..., le broie. Un incendie se déclare... On entend les premiers cris des blessés et les râles des mourants. Le capitaine n'hésite pas à se jeter au milieu de cet amas de décombres fumants, pour porter secours à tous ceux qui sont frappés et qui demandent assistance.
C'est en accomplissant ce geste héroïque que le capitaine **SICART** trouva la mort, car un troisième projectile nous enleva brutalement l'officier qui avait depuis longtemps la confiance et l'estime de tous.
Après une aussi terrible nuit, la compagnie, très éprouvée, fut rassemblée ; les soldats, le cœur gros, furent ramenés dans des baraquements voisins. Là tous les hommes de la 9e compagnie apprirent la fatale et douloureuse nouvelle. Ce fut la consternation et bien des larmes apparurent dans les yeux de nos poilus.
Il est de mon devoir, moi qui ai assisté à ce triste spectacle, de rendre un hommage ému aux morts de cette nuit tragique..., aux sous-officiers et soldats, à notre valeureux capitaine, qui fut un modèle
~~~~~~~

de courage et de haute abnégation.
Aimé par tous pour son grand cœur et sa vaillance, le capitaine **SICART** est tombé en héros, aux champs glorieux des obscurs dévouements.

Signé : **MATHORET**.

***Carignan**, **le 25 mars 1919**.*

RÉCIT N° 4
~~~~~~~

VERDUN « La Cité héroïque »

Par le Chef de Bataillon **TOURON** (9e Cie)

(Une relève dans l'ouragan, 2e bataillon)

Le 24 octobre, le 103e est amené **au camp Augereau** (**4 kilomètres sud de Verdun**). Une grosse opération va avoir lieu. Notre division a pour mission d'appuyer, le cas échéant, les troupes qui attaquent **de Douaumont aux carrières d'Haudremont**.
Le 25, dans l'après-midi, nous apprenons la bonne nouvelle : l'opération a été couronnée de succès et les coloniaux ont repris **le fort de Douaumont**.
Le soir même, nous allons stationner **à Verdun**. Le 2e bataillon est cantonné dans les couloirs sombres et étroits des fortifications (**galerie Saint-Victor**).
Le 26, nous devons toucher les vivres et les munitions supplémentaires que les troupes de **Verdun** ont l'habitude d'emporter avec elles quand elles montent en ligne. Mais il fait déjà noir quand les distributions arrivent au bataillon ; il faut travailler dans l'obscurité et, à plusieurs reprises, des rafales d'obus viennent troubler l'opération, de sorte qu'une grande partie de la nuit se passe à répartir tout le matériel et les vivres qui nous sont apportés avec une prodigalité jusque là inconnue. Quatre jours de vivres, constitués par des conserves de viande, des sardines, du chocolat, du fromage, du vin et de l'eau-de-vie, remplissent les deux musettes et les deux bidons distribués à chaque homme. Chaque compagnie emporte 400 sacs à terre, 400 grenades 60 V.B., un supplément de 10.000 cartouches et des fusées variées.
La journée du 27 se passé dans l'attente. La nuit est venue quand arrive l'ordre de se mettre en route.
Le 2e bataillon quitté **les galeries Saint-Victor** vers 22 heures : direction : le P. C. de brigade de **l'ouvrage Saint-Wast** où le chef de bataillon (commandant **RUEF**) recevra les ordres.
La nuit est noire ; il pleut à torrents. **A la sortie de Verdun**, il faut passer **la Meuse sur le pont de la Galavaude**. L'encombrement est indescriptible. Des troupes montent, d'autres descendent ; des voitures de ravitaillement, des caissons d'artillerie vont dans les deux sens, sans souci des piétons.
~~~~~~~

Personne pour régulariser le mouvement, personne pour renseigner.
On finit quand même par passer. Les unités se reforment de l'autre côté du pont **dans Belleville**. Mais il faut traverser rapidement **ce faubourg de Verdun**, car l'artillerie ennemie l'arrose fréquemment ; des chevaux morts, et des véhicules brisés jalonnent la grande rue.
En haut de Belleville, un planton nous aiguille dans le boyau qui doit nous conduire au P. C. de brigade. On n'a pas évidemment travaillé à l'entretien des boyaux depuis plusieurs jours ; la circulation a été intense pendant cette période d'attaque, et la pluie tombe toujours. La marche ne tarde pas à devenir pénible. Des blessés allant au P. S., des agents de liaison allant vers l'arrière, des relèves descendant par le boyau montant nous arrêtent à chaque instant.
Nous arrivons enfin à la brigade. Le commandant, qui est allé prendre des ordres, revient bientôt. Le bataillon doit poursuivre sa route vers le P. C. du régiment, **au bois en T**. où il recevra sa mission du colonel de tirailleurs qui s'y trouve.
On reprend la marche. Le boyau coupe perpendiculairement **les vallées allant à la Meuse**. Continuellement on monte ou on descend. En de nombreux endroits, il faut marcher dans un véritable ruisseau. Il est 4 heures du matin quand le bataillon arrive **au bois en T**. (**nord du ravin des trois Cornes**). Le jour va paraître. Il est trop tard pour songer à faire la relève des éléments avancés dont nous sommes encore à 3 kilomètres au moins à vol d'oiseau. Le 2e bataillon reçoit donc l'ordre de se porter en soutien des premières lignes, **à cheval sur le ravin de la Dame**.
Jusqu'à nos anciennes positions de la tranchée des Deux Arbres, nous pouvons encore suivre un boyau, un sentier plutôt, car il ne reste plus grand chose du boyau depuis le jour de la bataille. Mais bientôt ce sentier lui-même disparaît. Pour arriver **au fond du ravin de la Dame**, il faut descendre presque à pic à travers un terrain complètement bouleversé ; il faut serpenter au milieu des trous d'obus, pleins d'eau pour la plupart ; la terre gluante colle davantage aux pans des capotes qui deviennent de plus en plus lourdes. Et, pour augmenter les difficultés, voilà que nos guides, des tirailleurs du 8e, nous avouent qu'ils ne reconnaissent plus le chemin à suivre, ils se déclarent incapables de nous conduire plus loin.
Le commandant **RUEF** est en tête heureusement. Son calme habituel ne l'a point abandonné. Sa pipe n'est pas éteinte !
Mais le jour s'est levé ; les observateurs boches de **la côte du Poivre** ont dû nous voir ; plusieurs rafales d'obus de calibres divers tombent en plein dans le bataillon. Une dizaine de tués ou de blessés restent sur le terrain. On accélère la marche pour quitter au plus vite cette zone très exposée aux vues de l'ennemi.
Le commandant laisse la 7e compagnie et 2 sections de mitrailleuses **aux abris Krupp**. En tête des autres unités (5e, 6e et 2 sections de mitrailleuses), il s'engage sur le versant du ravin. C'est là qu'il faut s'installer. Pas d'emplacements particulièrement avantageux. Pas le moindre talus ; aucune trace de boyau, tranchée ou abri. Une pente uniforme sur laquelle les trous d'obus sont presque jointifs ; la terre ameublie par le pilonnage des jours précédents est complètement détrempée et prête à se transformer en boue. Le commandant **RUEF** s'arrête à mi-pente. Il fait déployer la 6e vers la droite, la 5e vers la gauche. Il reste au centre avec sa liaison. Deux trous d'obus voisins vont constituer le P. C. du bataillon. La position est évidemment mauvaise. On ne pourra plus bouger sans être vu de **la côte du Poivre** ; on doit être dans la zone de barrage de l'artillerie ennemie ; les 5e et 6e compagnies vont certainement avoir à supporter des bombardements terribles. Le chef de bataillon estime qu'il doit rester au milieu d'elles.
L'ennemi a vu notre marche d'approche ; les mouvements inévitables faits pour mettre l'ordre dans les unités et pour établir les liaisons ne tardent pas à le renseigner sur l'emplacement exact de notre position. Dès 6 heures, il commence un bombardement méthodique et précis qui va durer jusqu'à 22

heures. Les divers calibres alternent régulièrement en violentes rafales qui se succèdent à moins de dix minutes d'intervalle.
Nous avons tout de suite des pertes sérieuses. Les brancardiers du bataillon, avec un dévouement admirable, entreprennent sans tarder le transport des blessés vers le poste de secours. Dès qu'ils apparaissent **dans le fond du ravin de la Dame**, où ils sont vus de **la côte du Poivre**, ils sont pris à partie par l'artillerie ennemie ; plusieurs d'entre eux sont touchés ; les autres continuent leur mission sans la moindre défaillance.
Nous les voyons bientôt revenir ; pour descendre le versant ouest du ravin, ils procèdent par bonds, à toute vitesse, d'un trou d'obus à un autre. D'autres blessés sont là qui les attendent ; ils repartent aussitôt avec leur fardeau encombrant. Quand ils reviennent pour la deuxième fois, ils sont encore moins nombreux ; le Boche, qui s'acharne sur eux, a fait de nouvelles victimes. Le chef de bataillon doit donner l'ordre de surseoir à l'enlèvement des blessés.
Jusqu'à la nuit, il va falloir rester terré au milieu des morts et des blessés, dont le nombre va sans cesse en croissant. Pendant 15 heures, il va falloir rester immobile sous un marmitage impitoyable, sans autre abri qu'une toile de tente mouillée. Il semble que le Boche vaincu veuille se venger sur nous de sa défaite du **25**. Il semble qu'il ait pris la résolution d'exterminer jusqu'au dernier, ceux dont la mission obscure est de défendre **cette grande croupe de Douaumont** glorieusement conquise il y a trois jours.
A deux reprises, un violent barrage vient de s'abattre derrière nous dans le fond du ravin. Est-ce l'indice d'une contre-attaque ? Nous le pensons à l'instant, puisque, chez nous, il n'y a pas eu le moindre mouvement susceptible de provoquer cette manifestation intempestive de l'artillerie ennemie. Tout le monde a l'œil au guet, l'arme prête ; les mitrailleurs sont en batterie. Précaution superflue ; les fantassins boches ne bougent pas ; mais c'est pour nous l'occasion de constater que, dans nos rangs décimés, le moral des survivants est intact.
La nuit tombe enfin. Les brancardiers se remettent au travail avec une ardeur que décuplent les plaintes et les appels de tous les blessés de cette longue journée. L'artillerie ennemie ne ralentit point son feu, mais elle tire à l'aveuglette maintenant, et les brancardiers profitent de l'obscurité pour franchir, entre les rafales, les passages particulièrement dangereux.
Vers 21 heures, un obus de gros calibre tombe en plein dans l'entonnoir où se trouve installé le P. C. du bataillon. Le commandant **RUEF**, le capitaine **LAVIGNE**, commandant la 6e compagnie, deux fourriers et 6 hommes de la liaison sont tués. L'adjudant de bataillon est grièvement blessé. La nouvelle de la mort du chef de bataillon et du capitaine de la 6e compagnie se répand vite dans les unités. Ces deux chefs accomplis étaient également sympathiques ; tous les deux étaient adorés des hommes. La consternation est générale.
Le capitaine **GOLLIET** de la 5e compagnie prend le commandement du bataillon. Il s'emploie sans retard à mettre de l'ordre, à réorganiser les liaisons. Sous les obus qui continuent à pleuvoir, il se dépense sans compter pour remonter les courages momentanément abattus. Mais, à 22 heures, il est frappé à son tour. Un éclat d'obus le blesse grièvement à la tête. Il peut encore marcher ; il en profite pour présider jusqu'au bout à l'exécution des ordres qu'il vient de donner, et c'est à minuit seulement, après s'être assuré que toutes les dispositions voulues sont prises, qu'il se dirige vers le poste de secours.
Le canon allemand s'est tu. Le calme a succédé à la tempête. C'est l'accalmie qu'on n'osait plus espérer. C'est la détente pour tout le monde. On va enfin pouvoir se compter.
Hélas ! les pertes sont sévères. Au cours de cette terrible journée, le bataillon a eu trente-huit tués et 112 blessés, dont trente-trois-tués et quatre-vingts blessés pour les seules 5e et 6e compagnies.
Les survivants sont harassés de fatigue ; ils grelottent sous leurs capotes boueuses que la pluie a

complètement détrempée. Il y a déjà des pieds gelés.
Et pourtant de l'autre côté de la croupe, en première ligne, les tirailleurs attendent la relève. Les débris du 2e bataillon ne failliront pas au devoir : ils vont prendre la place des camarades **au delà du ravin de la Couleuvre** et, **jusqu'au 6 novembre**, ils travailleront sans relâche à l'organisation du terrain conquis dont la garde est confiée à leur honneur.

Signé : **TOURON**.

Le 1er février 1920.

RÉCIT N° 5
~~~~~~~

FRÈRES D'ARMES

Par le Sous-Lieutenant **PICOU**

*L'attaque des **tranchées des Persans et du Caucase** (**Mont Cornillet**)*
*par la 11e compagnie (**14 mars 1918**)*

C'était **au Cornillet**, célèbre pour les durs combats qui s'y livraient journellement. **Le 14 mars 1918**, la 11e compagnie du 103e (la mienne) avait reçu l'ordre d'appuyer une attaque faite par le régiment voisin. L'affaire serait rude. Tous s'y attendaient, l'ennemi tenait à la position et ne l'abandonnerait pas facilement. De la réussite de la mission confiée à la compagnie pouvait dépendre le succès de toute l'attaque. Tout le monde le savait et chacun était bien décidé à donner son maximum : tout ce qu'on était en droit d'attendre des gars du 103e.
À peine notre préparation commençait-elle que le Boche y répondait vigoureusement à coups de gros calibres, lancés par des batteries démasquées au dernier moment. L'heure passait ! Le sol tremblait sous nos coups et ceux de l'adversaire ! Les boyaux se comblaient...
Bientôt, il faudra rejoindre la base de départ. Nous en sommes loin encore ! Comment amener la troupe à pied d'œuvre à travers ce chaos que les balles rasent et qui semble malaxé par les torpilles dont on entend les éclatements sinistres. Allons ! tant pis ! En avant, c'est le devoir ! C'est alors une course folle à travers les trous énormes, où l'on trébuche, pendant que les éclatements voisins vous jettent à terre et vous recouvrent de débris. Les coups redoublent : l'ennemi sent l'approche de l'assaut, il veut nous écraser avant que nous bondissions sur lui... Beaucoup sont tombés. Ceux qui restent s'organisent comme ils peuvent... A peine se cache-t-on maintenant ce qui est écrit ne doit-il pas arriver ? Comme elle est angoissante cette attente de l'heure ! On se sent le cœur serré. Que va-t-il se produire ? La troupe s'enlèvera-t-elle bien ? Comme l'aiguille tourne lentement ! Allons, voici bientôt la minute !
~~~~~~~

Derrière nous, la meute des 75 semble hurler plus fort, plus vite, encore plus vite. L'ennemi, en alerte, donne aussi son maximum. Les obus pleuvent partout, tout vibre. L'air s'obscurcit de fumée. « ***Attention les enfants ! nous allons partir.*** » Je suis debout dans la plaine, mettant la main aux derniers travaux de chicane, assisté d'un homme, le soldat **BEUNET**. Mais qu-'a-t-il ? Son visage est rougi de sang. Un éclat vient de le frapper à la joue gauche. « ***Va-t-en, tu en as assez fait***. » Il m'a regardé de ses bons yeux. Il m'a dit : « ***Non !*** » Et de ses mains, que la souffrance fait trembler, il a continué sa tâche.
« ***Allons debout !*** » La fusée vient de partir .. Déjà je file au pas de course, après un regard donné en arrière pour voir si on me suit. Une dernière pensée à ceux que j'aime, et honneur à ceux qui vont tomber ! Maintenant, sus au Boche ! Tous ont bondi dans la plaine, entraînés par leurs chefs de groupe : **HARANG**, adjudant, les sergents **BROSSEY**, **LEBAR**, **ARMAND**, **REY**, **THIBAULT**, ce dernier père de 4 enfants. Il devait partir le lendemain ! On lui avait dit : « ***Restez***. » Mais peut-on rester quand les camarades vont affronter le danger ? Il était venu simplement parce que c'était son devoir.
Je suis arrivé aux fils de fer, pas de brèche, pas de chicanes ! Devant moi, trois Boches essayent de nous abattre à la mitrailleuse. Les grenades commencent à pleuvoir. Je sens un choc... Allons, ce n'est rien ! mon revolver a amorti le coup. J'entends la troupe qui arrive derrière moi ; pas d'hésitation, en avant ! Je saute à gauche, à droite, tiré par les fils qui s'accrochent à moi. Qu'importe ! On peut passer quand même, la preuve ! Je suis dans la tranchée où deux hommes m'ont suivi. Réduire les mitrailleurs est l'affaire de quelques instants, nous les démolissons à coups de V. B. en tir direct. La machine est à nous. Maintenant, il faut faire le vide dans la position ennemie ; les copains nous rejoignent en se faisant une place à coups de fusil ou de grenades. L'ennemi voit qu'il n'est pas de taille à nous résister. Il commence à lâcher. « ***Voulez-vous vous rendre ?*** » crie-t-on à la porte des abris. « ***Nein !*** » telle est la réponse. Alors nous allumons une bombe, et l'abri saute enterrant ses défenseurs ! Il en reste un à réduire. On ne peut en approcher, il est fortement défendu. Le sergent **THIBAULT** s'élance... Devant l'entrée, une balle le frappe à la tête : il est tué. Pauvres orphelins !
Nous sommes vainqueurs pourtant. Mais la crise n'est pas finie, gare aux réactions ! Il faut maintenant organiser la position. Le Boche résiste encore entre nous et le 102e de ce côté nous n'avons pas de liaison. « ***Attention***, crie-t-on partout, ***voici la contre-attaque***. » Le Boche est sorti de ses trous, il va nous falloir combattre un contre trois. Personne ne pense à reculer.
Je suis monté sur le parapet. Tous m'ont imité, nous nous battons comme des diables. Chacun fait l'admiration de son voisin. Le Boche est contraint de reculer encore une fois. Mais nous n'avons plus de munitions. Il faut aller en chercher. Par la plaine ? C'est impossible. Le Boche est là tout près, tous ceux qui se sont dévoués sont retombés dans la tranchée. Il faut, en outre, réaliser la liaison avec le 102e. Alors **HARANG** et moi, la musette de grenades au dos, le pistolet au poing, nous entreprenons de réduire la mitrailleuse qui nous sépare de nos voisins. C'est l'objectif décisif. La lutte est indécise, nous nous exaspérons ; **HARANG** est complètement découvert, afin que ses coups portent mieux ; j'ai fait comme lui, quelques hommes nous ont suivis. Nous sommes à 10 mètres du but, un dernier effort et ce sera le succès. **HARANG** tombe, il est blessé, il a reçu une balle dans le cou. Moi-même j'ai la cuisse brisée, mais j'ai la joie d'apprendre que la mitrailleuse est à nous : un de ses servants, aveuglé par une grenade, vient de se rendre, les autres sont restés sur le terrain. Nos voisins peuvent nous passer des grenades.

Je suis resté dans la plaine, je ne peux plus remuer, et le Boche s'acharne après moi, à coups de fusil, de grenades, qui heureusement tombent trop loin. **LEPELLETIER**, mon ordonnance, malgré ma défense, rampe vers l'endroit où je suis, il veut me traîner. Impossible, je suis trop lourd ! Il fait un dernier effort, une balle l'atteint, il retombe sur moi, mort ! Un autre s'est élancé, c'est **LAMY** ; plus heureux, il réussit dans sa tâche. Il m'emporte, pour me mettre à l'abri dans la tranchée ; 40 mètres le séparent du but. Il traverse cet espace debout, sans s'occuper des balles qui le poursuivent. Je souffre horriblement, mais le sentiment du devoir l'emporte bientôt. J'appelle ceux qui restent et, avec leur aide, nous nous organisons solidement. Des barrages sont établis, malgré l'ennemi qui s'y oppose de tous ses moyens.
Autour d'eux, la lutte est vive ; mes hommes sont tous fatigués, beaucoup contusionnés. Ils sont blessés un à un. La situation devient critique. Les barrages commencent à céder. Les éclatements se rapprochent de moi qui suis couché à terre, impuissant. Il me semble que, si je pouvais me lever, leur parler, tout irait mieux. Je me suis fait porter au point où le Boche paraît particulièrement agressif. Des hommes reprennent courage. C'est le Boche qui recule maintenant. La lutte se ralentit. ta victoire nous reste, l'ennemi est définitivement vaincu. .
La nuit tombe lentement, les blessés se plaignent, il faudrait les emmener, mais par où ? La plaine, balayée par les rafales d'obus et de balles, est intenable ! Un homme va pourtant se dévouer, c'est **LAMY**. Dix fois il refera le voyage, pour porter un de ses camarades blessé, malgré le danger, malgré la fatigue, malgré tout. Il continuera volontairement sa mission jusqu'à ce que ses forces le trahissent. Il aura un aide, c'est le sergent **DAGUENET**. Désigné pour travailler plus en arrière, dans la tranchée de départ, spontanément, il se porte en avant et partage le trajet avec **LAMY**, afin de mettre leurs précieux fardeaux plus vite à l'abri.
Vingt-trois heures ! Je me suis traîné, après avoir passé le commandement au sergent **DAGUENET**, et lentement, m'accrochant dans les fils à chaque mètre, je regagne péniblement la tranchée de départ où je trouverai peut-être le salut. J'ai fait fausse route, je suis accroché dans un réseau, je ne puis plus m'en aller. Va-t-il me falloir mourir là ? J'ai appelé. Une voix bien connue m'a répondu. C'est celle du lieutenant **DÉSERT**, qui me cherche depuis deux heures. Négligeant sa propre vie, il s'avance vers moi et m'emporte. Cette fois, je suis sauvé !

Signé : **PICOU**.

***Carignan**, le 25 mars 1919*.

Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

RÉCIT N° 6
~~~~~~~

UN MAUVAIS QUART D'HEURE

Par le Sous-Lieutenant **COULON** (10e Cie)

*Le Sous-Lieutenant **COULON** à **la Ferme Sans Nom-Kemmel***
(4 juin 1918)

Après un séjour prolongé **dans un secteur de Champagne** et un court repos **au Camp de la Noblette**, le régiment montait, **le 21 mai 1918**, tenir les positions **devant le Kemmel**.
La 10e compagnie releva, **le 2 juin**, une compagnie du 236e d'infanterie, dans un secteur inconnu et dépourvu de toute organisation.
Les 3e et 4e sections furent placées en 1re ligne, la 1re et la 2e en soutien ; le P. C. du capitaine se trouvait à **la « Ferme Sans Nom »** avec la 4e section. Le Kemmelbeck séparait les sections de première ligne des sections de soutien.
La 1re section était dissimulée derrière une haie dans des trous individuels.
Chaque nuit, et aux mêmes heures les Boches déclenchaient de terribles barrages sur une petite voie se trouvant à 20 mètres en arrière de la section. Des avions venaient quotidiennement faire une visite sur nos positions... Dès 2 heures 30, il fallait se blottir et se camoufler dans les trous recouverts de branchage.
Le 4 juin, à 2 heures 45, alors que la section était blottie dans ses trous, un barrage d'une extrême violence se déclenche sur les positions occupées par elle. Nous avons aussitôt l'impression que les Boches attaquent. Je sors de mon trou et j'aperçois des fusées demandant le barrage, lancées par le capitaine. Je répète ce signal... Bien que ne recevant pas d'ordre, j'ai le pressentiment que le capitaine a besoin de renfort ; je crie : « ***Alerte ! Préparez-vous, nous allons contre-attaquer !*** » A ce moment, je perçois nettement les éclatements de grenades dans la direction de la 4e section. Il n'y a plus à hésiter, les camarades sont en danger, nous devons les aider.
Je me hisse hors de mon trou ; mon ordonnance, qui veut en faire autant derrière moi, y retombe lourdement, frappé à la tête par un éclat qui ne pardonne pas. Je rassemble mes poilus avec difficulté, tant les éclatements sont nombreux, et je constate amèrement que j'ai déjà 4 hommes hors de combat. Je n'ai plus qu'un groupe de huit poilus à conduire, c'est peu comme renfort... Il y a bien des copains à côté... peut-être que... qui sait ? ?... Mais bah ! ! comptons sur nous seuls. Je n'ai que huit hommes, mais je les connais... « ***En avant, les petits gars, le capitaine a besoin de nous !*** »
Et nous nous élançons.
Sous les balles qui sifflent, quelques hommes traversent **le Kemmelbeck** sur une petite passerelle de fortune établie la veille ; d'autres préfèrent carrément tremper dans le « bouillon ». Ce bain matinal leur rafraîchit les idées et leur procure quelques secondes de répit, elles furent rares ce matin-là ! Nous approchons de **la « Ferme Sans Nom »**. De la gauche, on nous envoie une pluie de balles : une conversion, et nous nous dirigeons de côté... Voilà les Boches ! !... Le poste de la 3e section était culbuté, la 4e presque encerclée...
~~~~~~~

Quel tableau ! La surprise (car nous avons été surpris de cette progression rapide de l'ennemi) nous saisit, mais ce n'est pas long. Dans la demi-obscurité, on cherche à percer le mystère... Combien sont-ils ? Les blés sont hauts, on ne distingue pas grand-chose, tout grouille... Nous nous tiraillons à moins de 10 mètres. Nous avançons quand même en criant comme des possédés. Les hommes, dont j'admire encore la « furia », se groupent autour de moi. Nous avançons, le Boche est intimidé.
Nous tombons sur un groupe ; deux balles m'enlèvent la peau du genou... Un grand diable de Boche, il me paraît immense ! se lève, je ne sais d'où, et me met en joue à moins de 3 mètres. Je comprends qu'il n'y a pas à réfléchir outre mesure... Mon pistolet est dans ma main. Plus rapidement que je ne le dis, j'allonge mon bras, je vise et je presse la détente.., et mon « kolossal » Boche est toujours là, avec son fusil, auquel je sers de cible. Mystère vite éclairci, je m'aperçois, non sans aigreur, que mon chargeur est vide... C'est dommage ! J'avais, en tirant, la certitude qu'il avait vécu... Par bonheur, le fusil du Boche ne part pas non plus ! Les chances semblent s'égaliser.., mais mon escogriffe ne perd pas courage. Attraper son fusil par le canon pour en faire une massue ne demande qu'une seconde... « Mon pauvre pistolet, quelle drôle de figure tu fais ! » Je sens venir un premier coup ; instinctivement, je le pare avec mon bras gauche, c'est la main qui encaisse, mais je suis culbuté tout de même ; malgré tout, je n'abandonne pas et, presque aussitôt touché le sol, je rebondis, poussé par l'instinct de la conservation et la rage... Je suis déjà à demi-relevé, mon Boche, se rendant compte qu'il n'aura pas le temps de lever complètement son arme pour frapper violemment, doit se contenter de donner des coups de talon de crosse que je pare avec ma main gauche... (Je suis gaucher, pour les parades.) Pauvre main ! C'est elle qui prend tout ce matin. Pour la venger, j'envoie quelques coups de pied dans les tibias qui sont devant moi... C'est égal, la situation était plutôt bizarre... et je ne sais ce qu'il serait advenu si un de mes poilus, le caporal **MOULIN**, ne m'avait aperçu. D'un coup de crosse bien appliqué, il descendit le Boche, dont nous fûmes complètement débarrassé. Quel long cadavre !
Mon pistolet a disparu, je prends le fusil du Boche, celui dont j'avais apprécié la résistance... Nous obligeons six Boches à faire « ***kamarade*** » ; ils sont confiés à deux poilus, décidés à ne pas se laisser fausser compagnie. Les autres « Stosstruppen » font demi-. tour... Je récupère quelques hommes de la 3e section et forme une vague d'assaut. La fusillade est toujours intense, nous avançons. Les fusils mitrailleurs tirent en marchant. L'attaque est enrayée, le Boche rejeté, le terrain reconquis... Nous nous installons dans des trous de marmite... Je suis blessé par un des derniers obus boches. Nous restons jusqu'au petit jour et nous regagnons nos positions de départ. Nous sommes heureux, grisés, j'emmène les six Boches au P. C....
Le capitaine, ivre de joie, rend compte aussitôt : « ***L'honneur de la 10e est sauf !*** »

Carignan, ***le 25 mars 1919***. Signé : **COULON**.

Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

RÉCIT N° 7
~~~~~~~

SUR LES BORDS DE LA MARNE

Par le Capitaine **MICONNET** (2e C. M)

***Tincourt, Venteuil** (17 juillet 1918)*

Le jour naissait, succédant à une nuit d'inquiétude et d'angoisse.
Ma compagnie, la deuxième « mitraille », s'était installée, la veille au soir, sur un éperon qui dominait toute la vallée, et d'où on plongeait absolument **dans Venteuil et dans Tincourt**. Deux sections en lisière, et deux sections sous bois ; toutes dispositions étaient prises pour recevoir l'ennemi, et tous étaient bien résolus à se faire tuer sur place, plutôt que de lui laisser un pouce de terrain.
A notre droite, **le plateau du Bois du Roi**, avec une liaison sommaire, — grâce à une section de la 5e compagnie (adjudant **LEBRUN**), — avec des éléments disparates du 53e colonial, du 6e dragons et du 7e génie.
A notre gauche, une trentaine de Sénégalais, que nous avions trouvés sur la position, et que j'avais résolument pris sous mes ordres ; enfin, plus loin, **entre Venteuil et Tincourt**, la 6e compagnie, dont l'aile droite (**DAVID**) était en avant et en contre-bas de ma 3e section.
En somme, la situation était moins que brillante. Si je ne craignais rien du côté de la vallée, en raison de ma situation dominante, d'abord difficile d'une part, et d'autre part de l'existence de ce côté de troupes sûres et déterminées, il n'en était pas de même pour le plateau occupé par des éléments fatigués déjà par deux jours de rudes combats, et par suite de valeur combative fort atténuée. Le seul élément, sur lequel on pouvait réellement compter de ce côté, était la section **LEBRUN** qui, malheureusement, constituait un appoint numérique un peu faible.
Dès 5 heures, nous voyons des petits groupes de Boches, qui dévalent **de la côte 164 vers Tincourt** ; nous voyons passer des mitrailleuses, hélas ! trop loin, pour que nous puissions ouvrir le feu sur elles, avec quelques chances d'efficacité.
Une demi-heure plus tard, les premiers éléments ennemis apparaissaient **aux lisières est de Tincourt** ; confiants dans leurs succès de la veille et de l'avant-veille, ils s'avancent en groupes assez forts,qui paraissaient crânes et décidés. Un millier de cartouches lâchées sur eux par la section **VANNIER** fait, en un clin d'œil, éparpiller ces groupes comme une volée de moineaux.
Mais ils ne s'arrêtent point pour cela. Quelques capotes grises, il est vrai, jonchent le sol **à l'entrée de Tincourt** ; mais d'autres, une par une, apparaissent et disparaissent dans les vergers et les vignes, et s'avancent rapidement **du côté de Venteuil**. Déjà ils ne sont plus qu'à 100 mètres des éléments les plus avancés de la 6e et de la 7e compagnie. Vont-ils continuer ? Non : une haie et, au bout, un camouflage sont là. Le Boche s'y arrête, se tapit, se rassemble. Évidemment, il se prépare à attaquer.
Cet arrêt lui est funeste. Un ordre, et les 4 pièces de **MAGNE** et de **VANNIER** ouvrent un feu terrible. Cela paraît être le signal du feu ; une section de mitrailleuses du bataillon de Sénégalais, placée **le long de la route de Venteuil à Tincourt** entre en jeu, les F. M. des 6e et 7e compagnies,
~~~~~~~

eux aussi, se mettent à cracher la mort sur l'ennemi. Tout ce tintamarre dure 10 minutes à peine, le temps de voir les capotes grises reprendre promptement et en désordre **la direction de Tincourt**.
L'ennemi, malgré son insuccès, ne persiste pas moins dans ses projets d'avance. Mais, au lieu d'aborder **Venteuil** de front et de progresser dans la vallée, il va essayer de progresser à flanc de coteau et sous bois. A 6 heures 30, la droite de la 6e compagnie tiraille déjà, et **LEBRUN** me prévient qu'il a aperçu quelques Boches à travers les éclaircies du bois. Ce sont des éclaireurs ennemis, qui viennent tâter notre ligne. Quelques coups de feu suffisent à les repousser et les préviennent que, de ce côté aussi, ils rencontreront de la résistance.
A 7 heures, le contact est rétabli à nouveau, mais cette fois pas seulement par quelques patrouilles ; c'est l'attaque qui se dessine et qui promet d'être violente d'ailleurs. **LEBRUN** subit le premier choc, puis, exécutant l'ordre qu'il a reçu, se rabat à droite de ma compagnie. Aussitôt, **JOUREL** et **FOUSIN** font feu de leurs quatre pièces, balayant **le Bois des Savarts** d'une nappe de balles qu'il serait fou d'essayer de traverser, tandis que les deux pièces de **MAGNE** font merveille en lisière.
Devant un pareil accueil, l'ennemi hésite, s'arrête, recule, puis revient, recule encore, et enfin semble se fixer à une centaine de mètres devant nous.
La situation est pour le moins critique. La section **LEBRUN**, que je repousse vers l'avant, ne progresse guère que d'une cinquantaine de mètres, au prix d'ailleurs de lourdes pertes. Nos munitions se font rares et, si l'ennemi revient à la charge, il est à craindre qu'il ne parvienne à nous bousculer, surtout si, ce qui est probable, les fractions qui sont sur le plateau lâchent pied.
Dans un bref compte rendu, j'expose la situation au commandant **TOURON**, et je lui demande d'abord des munitions et, ensuite, si possible, une section d'infanterie de renfort.
Une demi-heure plus tard, une corvée de téléphonistes et de signaleurs m'apportait des cartouches et un mot du commandant m'annonçait l'arrivée d'une section de la 5e compagnie avec le capitaine **ROCHARD** lui-même. Effectivement, à 8 heures 30, **ROCHARD** m'amenait la section du sous-lieutenant **DUMAY**, chaque homme m'apportait en outre deux bandes de cartouches.
Je demande aussitôt à **ROCHARD** de se porter en avant avec ses hommes ; mission : entraîner la section **LEBRUN**, nous donner au moins 150 mètres de champ, établir au chemin creux la liaison avec la section **DAVID** de la 6e. Le mouvement sera précédé par un tir de mitrailleuses de deux minutes, par toutes les pièces de ma compagnie.
Tout se passe ainsi qu'il est prévu ; sous le violent feu des mitrailleuses, des Boches se terrent, d'autres s'enfuient, et on voit **ROCHARD** s'installer devant nous à 150 mètres, en lisière d'une clairière, mettant en fuite les Boches qui avaient fait mine de résister un instant.
Il était temps, d'ailleurs, car presque aussitôt, (9 h.15) on me signale que l'ennemi revient a la charge ; il avance en particulier **par le chemin creux qui, de la ferme des Savarts, vient à Venteuil**.]'en avertis **ROCHARD**, en même temps que je lui envoie des V. B. pour battre ce chemin creux, — j'installe en outre sur ce chemin un F. M. du peloton de Sénégalais, avec pour mission d'enfiler ce chemin. Le tir du F. M. servirait d'ailleurs de signal pour déclencher le barrage de V. B. En cas de forte attaque, la section **LEBRUN** se rabattrait sur ma droite, comme elle avait déjà fait tandis que **ROCHARD** avec **DUMAY** se rabattrait sur le chemin creux, et le barrerait à tout prix. Mes mitrailleuses, ayant ainsi le champ libre, se chargeraient d'arrêter l'ennemi devant elles.
Il n'était pas 9 h.30, que déjà le F. M. du chemin creux se met à tirer. Aussitôt après on peut entendre les explosions des V. B. De ce côté, le Boche, surpris par ce barrage inattendu, et qui lui causa, d'ailleurs, des pertes cruelles, s'enfuit en désordre (renseignements .fournis par le capitaine **RENOU**, commandant la 6e compagnie). Mais à droite, il n'en va pas de même ; **LEBRUN** n'est plus soutenu par les éléments du 53e colonial. Fortement pressé, il exécute le rabattement prévu.

DUMAY, qui se bat comme un lion, est tué. **ROCHARD**, occupé surtout du chemin creux, ne voit pas qu'il va être tourné et ne se rabat point. La minute est angoissante ! Que faire ? Devant nous, presque pêle-mêle, des Allemands et des Français. Ces derniers, trop faibles en nombre, vont être obligés de céder et alors l'ennemi sera sur nous en un instant, sans que nous ayons le temps de l'arrêter. Ce sera la bousculade pour nous. Ce sera — ce qui est pis — la perte de la position, peut-être la défaite !
Hésiter plus longtemps serait un crime. Tant pis ! Les larmes dans les yeux, je commande le feu. Mes huit pièces crachent à la fois, fauchant impitoyablement tout ce qui est devant elles. Cinq minutes après le calme est rétabli. Les Boches, ceux qui ne sont pas restés sur le carreau, ont fait demi-tour. Mais **ROCHARD** vient de passer, soutenu par deux hommes, il est touché aux deux jambes. Du peloton qu'il avait avec lui, vingt hommes à peine sont encore là.]'en confie le commandement au sous-lieutenant **HUET**, de la 2e compagnie, envoyé en liaison par le 1er bataillon.
La situation est de plus en plus critique : chercher la liaison sur le plateau serait illusoire, les éléments qui tenaient **le Bois du Roi** près de nous n'y sont plus. Une mitrailleuse, face à droite, nous protégera de ce côté. En avant, **HUET** reprend les emplacements tenus tout à l'heure par **ROCHARD** ; en cas d'attaque, il se repliera dès qu'il verra l'ennemi. Enfin, les munitions sont consommées avec une rapidité effrayante. J'en demande, le commandant **TOURON** m'en envoie.
Cependant, le temps passe. L'ennemi semble ne plus bouger et avoir renoncé à toute intention offensive, de notre côté du moins. En bas, dans la vallée, il semble, par contre, reprendre quelque activité. Un par un, on voit des Allemands se faufiler dans les champs d'avoine, dans les vergers. Ils descendent de **l'Échelle** et se rassemblent **près de la Maison Rouge** (celle où, le lendemain, fut tué le brave commandant **TABUSSE**). **Entre Tincourt et Venteuil**, il règne ainsi, dans le camp ennemi, quelque agitation. Je fais tirer un millier de cartouches sur les points qui me paraissent les plus favorables. Mais il faut être économe, d'autant plus que cette agitation fait prévoir une nouvelle tentative de la part de l'ennemi.
Effectivement, à midi, un bombardement effroyable commence. **Venteuil** disparaît complètement sous la fumée. **Les lisières du bois des Savarts**, **l'éperon** où nous sommes installés sont littéralement écrasés. Par bonheur, ma section de droite ne reçoit que quelques coups malheureux. L'affaire promet d'être plus chaude encore que les précédentes. Il est certain que l'ennemi veut passer à tout prix. Je crains de ne pouvoir tenir devant une attaque en force. En prévision d'un repli possible, j'envoie **VANNIER** avec sa section **sur le chemin de Venteuil à Harnotay**. De là, il pourra battre l'éperon où nous sommes et protégera notre retraite, le cas échéant. Je rends compte au commandant, j'en profite pour demander encore des munitions et je promets qu'au demeurant nous tiendrons jusqu'à la dernière cartouche.
12 h.30. Le bombardement continue, toujours aussi violent. Les Sénégalais sont décimés et on a grand mal à retenir ceux qui ne sont pas touchés. Mon personnel diminue de minute en minute. Mais tout le monde reste à son poste et attend l'attaque de pied ferme. On la souhaite même, pour être enfin débarrassés de ce bombardement qui nous énerve. **MAGNE** fume tranquillement sa pipe. **JOUREL**, qui est au centre, observe la clairière et guette les mouvements du sous-lieutenant **HUET**. **FOUSIN**, lui, surveille la droite. Les tireurs sont à leurs pièces, attentifs mais calmes, attendant le commandement de « ***feu*** ».
12 h.56. Les obus tombent toujours, mais les balles commencent à siffler. Le moment approche ; suivant leur habitude, les Boches doivent s'avancer en tirant à mitraillette. **LIOUST**, qui est à la 4e pièce, vient d'avoir le bras gauche traversé par une balle.]e veux l'expédier au poste de secours, mais il ne lâche pas sa mitrailleuse et répond simplement : « ***Laissez, mon capitaine, il me reste***

encore la main droite pour leur faire payer ça ! » **HUET** est tué à l'emplacement où **DUMAY** fut tué il y a quatre heures.
13 heures. L'artillerie ennemie allonge son tir. Devant nous, ce qui reste de la 5e compagnie ouvre le feu et se replie promptement. C'est l'instant. Déjà, au bout de la clairière, on aperçoit les Boches !
« ***Pour toutes les pièces : Feu !*** »
Tout le monde travaille : ceux qui ne sont pas employés aux pièces ont un mousqueton ou un fusil. On a mis la baïonnette et rassemblé quelques grenades qu'on a trouvées là. On ne sait jamais, il faut prévoir le corps à corps.
Pour comble de malheur, ma troisième pièce s'enraye. Le caporal **FOURMY**, qui la commande, n'hésite pas. Il étale sa toile de tente et démonte avec calme. Une minute après, il reprend son tir. Les Boches ne sont plus qu'à cent mètres... Mais l'accueil qu'ils reçoivent les déconcerte. Ils hésitent, s'arrêtent et enfin reculent jusqu'au bois. Il est temps, nos munitions sont presque épuisées.
On respire un peu et on peut s'occuper de ce qui s'est passé autour de nous.
En avant de Venteuil, quelques groupes de fantassins se replient sur le village, en tiraillant sur les Boches qui s'avancent. Le danger, pour nous, n'est pas grand de ce côté : quelques Sénégalais nous garderont et **MAGNE** avec sa section se chargera du reste.
A notre droite, les événements sont beaucoup plus inquiétants. **FONSIE** me prévient que depuis plus de cinq minutes, des Allemands défilent sur notre flanc, marchant **vers l'Est**. En vérité, depuis quelques instants, nous recevions des balles qui semblaient provenir de la direction d'**Harnotay**. J'envoie aux renseignements tout ce qui reste de la 5e compagnie : le sergent **JUMELLE**, le caporal **RACINET** et six hommes. En se dissimulant à travers le taillis, ils peuvent aller **jusqu'en lisière du Plateau** : plus un Français, des Boches partout, jusqu'à trois cents ou quatre cents mètres derrière nous...
La situation est loin d'être belle : rester, c'est risquer inutilement la vie de tous ceux qui sont là. Toute résistance est d'ailleurs pour ainsi dire impossible ; je n'ai presque plus de monde et les cinq ou six cents cartouches qui me restent dureront à peine une demi-minute.
J'organise le repli : d'abord les sections **JOUREL** et **FOUSIN**, puis ce qui reste des Sénégalais ; la retraite sera protégée par **Magne**, qui utilisera nos dernières cartouches pour tenir en respect les Boches qui sont devant nous, et qui ne commencera son repli que lorsque les autres auront atteint **le chemin d'Harnotay**, où nous organiserons une nouvelle résistance.
Une demi-heure après, je me présentais au commandant **TOURON**, et pus lui rendre compte de ma nouvelle situation. Le repli, bien qu'effectué sous le bombardement des deux artilleries, et par une marche de plus de cinq cents mètres sous le nez des Boches, s'était fait sans accroc et nous étions prêts à reprendre la lutte.

Signé : **MICONNET**.

Carignan, ***le 25 mars 1919***.

RÉCIT N° 8
~~~~~~~

MASCOTTE

Par le Capitaine **REUILLY**, Capitaine-Adjoint au Chef de Corps.

Un poste de commandement dans la bataille. ***Marne , 17 juillet 1918****.*

Nous sommes **le 17 juillet 1918**. Depuis hier soir, le régiment est dans la bataille : notre 1er bataillon (capitaine **CATHELAIN**) a été lancé à la contre-attaque **sur le plateau du Bois du Roi** ; les 2e et 3e bataillons sont venus former barrage **dans la vallée de la Marne**, **face à l'ouest**. Le 2e bataillon (commandant **TOURON**), tient le village de **Venteuil** et **les pentes nord de cette vallée jusqu'aux hauteurs dominantes de la Ferme Harnotay**, qui marquent la fin du **plateau du Bois-du-Roi** ; le 3e bataillon (commandant **TABUSSE**) occupe **la lisière sud-ouest de Venteuil** et barre la vallée au sud du village, **jusqu'à la Marne**.
Le poste de commandement du lieutenant-colonel commandant le 103e est installé dans une cave du petit village d'**Arty**.
Pendant toute la nuit, nous avons cherché, avec l'aide de notre officier de renseignements, le petit **GHUEULT**, à préciser la situation des diverses unités. C'est un mélange, une confusion inextricables. Parmi nos deux bataillons se trouvent enclavés des dragons, des cyclistes, des coloniaux, qui, bien qu'éprouvés déjà par de sanglants combats, ont tenu à rester avec le 103e sur cette position de **Venteuil**, dont chacun sent l'importance. Tous savent, en effet, que le Boche, cherchant à élargir la poche qu'il a faite dans notre front, portera son effort **vers l'Est** pour atteindre **Damery** d'abord, **Épernay** ensuite.
Le colonel **OUDRY**, commandant l'I.D. 8, ainsi que le général **MARCHAND**, sont venus voir le lieutenant-colonel à son poste d'**Arty**. Ils ne nous ont pas caché que la situation était grave et qu'il fallait tenir **à Venteuil** jusqu'au dévouement suprême !
Chez nous, chacun connaissait son devoir, et la lutte gigantesque qui allait s'engager **le 17 juillet** allait trouver le 103e prêt à tous les efforts... à tous les sacrifices aussi.
Elle n'était pas gaie, notre petite cave d'**Arty**, mais pourtant combien nous allions la regretter par la suite.
Le 17 juillet, vers huit heures du matin, c'est le calme plat... On dirait que l'ennemi, à bout de souffle, ne peut plus continuer sa ruée **sur Damery** ?... Quelques obus seulement tombent **sur Venteuil** ou viennent briser quelques ardoises **dans Arty**... C'est à ce moment que nous recevons les ordres du colonel **OUDEY** : Il faut profiter de cet arrêt momentané de l'offensive ennemie pour préparer une contre-attaque **face à l'Ouest**, qui se déclenchera à midi !... Il nous reste donc à peine quelques heures pour donner les ordres, les faire parvenir aux chefs de bataillon, assurer la liaison avec l'artillerie, etc. Nous nous mettons au travail. A 10 h.30, les ordres sont partis, et nous nous préparons à déménager, car il faut pousser notre poste de commandement à proximité de la ligne de combat, c'est-à-dire **à Venteuil**. Notre chef aime bien voir. « ***C'est la meilleure liaison***, dit-il, ***et la plus rapide.*** »
~~~~~~~

Nous partons, le colonel et moi, les agents de liaison, les secrétaires et, sans trop d'incidents — les Boches continuent à être relativement calmes — nous arrivons **à Venteuil**.
Le poste de commandement du chef de bataillon **TABUSSE**, commandant le 3e bataillon, est installé dans une petite cave ; on y pénètre par quelques marches. Là, nous trouvons le commandant en train de donner ses ordres aux commandants de compagnie. Il y a là de braves camarades : les capitaines **GARBUCHOT**, **GUÉRIN**, **BOULANGER**, **BEULAYGUES**. Nous nous entassons tant bien que mal dans la cave, nous nous assurons rapidement que nos liaisons fonctionnent bien. Il est 16 h.30.
Les commandants de compagnie du 3e bataillon vinrent à peine de partir rejoindre leurs unités que les obus boches commencent à tomber **sur Venteuil**. Tout de suite, nous sentons qu'il y a quelque chose d'anormal. Le vacarme devient assourdissant. Ce n'est plus là le bombardement systématique, lent et peu nourri, destiné à gêner la circulation dans le village ; c'est bien, au contraire, le tir réglé et massif de destruction qui prépare l'attaque... Les obus de gros calibre tombent sans arrêt sur ce malheureux village, ils martèlent les abords de la cave que nous occupons, les maisons s'écroulent aux alentours, une fumée âcre,et épaisse commence à pénétrer dans le poste de commandement.
Dans notre cave, on plaisante encore : « ***Cette fois, c'est le grand jeu !...*** » « ***Tu vois bien qu'ils n'ont plus de munitions !*** » Mais, dans le fond de nos cœurs, nous sommes tous angoissés, parce que nous nous rendons compte qu'il est impossible de savoir ce qui se passe en première ligne, parce que nous savons que nos compagnies sont seules maintenant, très éprouvées sans doute, parce que nous sommes seuls, nous aussi, sans liaison possible avec l'arrière, et enfin... parce qu'il nous a semblé que la cave dans laquelle nous étions n'était pas des plus solides !...
Et le marmitage continue ; les obus tombent sans arrêt devant notre poste... Quelques éclats viennent tomber dans le fond de la cave. Un fourrier en ramasse un qui lui brûle les mains. « ***C'est de la bonne marchandise***, dit-il. »
C'est à ce moment que la situation devient plus critique. Nos agents de liaison avaient, en effet, apporté avec eux deux caisses de feux de bengale. On n'avait pu, faute de temps, les distribuer aux compagnies. Les caisses étaient sur les premières marches de l'escalier conduisant à notre cave. Un obus malheureux y met le feu avec un bruit sinistre. Le souffle du projectile renverse tous les occupants, on se tâte. « ***Pas de casse ?*** demande le lieutenant-colonel, imperturbable. » « ***Pertes néant*** », répond **BOULANCOUR**. Les bengales flambent, emplissant la cave d'une épaisse fumée, le salpêtre brûle la gorge, on ne se voit plus ; la porte de la cave elle-même brûle !
A cet instant, nous nous souvenons que le poste de commandement est en même temps un dépôt de munitions, où cartouches et grenades sont entassées ! Il faut à tout prix limiter les progrès de l'incendie. Un fourrier, à coups de crosse de fusil, repousse dans la rue les morceaux de la porte qui flambe... et le marmitage continue implacable : l'entrée de la cave se bouche, obstruée par les décombres !... Pas de pelles, ni de pioches ; avec les accessoires les plus hétéroclites, on dégage la seule issue de la cave maudite, « la tombe au gaz » tragique !
Et immédiatement on se tient prêt à tout. Le lieutenant-colonel, toujours calmes, rassure chacun par son impassibilité. Nous avons tous notre revolver à la main, car nous nous attendons à ce que l'attaque d'infanterie suive immédiatement cette formidable préparation d'artillerie ! Tout le monde sait cela : c'est l'A. B. C. du troupier !
Il n'était, bien entendu, plus question de contre-attaque. Notre pensée anxieuse et émue se tournait vers nos camarades des compagnies de première ligne : qu'en restait-il ? Le régiment existait-il encore ? Pourrait-il tenir ? car les Boches allaient se ruer sur nous !

Vers 13 h.30, il nous sembla que le bombardement diminuait d'intensité. Le lieutenant-colonel en profita pour m'envoyer rendre compte de la situation au commandement. Après avoir réussi à franchir les barrages d'artillerie, **entre Venteuil et Arty**, je pus arriver **à Damery**, où je communiquai au colonel **OUDRY** et au général **MARCHAND** les renseignements que m'avait confiés le lieutenant-colonel.

Après la musique, la danse — que l'on attendait revolver au poing — ne vient pas, grâce à l'héroïque ténacité de **MICONNET** (2e compagnie).

A Venteuil, le calme, peu à peu, s'était rétabli, mais au nord nous entendions crépiter nos mitrailleuses. On tenait ferme là-haut. **MICONNET** et **ROCHARD** y faisaient des prodiges, avaient brisé trois attaques diverses avec un brio magnifique... **Les hauteurs de Harnotay** nous restaient... Manœuvrer par le bas eut été une grosse faute tactique ; les Boches, cessant la lutte, ne la commirent pas !

Des lisières de Venteuil et des abords sud du village, nous avions des renseignements par les nombreux blessés qui affluaient aux postes de secours ! Partout notre ligne était intacte. L'attaque ennemie avait été brisée par la vigueur et la vaillance de nos soldats.

Damery et **Épernay** étaient sauvés !...

Il est 15 heures, l'artillerie boche ne tire plus **sur Venteuil** ; nous regardons tristement les ruines croulantes de ce village, tout à l'heure si riant et si gai, que l'ennemi, dans sa rage, vient de raser !

Nos yeux se portent sur la cave sinistre qui faillit devenir notre tombeau, et nous constatons que sa voûte est simplement constituée par une rangée de briques qu'un 88 eût fait crouler !...

« ***Ne craignez rien, les enfants***, avait dit le lieutenant-colonel au début de la crise, ***vous avez avec vous une mascotte.., je suis bidard !*** »

Signé : **REUILLY**.

Carignan, le 25 mars 1919.

RÉCIT N° 9
~~~~~~~

« HERR PROFESSOR »

Par le Lieutenant-Colonel **VILLEMIN**.

Un poste de commandement après la bataille ***Romigny - Baleuvre****.*
Marne , 1918*.*

Dans une cave **à Cuisles**, **le 29 juillet 1918**. Le poste de commandement du régiment y est installé. C'est un ancien P. C. boche, une descente d'escalier très raide, des soupiraux bouchés par des tonneaux remplis de cailloux. A l'intérieur : une table, une carte et des papier, une bougie fumeuse, un banc, deux chaises boiteuses, un fauteuil, où je suis assis, parmi les laines qui sortent et les crins qui se hérissent... Au fond, une couchette en treillage de fil de fer, mon lit... Mon ordonnance y somnole. Décor de guerre après la bataille ! Le personnel du P. C. est harassé. Des hommes ronflent atmosphère de chambrée à haute dose de misères. Il est minuit. Depuis trois jours on n'a pas dormi. La lutte a été chaude hier. **La position Romigny - Baleuvre** a été emportée d'assaut, avec un brio magnifique. Le Boche fuit, mordu par nos patrouilles audacieuses. Les pertes ont été sévères. Les compte rendus et tous les papiers sont partis... On souffle un peu !

. . . . . .

Mon téléphoniste m'annonce que des prisonniers sont dirigés sur le P. C. J'étais dans mon fauteuil... Éreinté, je rêvais, dans un demi-sommei1, à la Paix glorieuse ! J'avais enlevé ma tunique. Mon chandail, qui le remplaçait, était troué aux coudes, effiloché un peu partout. Il complétait le décor de misère.
« ***Ma foi,*** dis-je, ***je ne me dérange pas pour les Boches, je reste comme je suis ! Faites descendre le gibier !*** »

. . . . . .

Un jeune officier entra. Habillé de bleu foncé, ceinturonné en cuir verni, sa tenue était impeccable. Un poignard était attaché à son ceinturon... La plaque dorée était entourée d'un cor de chasse en relief. Pâle, il semblait souffrir un peu. Il était suivi d'un Boche boueux et loqueteux : physionomie banale, barbe sale et hirsute, comme dans les gravures...
Interrogatoire habituel :
— « ***Votre nom, votre grade, votre âge ?***
— « ***(X), capitaine de chasseurs, 30 ans***.
— « ***Votre profession ?***
— « ***Né à Weimar, professeur à Iéna. Je parle français, ayant séjourné en France pendant deux années***.
— « ***Le moral de vos troupes ?***
— « ***Assez bon.***
~~~~~~~

— « ***Croyez-vous à la victoire de vos armées ?***
L'officier ne répondit pas.
. . . . . .

« ***Iéna ! Cette victoire française, vous le savez, monsieur le professeur, évoque votre défaite sanglante de 1806... Dans quelques mois, vous aurez à subir la même humiliation, car vos armées, qui reculent depuis juillet, devront abandonner le sol de France, sous peine de capitulation. Notre « Jour de gloire » vient.., et votre silence accentue notre conviction.***
Iéna ! C'était au temps de votre jolie reine qui souriait aux hobereaux arrogants, vos aïeux, qui furent, sur I'Ilm, battus à plate couture par les légions napoléoniennes, et sabrés sans pitié par la cavalerie de Murat dans les rues paisibles de Weimar ! Et puis ce fut la poursuite parallèle : Zehdenick, Lubeck... la ruine totale, la capitulation honteuse.., l'œuvre du grand Frédéric détruite d'un seul coup d'épée !... Votre enjôleuse blonde de Berlin, enfin ! à Tilsitt, cherchant à sauver Magdebourg... en prodiguant ses sourires à notre César triomphant, insensible et dédaigneux, inexorable ! »
Le professeur ouvrait de grands yeux. Il ignorait ma qualité : avec mon costume minable, je ressemblais à un vieux poilu territorial. « ***A cette heure de la nuit***, pensait le Boche, ***le colonel dort sûrement dans un lit moelleux, à côté... J'ai affaire à son secrétaire, un confrère français sans doute***. » Il me fixait avec curiosité, puis regardait à gauche, à droite, sans raideur, cherchant à pénétrer le mystère. Tout à coup, mon cycliste entra : « ***Mon colonel,*** dit-il, ***le capitaine CATHELAIN a fait explorer les boqueteaux, les Boches les ont abandonnés. La fuite continue.*** »
L'Allemand, qui était appuyé contre une paroi de la cave, dans une attitude de laisser-aller, se redressa brusquement, mû comme par un ressort... Il faillit se briser la tête contre les moellons de la voûte... Raide, il salua d'un geste rapide et saccadé.
« ***Merci, BERTRAND,*** répondis-je à mon cycliste. ***Prends un « canon », mon vieux !*** » Et je lui versai moi-même un quart de « pinard ».
L'officier de chasseurs me regarda avec stupeur !
— « ***Vous paraissez fort étonné, monsieur le professeur,*** lui dis-je, ***rassurez-vous. Ici, vous êtes en France, le décor n'est plus le même que là-bas ! Chez nous, comme vous le voyez, c'est un foyer, c'est la vie de famille... vie de souffrances et d'épreuves, auréolée de gloire commune... élans fraternels et affectueux les plus purs, qui grandissent l'âme, vivifient les volontés, exaltent les nobles vertus des combats. Mes soldats m'appellent « le grand-père », je les aime tous comme mes enfants. C'est cette discipline fraternelle, faite de confiance mutuelle, de souvenirs et d'espérance, qui nous donne la certitude de vaincre, monsieur le professeur... Elle est invincible, parce qu'elle a pour fondement un roc : l'étreinte vibrante des âmes et des cœurs. N'est-ce pas, mes gosses ?*** »
Le Boche était impassible... Les ronflements avaient cessé... Tous les poilus écoutaient le chef en guenilles... Quelques-uns, très émus, retenaient de la main une larme prête à jaillir, larme de fierté, de gratitude filiale aussi.
— « ***Vous êtes Allemand d'origine, dites-vous ? Ah ! vous avez respiré l'air de la blonde et pacifique Allemagne... Weimar ! la cité paisible et heureuse, berceau des lettres et des arts, auréolée de poésie rustique, douce et mélancolique ! Weimar, chantée par Goethe et Schiller !***

« ***Goethe*** ***! Il avait assisté, près du moulin de Valmy, à la victoire de la liberté naissante... Il avait vu le triomphe de nos légions en haillons, il avait entendu les cris de : « Vive la nation ! » répercutés par les échos de l'Argonne ! Et il avait annoncé au monde frémissant une ère nouvelle, ayant compris le génie rayonnant de la France éternelle, de la patrie généreuse des Droits de l'homme. Vous avez ri de sa parole prophétique... Vous vous êtes laissés « monter le cou » par le Pandore prussien, et, abandonnant vos mœurs patriarcales et la douce poésie des champs, là-bas, vers les brouillards du Brandebourg, vous avez appris le « pas de l'oie »... et connu la schlague !***
« ***Le colonel qui vous parle est un fils de ces glorieux « tailleurs et savetiers » que vous méprisiez en 1792 ; — comme vous le voyez, il est en haillons comme eux ! — de ces conscrits héroïques de Kellermann qui, après avoir conquis le Rhin en 1794, ont fait capituler vos armées prétentieuses et arrogantes en 1806 !...***
« ***La lutte continue, monsieur le professeur. Vous avez terrassé la Révolution en 1815, bâillonné et ligoté la liberté... Vous nous avez battus en 1870, mais la force brutale ne peut anéantir le droit et la justice qui sont éternels... La liberté du monde, saluée par Goethe, sur les coteaux de Valmy, reprend sa course radieuse, un moment interrompue par vos œuvres de force et de mort... Et dans sa marche glorieuse, elle est escortée par le génie de la France éternelle.*** »
Très attentif, l'Allemand, au garde à vous, baissait la tête. Sa pâleur s'accentuait, il semblait souffrir...
— « ***Vous êtes blessé, Monsieur, lui dis-je. Il fallait le dire à votre arrivée ! On va vous panser de suite. Vous avez perdu du sang et vous avez soif peut-être ? On va vous donner à boire. Car le génie de la France est aimant, et c'est ce qui fait sa force invincible. Notre soldat est bon, généreux, magnanime. Voyez plutôt !***
BERTRAND versa un peu de vin dans un quart qui fut ensuite rempli d'eau. Il offrit la boisson au professeur, qui but d'un seul trait. On donna également à boire à son compagnon, au grand ahurissement de l'officier. C'était pour lui une humiliation, une déchéance ! Tout le monde le sentait !
— « ***Je vous rappelle***, lui dis-je ironiquement, ***que nous sommes ici en France. N'êtes-vous pas tous frères d'armes dans l'armée allemande ?***
Le professeur comprit et ne répondit rien.
— « ***C'est fini, n'avez-vous rien à ajouter ?***
— « ***Nous sommes foutus » !*** (*sic*), telle fut, en français, la réponse de l'Allemand écrasé. Nos soldats, qui avaient assisté, attentifs et silencieux, à l'entretien, éclatèrent de rire.
— « ***Qu'on panse l'officier***, dis-je, ***puis qu'on conduise les deux prisonniers à Villers, mais, au préalable, qu'on les fouille et qu'on les désarme !***
A ce dernier mot, le professeur se redressa soudain, fit un geste de surprise et mit la main sur son poignard.
— « ***Je croyais***, dit-il, ***que les Français, chevaleresques et généreux, ne désarmaient pas un officier que la fortune des armes a trahi !***
— « ***Monsieur***, lui dis-je avec énergie, ***et ce sera mon dernier mot, vous osez parler de chevalerie, de grandeur d'âme. Avez-vous oublié Louvain, Gerbevillers, Senlis, Reims, et tant d'autres cités brûlées ou meurtries ? Et vos déportations cruelles, et nos femmes, nos enfants sans défense, massacrés sans pitié ?***
« ***Et oseriez-vous prétendre que vous êtes des ennemis loyaux ? Si vous aviez été cela, je ne vous aurais pas tenu un pareil langage, on n'humilie pas un noble adversaire !*** »

Et lui montrant son poignard .
— « ***Cet outil n'est pas une arme française ; il fut inventé par vous pour des missions obscures et traîtresses... Nous aimons, nous, les grandes épées qui flamboient au clair soleil des plaines... Le génie de la France est imprégné de droiture, de franchise et de clarté..:. Comme les clochers de nos églises, il monte tout droit vers les cieux !***
L'Allemand me tendit son poignard...
. . . . . .

« ***Quelle guigne !*** dit **GRUAULT**, mon officier de renseignements, « un gavroche parisien » ***j'avais déjà « zieuté » le « surin » pour ma panoplie. C'était un bath bijou, un vrai « Solingen » ! C'était moi qui me chargeais de le désarmer à la sortie, le herr prof d'Iéna !*** »

Carignan, le 25 mars 1919.

Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.
Signé : **VILLEMIN**.

RÉCIT N° 10
~~~~~~~

SUR LA VOIE ROMAINE (Cornillet)

Par le Chef de Bataillon **BAJU**, Commandant le 3e Bataillon.

*Journées **du 25 au 29 septembre 1918**.— **Glacis sud du Cornillet**.*

Il ne s'agit pas ici de faire un aride récit militaire des combats de **la Voie Romaine** : ce récit a déjà été fait et il n'y a rien à y ajouter. Il est seulement intéressant d'insister encore sur les prouesses glorieuses d'officiers vaillants, sur les actes de bravoure et de dévouement de soldats admirables. C'est un suprême hommage qu'il faut rendre à leur mémoire, car beaucoup sont tombés depuis ce mois de **septembre 1918** et c'est avec une émotion plus vive que nous évoquons leurs exploits.
Au moment où s'engageait une formidable bataille, notre rôle était modeste et consistait seulement, pour le 103e , dans un fort coup de main qui devait nous reporter **au nord de la Voie Romaine**, **jusqu'à la tranchée de Saint-Cyr**, que tous connaissaient bien, pour l'avoir occupée et patiemment organisée avant l'offensive allemande de **juillet** qui nous l'avait enlevée. Le 3e bataillon, désigné comme troupe d'attaque, eut à peine le temps d'exécuter, **à Vaudemange**, une manœuvre préparatoire avant de monter en ligne. Jamais la bonne humeur ne fut aussi grande ; chaque poilu en
~~~~~~~

avait « vu bien d'autres », nul ne chercha à se dérober, et tous partirent joyeusement, pleins d'entrain et sûrs du succès.

Le 25 septembre, à 22 heures, tous les éléments du bataillon sont abrités à proximité de leurs bases de départ, **dans la tranchée Jeanne-d'Arc et le boyau du Gente** ; la compagnie **GARNUCHOT** à droite, laissant le peloton **SORDOILLET** auprès du chef de bataillon ; la compagnie **GAUMET** **près du boyau de la Source**, la compagnie **FRANCHI** à gauche, **près du boyau de Wez**.

Durant toute la nuit, les Allemands, pressentant l'attaque, que leur annonçait le tir violent de notre artillerie, nous accablèrent d'obus toxiques et, de 23 h. à 5 h., il fallut conserver le masque, de façon presque ininterrompue. Chacun se soumit sans murmurer à cette ennuyeuse nécessité et nul n'eut à souffrir de l'action des gaz délétères.

A 5 h.25, le bataillon tout entier bondissait hors des tranchées de départ et se précipitait d'un seul élan, droit sur ses objectifs, suivi de près par les nettoyeurs du bataillon **TOURON**.

Tout marcha bien d'abord, et nous pouvons raconter très vite les incidents glorieux survenus pendant cette véritable course aux objectifs.

La 11e compagnie, à droite, était conduite par le capitaine **GARNUCHOT**, vieil officier poussant le dévouement et la conscience jusqu'au scrupule, n'ayant qu'une crainte celle d'avoir laissé un détail au hasard. Pendant trois jours, le capitaine **GARNUCHOT** parcourut sa base de départ, faisant couper des fils de fer ici, là approfondir un boyau ou préparer un dépôt de munitions, demandant sans cesse une modification qui lui semblait utile et n'ayant de repos que lorsque tout lui parut parfait.

Le 26, la canne à la main et la pipe à la bouche, le capitaine **GARNUCHOT** sortait à la tête de son peloton d'attaque. **Le réduit Bonaparte** est attaqué de front par le sous-lieutenant **BLANCHON** et tourné à l'ouest par l'adjudant **COSME**. Quinze Allemands, qui sortent d'un abri précipitamment, se trouvent nez à nez devant le petit groupe du sous-lieutenant **BLANCHON**. Celui-ci, revolver au poing, leur intime, par gestes fort clairs, de se rendre, ce qu'ils font aussitôt. Un second groupe de onze Allemands surgit à son tour, tente une défense vaine, car nos hommes se jettent furieusement sur eux et les réduisent à merci en un instant.

Pendant ce temps, l'adjudant **COSME** remonte **le boyau Bonaparte**, atteint **la tranchée Saint-Cyr**, la dépasse et parvient **jusqu'à la tranchée de Granville**. Il est si bien emporté par son ardeur qu'un éclat d'obus de 75 l'atteint, et que le sergent **BOULAY** et deux hommes qui le suivent de près sont blessés également, un autre tué.

La 10e compagnie avait à sa tête le jeune sous-lieutenant **GAUMET**, brave parmi les braves et modeste entre tous. Cette belle unité devait s'emparer de **l'ouvrage Davoust** et pousser ensuite **jusqu'à la tranchée Saint-Cyr par le boyau Davoust et le boyau Eugène**.

Malgré le tir précipité des Allemands affolés, la 10e compagnie parvient d'un bond jusqu'à l'ouvrage ; **la tranchée de la Voie Romaine** est bouleversée, les abris sont détruits.

L'adjudant **LEFEUVRE**, avec quelques hommes, suit **le boyau Davoust** et se heurte, **à l'intersection de la tranchée Saint-Cyr**, à un groupe ennemi solidement établi et plus nombreux que le sien. Cela n'émeut point notre poignée de braves qui, paisiblement, exécutent pour leur compte une petite manœuvre, dont l'héroïsme est vraiment attendrissant. Ils se souviennent qu'il faut « fixer l'ennemi et le tourner ». En conséquence, deux hommes « le fixent » avec un F. M., pendant ce temps l'adjudant **LEFEUVRE** avec deux autres hommes se glissent derrière le groupe pour le « tourner ». Les Allemands, positivement interloqués, mettent bas les armes.

Dans le boyau Eugène, le sous-lieutenant **RENOUVIN** parvient aussi **au carrefour de Saint-Cyr** et y rencontre un groupe de dix hommes et un sous-officier. Là aussi, même manœuvre, courte lutte et reddition de l'ennemi.

La 9e compagnie, commandée par le lieutenant **FRANCHI**, a le plus grand espace à parcourir. Elle s'engage sans hésiter sur un terrain battu par les balles, saute **dans le réduit Morel** et y capture treize prisonniers. Remontant **le boyau Fabert** pour se joindre au groupe de nettoyeurs du sous-lieutenant **SERVEL** venant de **l'ouvrage Saint-Cyr**, une section rencontre une résistance solidement organisée **au carrefour de la tranchée Saint-Cyr** et ne peut, en conséquence, assurer la liaison. Là encore, nos hommes ont fait preuve de leur calme bravoure. Le soldat **THUILLIER** forme « antenne » tout seul, en avant de sa section, et utilise le tir en marchant avec son F. M. avec la même tranquillité que sur le terrain d'exercices.
Les premiers prisonniers furent très vite dirigés vers le P. C. du chef de bataillon. Celui-ci, montant **vers la Voie Romaine**, rencontre une file de Boches conduite par deux poilus narquois. Les Allemands ont triste mine, et le poilu de tête s'en excuse en disant : « ***Mon commandant, voici les premiers, ils ne sont pas beaux ; mais il va en arriver d'autres qui sont plus gras !*** »
Lorsque le chef de bataillon parvient, avec le capitaine adjudant-major et le commandant de la compagnie de mitrailleuses, à la droite de la compagnie **GARNUCHOT**, la liaison n'est pas assurée avec le 102e à droite, car un groupe ennemi se maintient entre les deux régiments. « ***Prenez garde, mon commandant,*** dit un homme, ***Fritz tire sans cesse ici.*** » Mais le brave poilu ne suppose point que les balles de Fritz, puissent lui , causer quelque désagrément. Car il continue à examiner avec sérénité le terrain par-dessus le parapet. **Dans toute la tranchée Saint-Cyr**, même philosophie tranquille ; un homme déclare simplement que, « de son temps », la tranchée était plus proprement entretenue.
Mais tout n'est pas fini ; pour que le succès soit complet, il reste à déloger le groupe ennemi qui nous sépare du 102e et détruire la résistance du **carrefour Fabert-Saint-Cyr**, résistance solide et menaçante pour nous, car elle coupe notre ligne au point le plus sensible.
La première mission est brillamment exécutée par le sergent **LOUIS**, de la compagnie **GARNUCHOT**. Celui-ci entreprend avec quelques hommes un mouvement audacieux : remonter **le boyau Bonaparte**, parcourir un élément ennemi de **la tranchée Riballier**, bousculer ceux qui pourraient s'y trouver, redescendre **par le boyau Chanzy**, tomber ainsi derrière le poste ennemi et le surprendre. Depuis le matin, nos gradés et nos hommes avaient vu si bien réussir ces petites manœuvres qu'ils n'hésitent point à en entreprendre toujours de nouvelles. Ici, il ne fut point nécessaire d'aller jusqu'au bout ; l'ennemi voit le sergent **LOUIS** s'engager **dans le boyau Bonaparte** et, sans insister, il bat en retraite précipitamment.
Mais l'épisode glorieux entre tous fut la conquête du **carrefour Fabert**... Solidement retranchés à ce carrefour, les Allemands nous harcèlent de balles de mitrailleuses et nous accablent de grenades à courte distance. Non seulement, ils séparent ainsi la compagnie **GAUMET** de la compagnie **FRANCHI**, au point dangereux où notre ligne forme un angle droit, mais encore les mouvements que nous pouvons apercevoir chez eux font pressentir que là se prépare une contre-attaque ennemie. Aussi, à 11 heures, le lieutenant-colonel **VILLEMIN** donne-t-il l'ordre de prendre à tout prix ce carrefour. Le chef de bataillon décide de faire appel à la bravoure et à l'intelligence de deux de ses plus jeunes officiers : le sous-lieutenant **SORDOILLET** et le sous-lieutenant **SERVEL**. Il n'y a pas à raconter à nouveau en détail la manœuvre audacieuse de **SORDOILLET** allant bousculer un poste ennemi **dans la tranchée Riballier** et redescendant **le boyau Fabert** pour attaquer l'ennemi par derrière. Il tombe au carrefour au moment précis où va se déclencher une attaque ennemie. Les Allemands, stupéfaits, se tournent contre lui et le criblent de grenades, sans résultat d'ailleurs, car **SERVEL** va agir. Jeune sous-lieutenant, voyant le feu pour la première fois, il brûle de se distinguer. Au premier bruit, il est monté sur le parapet, sans souci du danger formidable ; il voit son

camarade en fâcheuse posture, il voit l'attaque ennemie qui se prépare contre **l'ouvrage Saint-Cyr** où se trouve le chef de bataillon. Il n'hésite pas, rassemble en hâte quelques hommes, bondit, à leur tête et, jouant le tout pour le tout, fait irruption dans l'ouvrage avec sa poignée de braves. Le résultat fut celui-ci :
Chez nous, pas un blessé.
Chez l'ennemi, 32 prisonniers dont un aspirant. En outre, le lieutenant allemand, commandant de la compagnie d'attaque, gisait, le crâne défoncé, au milieu d'un groupe de ses hommes ; 12 mitrailleuses ou mitraillettes, des armes diverses étaient entre nos mains.
Le lieutenant allemand fut, tout d'abord, considéré connue mort et laissé sur place. Après quelque temps, il sortit pourtant de son évanouissement ; voyant des Français autour de lui, il eut un geste de stupeur assez naturelle. Nos poilus le transportèrent doucement vers l'arrière. Au poste de secours, l'officier ennemi montra d'abord quelque insolence, disant au médecin : « ***Il est inutile de me soigner, je sais que vous allez m'enterrer sans attendre ma mort.*** » — « ***Il n'est pas dans mes habitudes d'enterrer les vivants*** », répondit le médecin. L'Allemand demanda alors : « ***Combien de mes hommes avez-vous pris ?*** » — « ***32, en outre plusieurs sont tués.*** » — « ***Alors, toute ma compagnie a disparu aujourd'hui, je suis un malheureux.*** » Un peu plus tard, quelqu'un lui demandait encore : « ***Eh bien, Monsieur, que pensez-vous d'une attaque française ?*** » Le lieutenant répondit : « ***Nous reconnaissons que les Français ont de l'honneur et du cœur.*** » Cet hommage d'un ennemi insolent est le plus flatteur des éloges.
Maintenant, la mission du bataillon était remplie. Des postes avancés sont poussés **jusqu'à la tranchée Riballier**, avec ordre de se retirer à la menace d'une attaque.
Les Allemands ne tardèrent pas à réagir, d'ailleurs, mais on sentit tout d'abord peu d'entrain chez eux. Pourtant, peu à peu, ils devinrent plus audacieux. Sur la compagnie **GARNUCHOT**, réduite à un peloton et démesurément étendue, on ne compte pas moins de huit contre-attaques **le 26 et le 27**.
Le sous-lieutenant **BLANCHON** se distingue par son énergie indomptable. A tout instant, il entraîne deux, trois hommes et chasse à la grenade des patrouilles de dix, quinze ennemis. Une forte attaque réussit un instant à prendre pied **dans le boyau Bonaparte**. Le sergent **LOUIS** vient trouver le capitaine **GARNUCHOT** et lui dit : « ***Je n'ai que trois hommes, si j'en avais quatre, je crois que je les chasserais.*** » On lui donne un quatrième homme et il « les chasse » en effet.
Sur la compagnie **GAUMET**, mêmes assauts. Les Allemands profitent du repli d'un poste avancé pour prendre sa place. On veut, par fierté, reprendre le poste ; **GAUMET**, **RENOUVIN** le harcèlent, l'attaquent avec fureur. **GAUMET** écrit au chef dé bataillon : « ***Je veux faire l'impossible pour chasser ces maudits Boches.*** » Mais il reçoit l'ordre de ne pas s'obstiner sans aucun intérêt et s'incline, la rage au cœur.
Vers le fameux carrefour Fabert, les Allemands tentent des contre-attaques répétées ; mais **SERVEL** ne lâchera point ce qu'il a gagné, « son » carrefour. On renforcera la garnison autant qu'on le pourra, mais les efforts ennemis resteront vains.
Sur la 9e compagnie, l'ennemi envoie quelques patrouilles au bouchon ouest ; mais deux hommes résolus suffisent à écarter les fâcheux en les « sucrant » de quelques grenades, selon leur expression.
Le 3e bataillon fut relevé **le 29 septembre** par le 2e bataillon qui eut à supporter des assauts plus rudes encore. Le 3e bataillon a conquis, durant ces jours, le droit d'accrocher à son fanion la Croix de Guerre avec palme.
De tous ceux dont les noms sont cités plus haut, peu demeurent vivants. Le régiment dut fournir aux combats de **l'Arnes** un dernier et héroïque effort. Là sont tombés : le capitaine **GARNUCHOT**, le sous-lieutenant **GAUMET**, le sous-lieutenant **RENOUVIN**, le sergent **LOUIS** et tant d'autres...

Ceux qui restent ont gardé leur souvenir et honorent la mémoire de ceux qui furent à la grande peine et qui n'ont pas été au suprême honneur : le Grand Triomphe !

Signé : **BAJU**.

***Carignan**, **le 25 mars 1919**.*

RÉCIT N° 11
~~~~~~~

« Aux clairons d'acier du 1er Groupe du 26e,
» qui faisaient vibrer les cœurs de leurs frères d'armes,
» les poilus du 103e , aux Champs Glorieux de **l'Aisne**
» (**Octobre 1918**).
» Hommage reconnaissant à leur « Chef de
» Musique » ardent et enthousiaste,
« Notre ami **BRUN**. »
Le Lt-Colonel Ct le 103e : **VILLEMIN**.

OUVREZ LE BAN !

Par le Lieutenant-Colonel **VILLEMIN**.

*Les combats de **l'Arnes** et de **l'Aisne** (**octobre 1918**).*

C'était **à Saulces-Champenoises**, **le 20 octobre 1918**, dans une cave du village, notre P. C.
« ***Nous allons déjeuner en vitesse, mon petit GRUAULT***, dis-je à l'officier de renseignements, ***les papiers sont partis. J'ai toute ma soirée. Hier et cette nuit, la lutte a été dure là-bas vers l'Aisne... Ça a marché en première et je veux féliciter mes chers enfants... Le père BULOT est enchanté, il vient de m'envoyer une médaille militaire, une palme, une vingtaine de croix de guerre. Bonne affaire ! Je compléterai la dotation... La ration de gloire doit être forte, car la ration du ventre a été plutôt faible !*** »
Le gosse **GRUAULT** m'avait d'abord regardé ahuri, puis il m'avait répondu :
« ***Vous n'y pensez pas, mon colonel ! Les détachements JAKOWITZ et BRU sont en contact sur l'Aisne avec les Boches... La rivière seule nous sépare. On se flanque des coups de fusil à chaque instant, c'est une grave imprudence... Et puis, n'avons-nous pas besoin de vous, mon colonel,***
~~~~~~~

après ces dures épreuves ? Il ne reste presque plus d'officiers, ajouta-t-il tristement... Et la police de circulation ? Exemple déplorable !... Ce qu'on va en recevoir « des coups de gueule » de poilus ! Mais je vous comprends... Je n'insiste pas », avait conclu ce brave officier, un gavroche parisien, un chef audacieux et énergique, cité **à la Marne**, un noble cœur !

. . . . . .

Les rudes et glorieux combats de **l'Arnes** (**8**, **9 et 10 octobre**) nous avaient considérablement affaiblis. **A la Voie Romaine** et **sur l'Arnes**, 25 officiers et près de 600 braves étaient tombés dans l'âpre lutte, sous les coups des mitrailleuses boches... Les compagnies étaient réduites à 30 ou 40 hommes ; beaucoup d'unités étaient commandées par des sous-officiers. Aucune défaillance pourtant... Nos héros, dignes des plus grands, se cramponnaient au terrain, crânes, tenaces, stoïques..., à ce terrain qu'ils avaient conquis avec un brio magnifique d'un seul bond, avec **CATHELAIN**.
Au P. C. de combat, **TOURON**, **MICONNET**, les héros de **Venteuil** ; **BOULANCOUR** et **BAJU**, les soldats glorieux de **la Voie Romaine**, avaient juré de se jeter dans la fournaise, d'y mourir avec leurs soldats plutôt que de reculer d'une semelle !... Et ce geste de dévouement suprême, ils l'avaient fait !
Le Boche décolla. Nos vaillantes unités, qui combattaient sans arrêt depuis trois jours, quelques poignées de héros, s'élancèrent furieusement, le **11 octobre**, à la poursuite du Boche et le talonnèrent sans merci. Ah ! les braves gens !

. . . . . .

Après une progression difficile dans les taillis troués et déchiquetés de **l'Arnes**, enchevêtrés de réseaux de fil de fer, nous arrivons, à la chute du jour, **un peu au sud de Mont-Saint-Rémy**. Les mitrailleuses boches crépitent ; le mordant de nos patrouilles est toujours ardent... On passe la nuit dans ces trous... Je suis avec le bataillon d'avant-garde ; en cinq sec, mes sapeurs me construisent un P. C. : un fossé profond, deux baliveaux, des branchages ! Impossible de faire comptes rendus et topos. « ***C'est d'ailleurs sans importance***, dit mon fidèle **GRUAULT**, ***puisqu'on va partir dans quelques heures... Le « contour apparent » a cessé de vivre..., mais nous, on n'a pas l'intention de mourir... « On claque du bec » sérieusement.*** » Heureusement, notre cuistot **CROS** survint avec un panier de cervelas... On lui fit un sort !
Le 12 octobre, vers une heure du matin, nos détachements de contact signalent le repli du Boche. « En avant ! les enfants !... » Nous traversons **la Retourne** sur des ponts à moitié démolis, sur des passerelles ; on prend son dispositif d'approche en garde, on court **à Pauvres**, on vole vers notre objectif : **Saulces-Champenoises**, où l'on rejoint l'ennemi... Infatigables, « nos chiens courants » intrépides mordent là-bas **vers Mont-Laurent et vers Ambly-Haut** ! Le général **BULOT**, le colonel **de MONTLEBERT** sont avec nous. Quel enthousiasme !
« ***Vos volants sont incomparables*** », affirmait le chef d'escadrons d'artillerie **BRUN**, un brave copain du 26e R. A. C., qui nous suivait, qui ne nous lâchait jamais, sur lequel on pouvait compter toujours, qui voulait être de toutes les fêtes... Il. tapait dur et vite. « ***Quel coup de gueule demain***, disait-il après l'action, ***mes coffres sont presque vides !*** ».
Puis le grand capitaine **FLIPO**, de l'I. D., survint : « ***Et mon compte rendu de fin de journée d'hier***, me dit-il, ***les liaisons ne marchent plus.*** » « ***La liaison,*** lui répondis-je, ***nous la faisons en avant et ça marche admirablement... Nous continuons... Objectif : le Boche qui f... le camp !*** »
Dans la zone reconquise, des bivouacs en pagaille..., des voitures, des munitions, les objets les plus hétéroclites indiquent la fuite éperdue de l'ennemi, la déroute ! Nos patrouilles poussées

immédiatement **sur l'Aisne** signalent que l'ennemi tient **les hauteurs d'Ambly-Haut**, **Fleury**, **La Charité**.
Le 13 octobre, avec sa compagnie (la 7e), le brave **DÉSERT**, le héros de **la Voie Romaine**, enlève avec un superbe brio le point d'appui solidement tenu d'**Ambly-Haut**... Il tombe auréolé de gloire... Ripostes vigoureuses des Boches acculés au canal... Un peu de flottement chez nous... Mais **DAVID**, de la compagnie sœur (la 6e), qui est un peu en arrière, décolle rapidement, rallie les, groupes, se précipite au corps à corps avec le Boche qui fléchit et se replie **sur l'Aisne** en hurlant !
Au nord de la crête d'Ambly-Haut, deux lignes d'eau tenues par l'adversaire : **le canal et l'Aisne**. Tous les ponts sont détruits. Sur le canal, des petits postes, des nids de mitrailleuses surveillent nos approches **vers les pentes de Mont-Laurent et de La Charité**, mais n'empêchent pas l'infiltration de nos groupes dans cette zone découverte.

. . . . . .

Il fallait donc déblayer tout le terrain **entre canal et Aisne**, et continuer la poursuite implacable... On tient le « bon bout » et chacun sent « le Jour de Gloire qui vient ! » Le nettoyage du canal avait été confié à un chef brave et décidé, le sous-lieutenant **JAKOWITZ** de la 11e compagnie, un détachement de volontaires du 3e bataillon lui était adjoint. Il était commandé par un petit sous-officier de 20 ans, un adolescent imberbe, le sergent **BRU**. **FRANCHI**, commandant la I.. était chargé de l'organisation de l'opération, et de la coordination de l'ensemble.
L'opération eut lieu **dans la nuit du 18 au 19 octobre**. Elle avait été préparée la veille par la reconnaissance offensive du sous-lieutenant **CHALOPIN**, qui, conduite avec une sagacité merveilleuse, avait réussi à situer et à préciser tous les points tenus par l'ennemi. Le coup de main d'occupation réussit parfaitement. Pour déboucher, nos éléments avaient utilisé une passerelle jetée hardiment la veille, un peu en amont, par nos camarades du 102e, nos rivaux de gloire de **la Marne** !
Pas de préparation d'artillerie, qui aurait pu faire fuir le gibier. Mais l'arme sœur veillait : barrage normal, barrages éventuels, tirs de riposte..., tout avait été prévu par notre ami **BRUN**.
A l'heure H (**19 octobre**, 2 heures), les volontaires de **BRU** franchissent la passerelle du 102e (**près du bois Carré**). La manœuvre de rabattement est exécutée comme à l'exercice. Puis, furieusement, **BRU**, étayé et couvert par **JAKOWITZ**, enlève les postes avancés par surprise ! **Des hauteurs d'Ambly-Haut**, **FRANCHI** me signale par téléphone les nombreux cris de « ***kamarade*** ». L'attaque progresse, impétueuse... Les postes boches avertis veulent arrêter la vague impétueuse... **BRU** les fixe à coups de V. B., leur fait courber la tête, tandis que le brave petit **ADAM**, un sergent qui fut blessé au cours de l'action, se blottit contre le talus de la rive nord et les tourne.
Les Boches, qui ne savent où donner de la tête, décampent... Quelques-uns se font tuer bravement sur place, d'autres sont pris... Victoire complète ! Au tableau : 16 prisonniers, 10 mitrailleuses, des fusils.., 30 cadavres boches. Des pertes insignifiantes.
La lutte avait été chaude. Nos poilus avaient le ventre creux, et on ne pouvait les relever, en raison de la faiblesse des effectifs et des violentes réactions de l'ennemi. Nos groupes, qui ont progressé en crochet pendant 1.000 mètres, sont isolés, en l'air... Nos braves sapeurs du génie veulent construire une passerelle pour relier les deux rives du canal... Ils sont mitraillés et ne peuvent qu'amorcer le travail. **Le lendemain 20**, dans la nuit, grâce à un effort de volonté et de solidarité admirable, la passerelle est construite. « Bravo les sapeurs de la 7e D. I. ! Ouf ! le Boche peut contre-attaquer ! On le recevra ! »

. . . . . .

Je disais donc, au début de ce récit, car je m'aperçois que je ne suis plus à la question, que nous allions féliciter, **GRUAULT** et moi, les braves gens de **l'Aisne**. Nous étions partis par une pluie battante. L'artillerie boche, furieuse, réagissait avec vigueur et ses coups pleuvaient dru sur le petit village de **Mont-Laurent** qui brûlait. Pauvre **MARLIER** ! Venu de Salonique et arrivé la veille au régiment, il devait faire là-haut une étude comparative du plus haut intérêt ! Le chemin qui conduisait à ce village et que nous suivions « recevait ». « ***Ça ne sent pas bon ici*** », dit **GRUAULT**. Et, obliquant à droite, nous tirons au court par un sentier bourbeux et défoncé qui conduit **à Fleury**. Nos pieds s'enfoncent dans la vase, nous y pataugeons pendant plus d'une heure, au milieu des roseaux et des prêles... Derrière une haie, les artilleurs de **BRUN** construisent des épaulements, installent leurs pièces. Ça ne traîne pas au 1er groupe ! ça colle le fantassin toujours et le poilu le sait.
Puis nous franchissons **le petit ruisseau du Vivier** sur des troncs de vieux saules, et nous arrivons, clopin-clopant, un peu en contre-pente du mouvement de terrain **La Charité - Fleury - Ambly-Haut**. Tout autour de nous, des champs de choux à perte de vue, troués et dévastés. « ***Bonne réserve pour les cuisines roulantes et nos popotes***, dit **GRUAULT**, officier popotier, ***et peut-être trouvera-t-on quelques lapins affolés ou blessés, au fond des trous !*** » — « ***Et l'ypérite*** », lui dis-je « ***On ne le dira pas au morticole !*** répondit le gavroche, ***mais ça corsera le civet !*** »
Les ruines de **La Charité**, de **Fleury** et d'**Ambly-Haut** dressent vers le ciel empesté d'ypérite leurs silhouettes croulantes et noircies. Paysage lunaire de formes étranges, décor d'enfer, amoncellement de décombres, silence de mort. Le P. C. de la grand'garde n°1 est là, pourtant, dans une cave !... En permanence, sur cette crête sinistre, l'ouragan d'artillerie continue son œuvre de destruction et de mort...
C'est ici qu'est tombé notre brave **DÉSERT**... Nous nous découvrons et nous restons recueillis pendant quelques secondes. Mon pauvre enfant ! Je l'avais vu, il y avait huit jours, au poste de secours de **Saulces**... Un projectile lui avait déchiré l'aorte... Il demandait qu'on lui réchauffât les pieds et, successivement, ses yeux se fermaient, puis s'ouvraient brusquement avec des éclats singuliers, qui semblaient révéler sa volonté de ne point mourir pour lutter encore !
Je lui avais donné le baiser suprême de l'adieu..., puis il avait rejoint à l'ambulance le petit mitrailleur **DUPONT**... C'étaient deux amis inséparables... Ces deux héros moururent le même jour, dans le même lit, la main dans la main, auréolés tous deux de la même gloire, la plus pure !
Des rafales violentes lancées de **la crête d'Ambly** interrompent nos douloureuses méditations et nous ramènent à notre mission.
La crête était très repérée. Avec son coup d'œil habituel, son esprit d'observation sagace et avisé, **GRUAULT** a vite déterminé les zones battues qu'il faut éviter.
Mais les rafales augmentent d'intensité. « ***A plat***, commande **GRUAULT**, ***pas de blagues, j'ai de lourdes responsabilités sur les épaules. Nous allons glisser entre deux rafales, et par échelon, comme à la manœuvre !*** » Je souris encore, en évoquant notre progression d'approche... Ils étaient bien petits nos échelons !
L'officier de renseignements dégringole la pente en trois temps, je le suis. Nous nous blottissons ensuite dans l'angle mort du talus du canal. « ***Les mitrailleuses du chemin de halage ne peuvent pas nous atteindre,*** affirme **GRUAULT**, ancien officier mitrailleur, très calé en « abaques ». Mais où est la passerelle ? D'après les topos envoyés cette nuit, elle était **à 600 mètres au nord-est du pont de pierre de Fleury** détruit. **GRUAULT** se découvre, s'élève en rampant au-dessus du talus, regarde à droite, à gauche et ne voit rien... « ***Et pourtant elle existe cette passerelle... Les topos sont toujours faux,*** conclut-il. ***Ne bougez pas et, à la vue et à la voie, protégez mon bond.*** » Ce

brave garçon franchit le chemin de halage, se jette de l'autre coté du talus, près de la berge seul. La mitrailleuse crépite... pas de mal ! un tour d'horizon : la passerelle est plus à gauche, à 400 mètres seulement du pont.
Un coup de sifflet ! L'échelon arrière effectue le bond. Un autre coup de sifflet, **GRUAULT**, comme un chat, franchit la passerelle, s'abrite dans une saulaie où je le rejoins une minute après... Tac tac de la mitrailleuse. « ***Trop tard ! mauvais mitrailleur,*** dit le gosse bavard, ***quand on surveille un défilé, on doit toujours être prêt à arroser !*** »
Un arrêt ! Orientons-nous d'abord. Le point que nous occupons est un ancien nid de mitrailleuses : des trous noirâtres, des casques, des boîtes de conserves, des munitions sur bande..., deux mitrailleuses. A droite, c'est **la direction du coude rentrant de l'Aisne**, où les Boches ont établi trois passerelles légères : **JAKOWITZ** y a installé sa sûreté est. A gauche, **l'Aisne** se rapproche du canal et forme avec lui un défilé. Une isthme, avec tête de pont épanouie vers l'ouest. Nous devons être au centre de la zone, **près du fameux bois en L** où est groupée la. réserve de **JAKOWITZ**.
On ne voit rien... L'artillerie tire toujours **sur la crête d'Ambly**, mais, dans la vallée, silence impressionnant. Pas une parole, aucun indice. Partout le calme... Des cadavres boches gisent dans cette zone de mort. L'angoisse étreint nos cœurs. Où sont nos groupes ?... Il est impossible qu'ils aient traversé **l'Aisne**... Ils sont capturés peut-être ! Nous nous regardons, le gosse et moi, et, voyant mon émotion : « ***Continuons la manœuvre***, dit-il, ***je vais effectuer un bond, couvrez mes flancs et mes derrières, car nous opérons dans l'inconnu !*** »
Ce brave petit prend une deuxième saulaie comme objectif et, l'ayant atteinte, il me fait signe de le rejoindre, ce qui est aussitôt fait. On se blottit dans les vieux saules, on explore à la vue, et mon compagnon aperçoit à 100 mètres de nous un poilu faisant des signes désespérés avec son fusil. Sans penser au danger, ni aux « coups de gueule » qu'on allait recevoir, on rejoint le poilu. Comme ça faisait toc toc dans nos poitrines ! Quel soulagement ! Quelle joie !
C'était le sergent **CLERC**. « ***Vous êtes fou,*** dit-il au gamin, ***vous allez faire tuer le grand-père... Les Boches sont à 20 mètres de nous, là près du grand peuplier. Ils ont essayé de traverser les passerelles du coude, tout à l'heure, et JAKOWITZ leur a administré une bonne frottée... Des postes d'observation nous épient, là dans les buissons, tout près... Attention aux coups de fusil, ils ne ratent pas leur objectif. Venez vite dans nos trous, on y est mal, mais on y est en sûreté***. »
Il nous expliqua que **JAKOWITZ** était vers les passerelles du rentrant avec son groupe de couverture, car là était le point sensible..., de ce côté, ça tiraillait par intervalle..., que le sergent **BRU** gardait le contact avec le Boche **vers le chemin d'Ambly-Fleury**..., que nous étions au centre avec le groupe de manœuvre, **au bois en L**..., que la liaison était prise avec le 102e à notre droite. Le sergent **CLERC**, qui remplaçait **JAKOWITZ**, était bien orienté et je l'en félicitai.
Dans les abris, un spectacle d'épreuves de guerre s'offrit à mes yeux.
Je ne l'oublierai jamais...
Mes chers enfants, déchirés, boueux, stationnaient depuis trois jours dans une excavation allongée, faite de trous, réunis et raccordés, aux parois tourbeuses. Cette excavation était remplie d'une eau noirâtre, pestilentielle, sous les racines déchaussées des saules centenaires qui paralysaient les mouvements des occupants... En raison de l'exiguïté de leur tanière, ils se collaient les uns contre les autres et, l'ennemi étant tout près, ils ne disaient pas un mot... On ne pouvait pas sortir, c'était l'inflexible consigne. « ***De temps en temps,*** expliqua le sergent, ***des hommes ont des crampes terribles et ils marchent à quatre pattes pendant une minute pour se « désenkyloser »..., et je profite de cette détente nécessaire pour relever mes trois sentinelles de couverture, qui veillent là à 50 mètres de nous, le doigt appuyé à la gâchette !*** »
Rien dans le ventre depuis 48 heures... Une pluie pénétrante tombait ; les rameaux des saules, qui

oscillaient parfois sous l'action du vent, ruisselaient, déversant leurs gouttelettes sur le dos de nos vaillants soldats qui grelottaient. Car la plupart des hommes avaient enlevé leurs capotes remplies d'eau :les uns s'étaient entourés la tête et le buste de leur toile de tente ; les autres étaient restés en chemise ou le torse nu, noirci par la tourbe... L'eau gluante montait jusqu'au mollet, inondant le pied tout entier, provoquant l'engourdissement des extrémités.
On eût dit des hommes du premier âge, les habitants des cavernes sauvages... C'étaient des héros, des géants Le monde n'en a jamais vu d'aussi grands !
Nous étions très émus. Je les aurais embrassés tous, mes chers petits. Pas une plainte, pas une récrimination. Avec une stoïque résignation, ils restaient en face du Boche, parce que c'était le devoir, parce que l'heure de la victoire décisive avait sonné au cadran du destin de la France..., parce qu'il fallait en finir enfin ! !
Je leur promis des vivres dans la nuit. Ils demandèrent qu'on n'oublie ni la gnôle, ni le pinard, réparateurs, source d'énergie virile et souriante.
JAKOWITZ arriva sur ces entrefaites. Je le félicitai et je demandais à voir **BRU**, le gosse sergent.
« ***Tout le monde***, dit l'officier, ***a fait bravement, noblement son devoir... Avec des gars pareils, il n'est point besoin de répétition et on peut tout oser. Nos V. B. ont été merveilleux d'adresse..., de vrais artilleurs à l'œil exercé et habile. Il fallait voir les gueules de Boches se terrer quand l'engin partait et leurs hurlements quand ça arrivait !... Engins épatants, ces V. B., pour réduire les trous ! Nos F. M. impétueusement chargeaient en tirant, nos voltigeurs bondissaient après la préparation, cernaient les nids, exploitaient avec un cran endiablé ! Quels chics types !*** »
« ***Tout le monde sera récompensé***, répondis-je. ***Pas de musique, hélas ! On ne pourra pas ouvrir le ban !*** » Tout à coup, le 1er groupe du 26e, le père **BRUN** était sans doute en liaison de pensée avec nous, déclencha un tir des plus violents **sur la rive droite de l'Aisne**.
« ***On ne peut toujours pas encaisser***, avait expliqué un poilu. ***Ce qu'ils ont pris à la grand'garde n°1, là-haut près d'Ambly ! Ce qu'il doit y en avoir des fricassés de choux !*** »
La canonnade continuait nourrie, rapide... C'était bien la méthode de tir du groupe **BRUN** : brutale, terrifiante, sans pitié. Pourvu que **SCHALBAR** ou **BEAUVAIS** n'arrêtent pas les clairons d'acier !
Nos petits 75 jappaient, hurlaient, exhalaient leur courroux, crachaient au visage des Boches notre dégoût ! Quel tintamarre, quelle musique ! Bravo **BRUN** I On eût dit un roulement de tambour gigantesque, ininterrompu, prolongé. Le bruit, répercuté par les échos, remplissait toute la vallée. C'était bien l'ouverture du ban ! une ouverture digne des vaillants de **l'Aisne** !
Elle exaltait les vivants, elle soulevait les morts, dont les cœurs frémissants voulaient vibrer encore !
La gerbe sonore, dans une fulgurante apothéose, glorifiait les héros de nos derniers combats. Elle faisait osciller leurs linceuls bleus, sous les tertres. Debout les morts ! Elle les conviait à la fête des étoiles, à la parade des demi-morts magnifiés, leurs frères de souffrance et de gloire, ensevelis dans le sépulcre des saulaies, qu'un immense drap blanc, immobile, — leurs chemises de misères, — semblait recouvrir à jamais !
Avec émotion, dans le vacarme assourdissant des éclatements à 20 mètres des Boches, près d'un saule rugueux et tordu, que je vois toujours, je remis la médaille militaire à **BRU**, avec la formule sacramentelle. Le petit sergent était tout pâle, et tout à coup il éclata en sanglots... Moi-même, je ne pus retenir mes larmes...
Puis j'épinglai la croix de guerre avec palme sur la poitrine de **JAKOWITZ**.
« ***Quel est votre effectif ?*** » dis-je à **BRU**.
« ***Il me reste 12 hommes, mon colonel.*** »
« ***Voici 12 croix, mon petit, dont 4 avec étoile de vermeil.*** »

« ***Et vous, JAKOWITZ ?*** »
« ***Effectif : 40 hommes, mon colonel.*** »
« ***Voici 40 croix, dont 6 avec étoile de vermeil, mon brave. Pour les étoiles, pour les motifs, nous régulariserons cela plus tard...*** »
« ***Et maintenant, filez vers vos groupes de couverture, que chacun épingle sa croix qu'il a bien gagnée. Je vais faire la distribution au groupe de manœuvre. Je vous promets, cette nuit, vivres, gnôle et pinard, et demain soir la relève... Ça va-t-il ? Vous, êtes fatigués, les Boches aussi, et il n'y aura pas de bal ce soir.*** » Successivement, les poilus du groupe **JAKOWITZ** reçurent la croix de guerre et l'accolade paternelle.
Notre artillerie s'était tue. « ***J'ai bien peur***, dit un loustic à l'accent normand, ***que les Boches ne ferment le ban tout à l'heure.*** »
« ***Ça n'empêche pas,*** dit un autre, ***que si les Boches ont vu la cérémonie du saule tordu, ils ont dû faire une sale g... !*** »
« ***Et maintenant, mon petit GRUAULT,*** dis-je, ***filons... On doit être inquiet là-bas... Ce roublard de BRUN a dû faire le vide devant nous à titre de précaution et notre bon toubib PÉRIER doit être dans tous ses états ! Partons..., c'est l'accalmie. Nous reprendrons la manœuvre par échelons pour traverser le canal sur la passerelle..., et, s'il y a lieu, vers les glacis découverts d'Ambly.*** »
Pas d'incident **jusqu'à la crête de La Charité**..., mais ensuite les Boches ripostèrent ferme... Le loustic avait été bon prophète : ils fermaient le ban avec vigueur et blessèrent grièvement mon petit **BRU**. Pauvre gosse ! Il ne voulut se faire évacuer que sur mon ordre formel, le lendemain.
Au delà d'Ambly-Haut, un avion boche gisait, lamentablement effondré dans une haie. L'aviateur était enfoui dans un amas de tringles, de débris les plus divers. L'explosion du moteur l'avait brûlé, on voyait ses genoux calcinés, à nu, en saillie.
GRUAULT, élève des Arts et Métiers, s'approche de la ruine, tourne autour de l'épave avec curiosité.
« ***C'est un dernier type,*** dit-il, ***je l'ai d'ailleurs vu descendre, il y a quelques jours par le petit aviateur qui, obligé d'atterrir près de Givry, a « boulotté » à notre popote... Vous vous rappelez, mon colonel ? Quelle dégringolade gigantesque ! Mais je voudrais examiner le moteur oui doit être très intéressant... Rôle de l'officier de renseignements !*** »
Et, avec sa canne ferrée, utilisée comme informe, il fore, il déblaie, il dégage !
« ***Mon petit,*** lui dis-je... ***C'est moi maintenant qui commande et dirige la manœuvre ; dans les marches rétrogrades, c'est l'échelon arrière-garde qui devient l'échelon avant-garde, base de la progression. Filons bien vite.., en progression continue !*** »
« ***Vous avez raison,*** répondit le gamin, qui veut toujours avoir le dernier mot, ***d'ailleurs les odeurs du « macchabée », dont j'ai dégagé l'omoplate, ne rappellent en rien les effluves capiteux des gracieuses marraines. Ces sales Boches ont juré de nous empoisonner avec leurs gaz jusqu'après leur mort !*** »

. . . . . .

La nuit est arrive. **A 2 kilomètres de Saulces-Champenoises**, au tournant du chemin creux, nous nous heurtons à un cycliste. C'était le brave **REUILLY**, mon adjoint, qui, inquiet, venait à notre rencontre... Il était radieux !
« ***Rassurez-vous,*** lui dis-je, ***vous n'avez pas perdu votre « mascotte ». Avez-vous votre carnet ? Prenez note pour la décision de demain : Le lieutenant-colonel est fier de commander les nobles enfants du 103e ! Les détachements JAKOWITZ et BRU se sont couverts de gloire ! Tous les***

noms des braves qui composent ces détachements héroïques figureront au Livre d'Or du régiment ! »
« ***Fermez le ban !*** dit le moineau parisien, ***les Boches l'avaient fermé trop tôt !...*** »

Carignan, le 25 mars 1919.

Le lieutenant-colonel, commandant le 103e R. I..
Signé : **VILLEMIN**.

RÉCIT N° 12
~~~~~~~

« A Cœur vaillant rien d'impossible »

(Extrait de la conférence « Vertus du cœur, reines des victoires »)
Par le Lieutenant-Colonel **VILLEMIN**.

LES COMBATS DE **L'ARNES** (**7, 8 et 9 octobre 1918**).

Ah oui ! ce furent de rudes poilus, les combattants de **l'Arnes** ! Des soldats fameux, des héros incomparables ! Et leurs exploits légendaires, fruits de leurs vertus magnifiques, seront toujours cités et honorés au 103e.
La-bas, **le 8 octobre 1918**, la situation peut se résumer ainsi qu'il suit :
Le 1er bataillon (**CATHELAIN**) est en flèche sur un rayon de 1.200 mètres, **à 3 kilomètres du nord de l'Arnes** qui jalonne sensiblement la ligne de bataille.
Le 3e bataillon (**BAJU**), en soutien, couvre le flanc ouest sur deux kilomètres de périphérie.
Au cours de la lutte, le 2e bataillon (**TOURON**), en réserve, est obligé de se fondre avec les deux autres, par suite des pertes subies.
Les compagnies sont réduites à 30 ou 40 hommes.
Cette partie saillante et sensible est attaquée de front et de flanc. Une première fois, elle fléchit en certains endroits, mais elle est ensuite rétablie à la suite de brillantes ripostes locales.
Puis une attaque décisive boche, concentrique, vigoureusement menée est sur le point de l'absorber.
Une contre-attaque générale, où tous nos groupes sont confondus est alors déclenchée avec la fureur du désespoir, à la baïonnette : elle chasse définitivement le Boche.
~~~~~~~

Écoutez l'extrait du *Journal des Opérations* :

« Malgré tous nos efforts, un trou de 1 kilomètre existe à notre gauche (capitaine **GARNUCHOT**).
Durant l'après-midi du 8 octobre, l'ennemi tente à plusieurs reprises de s'infiltrer dans nos lignes ; Chaque fois, il échoue, devant l'énergie et le sang-froid de nos chefs de section et le courage indomptable de nos poilus.
Enfin, vers 17 heures, une contre-attaque violente dont la force est évaluée à un régiment, s'abat sur nos faibles lignes fatiguées par la lutte.
Au centre et à droite, les groupes, qui ont dû céder un peu de terrain, contre-attaquent spontanément et reprennent leurs positions ; tel le groupe **RENOUVIN** (10e compagnie), qui parvient même à dégager une section de mitrailleuses encerclée. D'autres groupes supportent le choc sans broncher, comme la section **LEJEUNE** et la demi-section **LEPRÊTRE**, réduites à 8 ou 10 hommes, puis chargent l'ennemi supérieur en nombre, lui faisant des prisonniers, lui capturant des mitrailleuses.
Le sergent **MARCHAL**, de la 9e compagnie, tue le tireur et le pourvoyeur d'une mitrailleuse allemande, s'empare de l'engin et le retourne vers l'ennemi.
Les traits individuels d'héroïsme abondent : dévouements anonymes, obscurs, car presque tous les officiers sont tombés dans la rude épreuve.
BALLE fait des prodiges, mais il est blessé à la tête de ses hommes. **GARNUCHOT**, **GAUMET**, **DUPONT**, **FOUSIN**, **DELHOUME**, **LOUDIN**, **RENOUVIN** sont frappés mortellement dans l'âpre lutte. **CATHELAIN**, blessé après l'attaque qu'il a menée avec brio, est remplacé par **JOSUAT**.
A la suite de ces pertes douloureuses, les groupes improvisés du régiment se rallient autour des officiers qui restent. **JOSUAT**, **RAYMOND**, **DEBRAY**, **FOUYAT**, **NAUDIN**, **NOËL** font le coup de feu avec leurs valeureux soldats dont ils exaltent l'énergie. A gauche, l'attaque, que les Allemands voulaient décisive, était particulièrement dense et violente. La situation devenait extrêmement critique, car les unités bousculées du régiment voisin (265e) paraissaient se replier, augmentant encore le trou qui nous séparait de nos camarades. Au milieu des rafales, les deux chefs de bataillon **TOURON** et **BAJU** s'efforcent d'arrêter le recul qui menace d'entraîner la catastrophe, c'est-à-dire. la capture du bataillon avancé **JOSUAT**.
La situation est confuse, angoissante. Le bataillon avancé, débordé plus au nord, fait dire qu'il combat sur les quatre faces, et demande qu'on dégage ses derrières.
Il faut agir, il faut se donner de l'air ! Il faut, dans une suprême sortie, ouvrir la tenaille qui nous étreint.
TOURON, avec un imperturbable sang-froid, donne le signal de la contre-attaque générale.
BAJU, **MICONNET**, **BOULANCOUR** crient : « ***Baïonnette au canon !*** » et prennent le commandement des groupes improvisés de **la tranchée de la Marre**. La 5e compagnie (**LEFEBVRE**), en soutien, réduite à une trentaine d'hommes, forme le stosstrupp avancé, et les éléments dissociés se groupent autour d'elle, à gauche et à droite. La dernière réserve suit. Elle est constituée par le personnel des liaisons, cyclistes, secrétaires, cuistots, téléphonistes, blessés, une vingtaine d'hommes !
Un tank, disposant de deux heures d'essence, est invité à participer à l'action. Enfin, l'ordre est envoyé à tous les groupes du bataillon avancé de taper dur et ferme.
Malgré les obus, malgré les balles de mitrailleuses qui crépitent partout, notre losange improvisé et hétéroclite progresse rapidement vers le nord-ouest. Deux clairons du 265e que l'on rencontre en cours de progression sont requis de sonner la charge !

En moins d'un quart d'heure, le groupe d'avant-garde (**MICONNET**) a réduit la saillie ouest qui menaçait **JOSUAT** ; les groupes **BAJU** et **BOULANCOUR** prolongent son action sur les deux ailes.
Nos soldats sont dégagés. Tout le monde se rue à l'arme blanche sur le Boche qui n'en veut plus, et qui précipitamment fuit. »

Cette journée du **8 octobre 1918** est la plus glorieuse du 103e. Quelle ardeur dans l'attaque ! Quelle opiniâtreté dans la défense ! Quel brio dans la riposte !
Quand je revois la carte des contours apparents du **8 octobre 1918**, je suis rempli d'admiration et de fierté pour mes chers enfants. Nous avons pu tenir le « doigt de gant », sur une étendue de plus de trois kilomètres, pendant plusieurs jours, sans aucune réserve, parce que les liens de solidarité affectueuse décuplaient l'héroïsme de nos unités confondues. Dans les éléments dissociés par l'ardente lutte, c'est le lien régimentaire qui réalise le triomphe. Tous les bataillons sont mélangés, mais tout le monde se connaît, la pensée de tous est la même : il faut en finir ! Et, pour le Drapeau, officiers et soldats, cœur à cœur, partagent l'épreuve du dur combat, frappent et tombent ensemble !

Dans la phase la plus critique, **JOSUAT**, qui commandait le bataillon avancé, m'écrivait sur un papier boueux, ces morceaux de phrases :

« ***Je suis cerné de toutes parts, mes compagnies sont réduites à une vingtaine d'hommes... le terrain à tenir est immense... semé de bosquets il se prête aux surprises... A gauche, nous sommes en l'air... mes pauvres soldats n'en peuvent plus... il n'y a plus d'officiers !*** »
Et la sensibilité de son noble cœur semblait avoir ébranlé la fermeté de son âme !

Je lui répondais :

« ***Le terrain, que vous avez brillamment conquis, est sacré ; gardons-le tout prix. Nos chers enfants y sont morts en combattant. Il est jonché de blessés qui appellent. Reculer, c'est les abandonner. Je n'ai aucun renfort à vous donner. Mais votre flèche vers l'ennemi est un appel à la solidarité et à l'action elle indique à tous le devoir. Nos voisins sont avisés ; gardez la menace vers le Boche qui va sûrement décoller. J'ai confiance en vous ! Grandissons nos âmes, nous pleurerons demain nos héros !*** »

Le Boche décolla, et nous avons, hélas ! pleuré nos héros, les plus grands, les plus beaux !
J'ai vu les corps inanimés de nos chers officiers : celui du bon père **GARNUCHOT** dans sa capote boueuse de poilu qui fut son linceul, celui du petit **GAUMET** qui souriait encore ; ceux des braves **DELHOUME**, **FOUSIN**, **LOUDIN**, **RENOUVIN**... côte à côte avec les obscurs héros qui avaient partagé leur glorieux destin !
Réunis dans l'effort, ils étaient réunis dans la mort et la même gloire impérissable !
Gloire à vous, mes chers enfants, qui reposez en paix dans les sombres sapinières de **l'Arnes**, aujourd'hui silencieuses !
« ***A cœur vaillant, rien d'impossible !*** » Telle fut votre devise. Et vous fûtes vaillants, parce que la foi vous animait et aussi l'espérance ! Dans l'attaque acharnée, c'était une étoile radieuse qui vous guidait, — rayonnante comme ton génie, ô France ! — et blottis dans les trous tourbeux des taillis déchiquetés, le soir de l'accalmie, quand vous pensiez au clocher lointain, une ombre légère et souriante passait, celle de la Patrie, et vous entendiez sa voix douce et caressante qui vous disait :

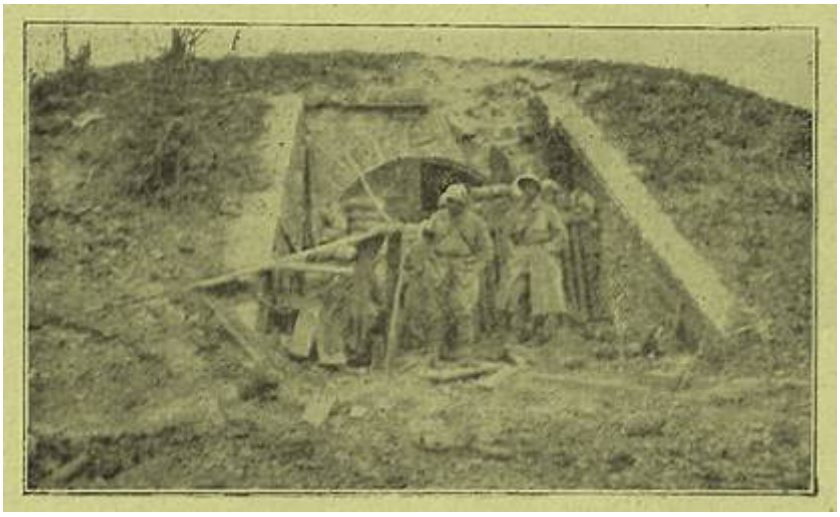
« ***Un effort encore, petit ! Ne crains rien ! Je suis immortelle !*** »

Espérance, vertu du cœur ! saint frisson du soldat sous les armes !
Nos rêves enthousiastes sous les plis vénérés ; tressaillements de colère, mais aussi frémissements de confiance et d'espoir, au souvenir des jours de victoire, dans leurs crépuscules d'apothéose !
Espérance ! sentiment vivace de nos chères provinces retrouvées enfin, et dont la pensée fidèle fut, pendant un demi-siècle, tournée vers la Mère généreuse, semeuse d'idées !
Espérance ! le devoir quand même là-bas, dans les vertes sapinières de **l'Arnes**, où les poilus du 103e, comme leurs pères, les francs-tireurs à la cocarde de houx, tiraient les cartouches du désespoir !
Espérance enfin ! couleur de nos vallées riantes, de nos sites verdoyants, de nos bois familiers, d'où les oiseaux ne chantent la liberté et l'amour que pour s'élever vers les cimes ou vers le ciel bleu de l'Idéal !

Signé : Lieutenant-Colonel **VILLEMIN**.

II

Cohortes héroïques



Dans l'ouragan

VERDUN (1916)

II. — COHORTES HÉROÏQUES

(Citations collectives)

Citations à l'Ordre de l'Armée :

ORDRE GÉNÉRAL N° 400. — Le général commandant la Ve Armée cite à l'Ordre de l'Armée :

Le 103e Régiment d'Infanterie :

« ***Du 16 au 30 juillet 1918*, sous le commandement du lieutenant-colonel *VILLEMIN*, a contre-attaqué l'ennemi pour arrêter son avance, l'a fixé, l'a forcé à.la retraite, et le poursuivant pendant douze kilomètres, a achevé glorieusement sa tâche en enlevant une position fortement occupée. A fait des prisonniers, dont deux officiers, et a capturé un matériel de guerre considérable.** (Décision du général commandant en chef, N° 9920, en date du **7 septembre 1918**). »

Q. G., **le 10 septembre 1918**.

Le général commandant la Ve Armée,

Signé : **BERTHELOT**.

ORDRE GÉNÉRAL N° 459. — Le général commandant la IVe Armée cite à l'Ordre de l'Armée :

Le 103e Régiment d'Infanterie :

« ***Très beau régiment qui, sous le commandement plein d'entrain du lieutenant-colonel *VILLEMIN*, a montré pendant les combats qu'il a livrés, *du 26 septembre au 20 octobre 1918*, dans deux secteurs différents, ses brillantes qualités offensives et son énergie à briser les contre-attaques allemandes. *Le 8 octobre*, dans un élan superbe, a progressé d'un bond de 2.600 mètres sans attendre les unités voisines, dans un terrain très couvert, s'est ainsi maintenu en flèche pendant plus de trois jours, repoussant toutes les contre-attaques. *Du 9 au 20 octobre*, a rompu la ligne allemande, a résisté, bien que dans une position critique, à de violentes contre-attaques, a poursuivi l'ennemi sans répit pendant vingt kilomètres et a terminé sa tâche par un brillant coup de main. .A fait plus de 150 Prisonniers et a capturé un matériel de guerre considérable.** »

Q. G., **20 novembre 1918**.

Le général commandant la IVe Armée,

Signé : **GOURAUD**.

ORDRE GÉNÉRAL N° 1241. — Le général commandant l'Armée cite à l'Ordre de l'Armée :

La 11e Compagnie du 103e Régiment d'Infanterie :

« ***La 11e compagnie du 103e régiment d'infanterie, sous le commandement du lieutenant *DÉSERT*, s'est portée à l'attaque avec un remarquable entrain, malgré la mise hors de combat de***

la plupart de ses chefs et des pertes très sensibles. Est entrée de vive force dans la tranchée ennemie où elle a engagé un violent combat pendant lequel elle a toujours eu le dessus et s'est emparée de deux mitrailleuses. »

Q. G., **le 25 mars 1918**.
Le général commandant la IVe Année,
Signé : **GOURAUD**.

ORDRE GÉNÉRAL N. 50. — Le général **de MITRY**, commandant le détachement d'armée du Nord, cite à l'Ordre de l'Armée :

La 7e Compagnie du 103e Régiment d'Infanterie :

« ***Sous le commandement du capitaine GROSSET, a fait, le 27 mai 1918, une magnifique résistance. Attaquée de front à la suite d'un violent bombardement, a repoussé cinq vagues d'assaut ; tournée sur son flanc droit, a manœuvré aussitôt à découvert, sous des rafales de mitrailleuses, pour faire face au danger et, malgré ses pertes, malgré la mort de son admirable chef et la blessure mortelle du sous-lieutenant MOTRIEUX, a maintenu intacte une position importante et contribué ainsi à la reprise du terrain perdu.*** »

Q. G., **le 3 juillet, 1918**.
Le général commandant le D. A. N.,
Signé : **De MITRY**.

ORDRE GÉNÉRAL N° 367. — Le général commandant la Ve Armée cite à l'Ordre de l'Armée :

La 2e Compagnie de Mitrailleuses du 103e Régiment d'Infanterie :

« ***Unité d'élite souple et manœuvrière, qui a déployé dans la bataille les plus belles qualités d'audace et de ténacité. Le 17 juillet 1918, sous l'impulsion de son chef, le capitaine MICONNET, a brisé successivement deux fortes attaques dans une émouvante lutte de feu. Menacée d'encerclement, s'est dégagée par une habile manœuvre au contact de l'ennemi, puis a continué la lutte et forcé ainsi l'adversaire à la retraite, sauvant ainsi le principal point d'appui de notre ligne de résistance.*** »

Q. G., **le 14 août 1918**.
Le général commandant la Ve Armée,
Signé : **BERTHELOT**.

ORDRE GENERAL N. 1406. — Le général commandant la IVe Armée cite à l'Ordre de l'Armée :

Le 3e Bataillon du 103e Régiment d'Infanterie :

« ***Unité de toute première valeur dont la bravoure irrésistible est vivifiée par l'exemple de chefs jeunes et ardents. Sous l'impulsion intelligente et énergique du chef de bataillon BAJU, s'est élancé impétueusement sur les objectifs qui lui étaient assignés et qu'il a glorieusement conquis.***

A balayé en quelques minutes les postes avancés, brisé la résistance de points d'appui solidement tenus, opéré la réduction de nombreux boyaux, en gardant avec l'ennemi un contact mordant et tenace. A livré un brillant combat à la grenade sur un centre de résistance important, qu'il a enlevé, grâce aux plus nobles qualités de décision et de solidarité qui l'animent. »
Assailli au cours de l'occupation par de nombreuses contre-attaques de jour et de nuit, les a dispersées avec un brio superbe et maintenu intégralement ses positions. A capturé 92 prisonniers, 2 officiers et un matériel considérable dont 2 canons, 12 mitrailleuses, 150 fusils, et de nombreux engins de tranchées, une grande quantité de munitions. »

Q. G., **le 16 octobre 1918**.
Le général commandant la IVe Armée,
Signé : **GOURAUD**.

. . . . . .

Citations à l'Ordre du Corps d'Armée :

ORDRE GÉNÉRAL N° 178. — Le général commandant le 14e C. A. cite à l'Ordre du Corps d'Armée :

La 10e Compagnie du 103e Régiment d'Infanterie :

« ***Compagnie de braves et énergiques soldats, a toujours eu au feu une attitude remarquable. Le 4 juin 1918, sous les ordres du capitaine GUÉRIN, attaquée par un ennemi très supérieur en nombre, menacée d'être coupée et en partie encerclée, oppose à l'ennemi une vigoureuse résistance, contre-attaque spontanément par ses éléments disponibles et, après un corps-à-corps héroïque, met l'ennemi en fuite, lui capture six prisonnier et maintient intégralement le front confié à son honneur.*** »

Q. G., **le 18 juin 1918**.
Le général commandant le 14e C. A.,
Signé : **MARJOULET**.

ORDRE GÉNÉRAL N° 79. — Le général commandant le Ve C. A. cite à l'Ordre du Corps d'Armée :

La 3e Compagnie du 103e Régiment d'Infanterie :

« ***Sous le commandement de son chef énergique, le capitaine NAVECH. Unité d'élite, toujours prête au sacrifice. S'est élancée impétueusement à la contre-attaque, le 16 juillet 1918, sur un glacis battu par un violent feu de mitrailleuses, et a atteint son objectif malgré des pertes cruelles. Puis, le 19 juillet, a tenu à marcher tout entière avec son chef à l'attaque d'une forte position ; a réussi à progresser malgré la violence des feux de mitrailleuses et conquis son objectif, mais n'a pu s'y maintenir en raison d'une violente réaction de l'ennemi.***
S'est alors dégagée de son étreinte dans le plus grand ordre, ramenant son chef blessé, et a

effectué un repli par échelon avec une ferme contenance dans cette situation critique. A ramené un prisonnier. »

Q. G., **le 9 août 1918**.
Le général commandant le Ve C. A.,
Signé : **PELLA**.

. . . . . .

Citations à l'Ordre de la Division :

ORDRE GÉNÉRAL N° 196. — Le général commandant la 7e Division d'Infanterie cite à l'Ordre de la Division :

*La 1re Compagnie du 103e Régiment d'Infanterie, Capitaine **MONTIGNY** :*

« ***Unité de tout premier ordre qui, sous la direction intelligente et féconde de son chef, a déployé au cours de la campagne les plus belles qualités de vigueur et d'énergie. Le 20 juillet 1918, s'est élancée impétueusement à l'attaque d'un centre de résistance où s'étaient brisées la veille nos vagues d'assaut. Malgré le feu des mitrailleuses et de l'artillerie, s'est avancée dans un défilé avec une crânerie magnifique, a enlevé son objectif avec un brio incomparable, s'y est installée en grand'garde et a organisé, le terrain conquis malgré les réactions de l'ennemi. A enfin affirmé son succès en poussant en avant des patrouilles audacieuses.*** »

Q. G., **le 14 août 1918**.
Le général commandant la 7e D. I.,
Signé : **BULOT**.

ORDRE GÉNÉRAL N° 200. — Le général commandant la 7e Division d'Infanterie cite à l'Ordre de la Division :

Le Service de Santé du 103e Régiment d'Infanterie :

« ***Le Service de Santé du Régiment, sous l'impulsion intelligente de son chef, le médecin aide-major de 1re classe PÉRIER, s'est prodigué sans compter pendant les rudes journées de juillet 1918. Médecins, brancardiers, infirmiers, musiciens-brancardiers, penchés avec sollicitude sur les blessés., et soulageant leurs souffrances, relevant pieusement les morts, réconfortant les combattants, ont donné l'exemple d'un inlassable dévouement et d'une grande abnégation, accomplissant leur mission délicate avec une ponctualité remarquable, sous des bombardements violents et le feu des mitrailleuses ennemies.*** »

Q. G., **le 22 août 1918**.
Le général commandant la 7e D. I.,
Signé : **BULOT**.

ORDRE GÉNÉRAL N° 256. — Le général commandant la 7e Division d'Infanterie cite à l'Ordre de la Division :

La 7e Compagnie du 103e Régiment d'Infanterie :

« ***La 7e Compagnie du 103e Régiment d'Infanterie, sous le commandement du capitaine DÉSERT, ayant été complètement encerclée à la suite d'une attaque violente et massive de l'ennemi, s'est cramponnée avec opiniâtreté au terrain confié à son honneur et l'a défendu avec une énergie suprême jusqu'au rétablissement de la situation.***
« Quelques jours plus tard, le 13 octobre 1918, s'est élancée impétueusement à l'attaque d'un village et malgré la perte de son glorieux chef, blessé mortellement, a brillamment emporté le point d'appui sous l'impulsion vigoureuse du sous-lieutenant DAVID. »

Q. G., **le 31 octobre 1918**.
Le général commandant la 7e D. I.,
Signé : **BULOT**.

ORDRE GÉNÉRAL N° 256. — Le général commandant la 7e Division d'Infanterie cite à l'Ordre de la Division :

La 9e Compagnie du 103e Régiment d'Infanterie :

« ***La 9e Compagnie du 103e Régiment d'Infanterie, sous le commandement du lieutenant FRANCHI, et sous l'impulsion de chefs ardents et énergiques, le 19 octobre 1918, s'est précipitée sur l'ennemi avec un brio remarquable. A nettoyé une zone difficile, semée de mitrailleuses ; a chassé l'ennemi avec une fougue irrésistible, et lui a capturé 16 prisonniers, 4 mitrailleuses lourdes, 3 mitrailleuses légères, avec des pertes insignifiantes grâce eux excellentes dispositions prises.*** »

Q. G., **le 31 octobre 1918**.
Le général commandant la 7e D. I.,
Signé : **BULOT**.

. . . . . .

Citations à l'Ordre du Régiment :

ORDRE DU RÉGIMENT N° 179. — Le lieutenant-colonel commandant le Régiment cite à l'Ordre du Régiment :

*La 9e Compagnie du 103e Régiment d'Infanterie (capitaine **SICARD**) :*

« ***Soumise, le 9 octobre, dans l'avancée conquise sur les Allemands, à un bombardement effroyable qui bouleversa et incendia la tranchée, a montré l'attitude la plus énergique, nul n'a***

quitté son poste de combat. Maintenue en place par le calme, le sang-froid et la fermeté du capitaine SICARD. Après la tempête, les hommes ont dégagé leurs camarades ensevelis et rétabli aussitôt la défense. Tous étaient au travail, aucun ne s'est laissé abattre. »

En guerre, **le 20 octobre 1915**.
Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.,
Signé : **NOUVELLES**.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 48. — Le colonel commandant le Régiment cite à l'Ordre du Régiment :

La 2e Compagnie du 103e Régiment d'infanterie :

« ***Le 27 mai 1918, désignée pour contre-attaquer, la 2e Compagnie franchissait, en pleine vue, un terrain battu par des rafales de mitrailleuses et par deux tirs de barrage. Commandée avec une énergie remarquable par son chef, le lieutenant GAILLARDOT, elle refoulait l'ennemi à la limite de la position, s'agrippait ensuite sur le terrain, puis, le soir venu, malgré ses pertes, réussissait, avec l'aide d'un renfort, à culbuter définitivement l'adversaire et à rétablir intégralement la situation.*** »

En guerre, **le 9 juin 1918**.
Le colonel commandant le 103e R. I.,
Signé : **NOUVELLES**.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 48. — Le colonel commandant le Régiment cite à l'Ordre du Régiment :

Les 3e et 9e Compagnies du 103e Régiment d'Infanterie :

« Les 3e et 9e Compagnies, sous le commandement du capitaine adjudant-major **JOSUAT**, du capitaine **LEGRAND** et du lieutenant **GUILLIN**, se sont portées résolument à l'attaque, **le 27 mai 1918**, sous le tir de barrage de l'artillerie ennemie et le feu terrifiant de ses mitrailleuses. Elles ont enlevé tous leurs objectifs et rejeté les Allemands dans leurs lignes en leur capturant des prisonniers valides et du matériel. »

En guerre, **le 9 juin 1918**.
Le colonel commandant le 103e R. I.,
Signé : **NOUVELLES**.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 9. — Le lieutenant-colonel commandant le Régiment cite à l'Ordre du Régiment :

La Compagnie Hors Rang du 103e Régiment d'Infanterie :

« La Compagnie Hors Rang du 103e Régiment d'Infanterie (capitaine REUILLY).
» Unité d'élite, où les efforts de tous sont tendus vers le devoir et la solidarité de combat.

» Personnel d'un zèle infatigable qui, sous l'impulsion d'officiers intelligents et dévoués, collabore silencieusement à la lutte et la facilite par son action utile et toujours féconde.
» Sapeurs-pionniers et bombardiers (lieutenant GUILLIN et BIDOIS), artificiers et conducteurs, tous hommes de devoir et de cœur, traversant les zones meurtrières pour apporter aux combattants les facteurs de la ténacité : les munitions et les vivres !
» Téléphonistes, cyclistes, éclaireurs et coureurs (lieutenant NOËL), toujours à la recherche du vite et du mieux avec une ardeur admirée de tous, affrontant le danger avec la sérénité des belles consciences !
» Secrétaires blottis dans les ruines, ou ensevelis dans des tombes, poursuivant leur labeur sans arrêt, sans défaillance !
» Infirmiers et musiciens-brancardiers (médecin-major PÉRIER, sous-chef de musique LEGRAS), penchés vers la souffrance, aux champs glorieux des obscurs sacrifices, avec la sollicitude affectueuse et tendre des mamans de France ! »

En guerre, **le 31 juillet 1918**.
Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.,
Signé : **VILLEMIN**.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 11. — Le lieutenant-colonel commandant le Régiment cite à l'Ordre du Régiment :

Le 1er Bataillon du 103e Régiment d'Infanterie :

« ***Le 16 juillet 1918, le 1er Bataillon du 103e Régiment d'Infanterie, sous les ordres du capitaine CATHELAIN, appelé en hâte pour intervenir dans une situation qui devenait critique, a brillamment contre-attaqué, refoulant l'ennemi sur ses positions de départ, lui causant de lourdes pertes, lui prenant des mitrailleuses et des prisonniers.***
» S'est maintenu sur les positions conquises pendant 48 heures, résistant sans relâche à toutes les attaques ennemies. »

En guerre, **le 1er août 1918**.
Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.,
Signé : **VILLEMIN**.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 26. — Le lieutenant-colonel commandant le Régiment cite à l'Ordre du Régiment :

La 3e Compagnie de Mitrailleuses du 103e Régiment d'Infanterie :

« ***Unité animée d'un bel esprit combatif et qui a su, au cours de la campagne, s'acquitter brillamment des plus rudes missions. Les 8 et 9 octobre 1918,. sous les ordres du capitaine BOULANCOUR, a contribué puissamment par sa ténacité, la violence et la précision de ses feux, à briser deux puissantes contre-attaques ennemies, infligeant à l'adversaire des pertes cruelles.*** »

En guerre, **le 1er novembre 1918**.
Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.,
Signé : **VILLEMIN**.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 34. — Le lieutenant-colonel commandant le Régiment cite à l'Ordre du Régiment :

La 5e Compagnie du 103e Régiment d'Infanterie :

« ***Compagnie d'élite qui, a fait preuve des plus belles qualités militaires au cours des nombreux combats auxquels elle a pris part.***
» S'est particulièrement distinguée, le 8 octobre 1918, sous le commandement du lieutenant LEFEBVRE : le matin, en marchant à l'assaut des lignes ennemies avec un élan admirable et en continuant à progresser malgré un feu terrible de mitrailleuses qui décimait ses rangs ; le soir, en ripostant vigoureusement et victorieusement pour repousser une violente contre-attaque ennemie qui menaçait de prendre pied dans nos lignes. »

En guerre, **le 11 novembre 1918**.
Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.,
Signé : **VILLEMIN**.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 34. — Le lieutenant-colonel commandant le Régiment cite à l'Ordre du Régiment :

La 6e Compagnie du 103e Régiment d'Infanterie :

« ***Compagnie d'élite qui a fait preuve des plus belles qualités militaires au cours des nombreux combats auxquels elle a pris part.***
» Le 8 octobre 1918, sous le commandement du capitaine RAYMOND, s'est particulièrement distinguée au cours d'une violente contre-attaque de l'ennemi, le clouant sur place ; puis passant à son tour à la contre-attaque, le repoussant à plus de 200 mètres de son point de départ, lui faisant des prisonniers et lui prenant des mitrailleuses. »

En guerre, **le 11 novembre 1918**.
Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.,
Signé : **VILLEMIN**.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 37. — Le lieutenant-colonel commandant le Régiment cite à l'Ordre du Régiment :

La 1re Compagnie de Mitrailleuses du 103e Régiment d'Infanterie :

« ***Compagnie de tout premier ordre, personnel d'élite qui, sous le commandement du sous-lieutenant CHAPRON, a déployé les plus belles qualités, d'entrain, d'ardeur combative et d'opiniâtreté dans la lutte.*** »

En guerre, **le 17 novembre 1918**.
Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.,
Signé : **VILLEMIN**.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 9. — Le lieutenant-colonel commandant le Régiment cite à l'Ordre du Régiment :

La 3e Compagnie du 103e Régiment d'Infanterie :

« ***Unité splendide qui a donné, partout où elle a été engagée, les plus belles preuves de sa valeur militaire et de son esprit de sacrifice. Le 8 octobre 1918, entraînée par son chef énergique, le lieutenant FOUYA, s'est élancée à l'assaut des positions ennemies. A atteint rapidement son objectif, malgré le tir violent des mitrailleuses qui décimait ses rangs. Le soir, a résisté vaillamment à une violente contre-attaque ennemie et n'a pas cédé un pouce de terrain malgré la situation critique de la compagnie en flèche à 2.500 mètres des unités voisines. Le lendemain, 9 octobre, a attaqué de nouveau et a obtenu une progression de plus de 400 mètres. Encerclée par l'ennemi, s'est dégagée en lui infligeant des pertes sérieuses. A fait plus de cinquante prisonniers pendant ces deux journées.*** »

En guerre, **le 4 mars 1919**.
Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.,
Signé : **VILLEMIN**.



III

Poilus valeureux



III. — POILUS VALEUREUX

a) LÉGION D'HONNEUR

DUVAL Désiré, capitaine adjudant-major, 2e bataillon (officier de la Légion d'honneur).
Officier énergique et plein d'entrain, ayant une très haute conception du devoir militaire. S'était déjà signalé en novembre 1916 devant Verdun, où il exerça avec une belle intrépidité le commandement de son bataillon dans des circonstances délicates et périlleuses. A été grièvement blessé le 20 août 1917 en allant occuper des tranchées de départ avant l'attaque, au moment où, calme et insoucieux du danger, sous le bombardement; il assurait la continuité du mouvement de son bataillon en un passage particulièrement repéré par l'artillerie lourde ennemie.

Chevaliers

JEANNIN Marie-Léon, lieutenant, 3e compagnie. « Mort pour la France ».
Au combat d'Ethe (22 août 1914), a entraîné ses hommes avec une vaillance admirable. Blessé très grièvement et transporté à l'ambulance, a oublié ses propres souffrances pour demander à son chef : « Mon commandant, les avons-nous battus ? » Le feu ayant été mis à l'ambulance, a eu le courage et l'énergie de se jeter par la fenêtre, bien qu'amputé quelques heures avant de la jambe droite.

LAPLACE Désiré, capitaine, 8e et adjudant-major 1er bataillon.
A fait preuve en toutes circonstances des plus belles qualités militaires. Blessé 1e 25 février 1916.

GRASSET Alphonse, capitaine, 5e compagnie.
Excellent officier, a subi, au début de l'action du 25 février 1915, un ébranlement nerveux produit par l'explosion d'un obus, a été évacué. S'était antérieurement distingué le 22 août 1914 où il fut blessé.

JONGLEUX Joseph, capitaine, 1re compagnie.
Officier plein de bravoure et d'entrain ; blessé une première fois le 22 août 1914, a été atteint à nouveau d'une grave blessure le 25 février 1915, en portant courageusement sa compagnie à l'assaut de tranchées allemandes. A perdu l'œil droit.

TABUSSE Guillaume, chef de bataillon, commandant le 2e bataillon. « Mort pour la France ».
Officier plein d'activité, d'entrain et d'énergie chargé d'occuper, du 4 au 12 octobre 1915, des tranchées enlevées à l'ennemi, a su, par son action personnelle et par son ascendant sur sa troupe y maintenir pendant sept jours son bataillon, inébranlable sous un bombardement effroyable, malgré le bouleversement et l'incendie des tranchées, et entretenir, jour et nuit aux barrages une lutte ininterrompue à coups de grenades.

MOLEUX Pierre-André, capitaine, 12e compagnie. « Mort pour la France ».
Chef énergique et brave, soldat admirable, ayant donné au début de la guerre l'exemple des plus belles vertus militaires, d'ardeur et de courage, de fidélité au devoir. Tombé glorieusement à Perthes-les-Hurlus au milieu de ses soldats dont il vivifiait la ténacité par son sang-froid et son abnégation magnifique. Cité à l'Ordre de l'Armée.

MOYSE Paul, sous-lieutenant, 3e compagnie. « Mort pour la France ».
Officier énergique qui a toujours rempli son devoir avec une froide bravoure. A été grièvement blessé le 1er septembre 1916, dans un poste avancé d'où il s'apprêtait à repousser une patrouille allemande (2 citations antérieures).

GOLLIET Joseph, capitaine, 5e compagnie.
Au front depuis le début de la campagne, s'est fait remarquer par son activité, son entrain et son dévouement, donnant à ses subordonnés, dans les circonstances les plus graves, l'exemple du calme courage et du mépris absolu du danger. A été blessé le 28 octobre 1916 de blessures multiples, au moment où il venait de prendre en toute première ligne le commandement de son bataillon, brusquement privé de chef (2 citations).

COULON François, lieutenant, 9e compagnie.
Brillant officier d'une bravoure à toute épreuve, plein d'ardeur au combat. Le 20 août 1917, commandant .une compagnie d'assaut, l'a enlevée avec vigueur. A été blessé grièvement après avoir franchi les premières lignes ennemies. A voulu conserver son commandement, mais a dû se résigner, trahi par ses forces. Cité à l'Armée.

NARODESKI Roger, sous-lieutenant, 1re C. M. « Mort pour la France ».
Jeune et brillant officier mitrailleur, estimé de ses chefs et adoré de ses hommes, admirable de bravoure et d'entrain, joignant à une foi patriotique ardente une haute conception de ses devoirs et la confiance la plus absolue de son arme. Malade, alors que la compagnie devait repartir aux tranchées, a refusé de rester au cantonnement pour ne pas laisser son unité sans officier. A été trouvé, la nuit suivante, mort dans son abri, enlevé par un mal que le froid et la fatigue avaient subitement aggravé et rendu foudroyant. Est mort à son poste de combat dans le plein accomplissement de son devoir. Trois ans de présence au front. 3 citations, 3 blessures.

BAETEN Lucien, sous-lieutenant, 7e compagnie.
Jeune officier plein de courage et d'entrain. A vigoureusement enlevé sa section dans une brillante contre-attaque. A été grièvement blessé à la tête de ses hommes. (2 citations).

LEGRAND Amédée, capitaine, 3e compagnie.
Homme de devoir ; officier d'une belle bravoure et d'un dévouement absolu. Chargé de coopérer avec sa compagnie à une contre-attaque de nuit, a brillamment enlevé sa troupe sous le feu des mitrailleuses et conquis son objectif. A été grièvement blessé. 3 citations.

MOTRIEUX Victor, sous-lieutenant, 7e compagnie. « Mort pour la France ».
Officier d'une conscience et d'une énergie à toute épreuve. Étant en première ligne, a alerté lui-même sa section au moment d'une attaque ennemie et a brisé, à deux reprises, les vagues

d'assaut ; atteint très grièvement, a continué à encourager ses hommes du geste et de la voix. Tombé glorieusement à la Clytte (Belgique) le 27 mai 1918.

GUILLIN Alphonse, lieutenant, 9e compagnie. « Mort pour la France ».
Officier de haute conscience et d'une belle bravoure. A contre-attaqué avec sa compagnie qu'il a enlevée magnifiquement, atteignant ses objectifs, capturant 6 mitrailleuses et faisant des prisonniers. A été grièvement blessé quatre jours plus tard, au cours d'une reconnaissance. (3 citations.)

GAILLARDOT Georges, lieutenant, le compagnie. « Mort pour la France ».
Officier d'une splendide bravoure. A contre-attaqué récemment dans des conditions particulièrement difficiles. Blessé, a maintenu sa troupe cramponnée au terrain et fait une reconnaissance. Le soir venu, s'est offert pour guider sur sa base de départ une nouvelle compagnie de contre-attaque et, malgré sa blessure, spontanément, au milieu de soldats qui n'étaient pas les siens, a saisi un fusil, et, simple exécutant, a brillamment enlevé la position. (3 citations.) Tombé glorieusement au Bois-du-Roi (Marne).

MOUSSET Marcel, sous-lieutenant, 9e compagnie.
Brillant officier, d'une conscience et d'un dévouement absolus, toujours prêt pour les missions périlleuses. Chargé d'une reconnaissance dans les lignes ennemies, a embusqué son escorte dans la première tranchée allemande, s'est avancé lui-même avec quelques hommes à l'intérieur de ses lignes pour préciser l'emplacement d'un poste. Frappé presque à bout portant, a réussi, par un prodige d'énergie, à rejoindre sa troupe en se traînant sur un parcours de plus de 50 mètres, et s'est fait ramener dans nos lignes, après avoir organisé lui-même le retour de son détachement, sous un feu croisé de mitrailleuses. N'a consenti à se laisser soigner qu'après avoir rendu compte à son commandant de compagnie du résultat de sa mission. (1 citation antérieure.)

CATHELIN Maurice, capitaine adjudant-major, 1er bataillon.
Officier de la plus grande bravoure, énergique et plein de sang-froid, ayant fait preuve, en maintes circonstances difficiles, des plus belles qualités militaires. Au cours des récentes opérations, engagé pendant six jours consécutifs dans des combats d'une violence extrême, atteint d'une grave blessure, a conservé cependant le commandement et l'a exercé avec initiative et un courage remarquables. A, par son héroïque résistance, permis d'arrêter la ruée de l'ennemi. Une blessure antérieure. (7 citations).

MICONNET Henri, capitaine commandant la 2e C. M.
Brillant officier dont les qualités militaires se sont maintes fois affirmées au cours de la campagne et tout particulièrement pendant les opérations de juillet, septembre et octobre 1918. Les 7 et 8 octobre, a été le plus précieux auxiliaire de son chef de bataillon dans la préparation d'une attaque exécutée dans des circonstances extrêmement difficiles. Le 8 octobre, une attaque ennemie ayant réussi à bousculer des éléments avancés, et toutes les réserves étant épuisées, a immédiatement rassemblé quelques hommes et, chargeant à leur tête, est magnifiquement parvenu à rétablir intégralement la situation, refoulant l'ennemi surpris et lui arrachant, dans une lutte acharnée, tous ses avantages. (2 blessures, 5 citations).

BOUCHER Auguste, lieutenant, 6e compagnie. « Mort pour la France ».
Officier merveilleux de dévouement et de courage. Au cours d'une vive action, a déployé les plus belles qualités d'énergie. Quoique blessé, a donné à ses hommes l'exemple de la ténacité et de l'abnégation la plus noble, en exaltant leur vaillance. Blessé mortellement au cours de la lutte où il avait fait l'admiration de tous. (5 citations.)

LE BERTRE Émile, sous-lieutenant.
Officier d'élite, joignant les plus belles qualités militaires à une bravoure sans égale. Le 2 octobre 1918, a réussi à enrayer une attaque ennemie par sa vigoureuse résistance ; puis, se portant à la contre-attaque, a rejeté l'adversaire dans ses lignes de départ, en lui infligeant des pertes sévères. Vient encore de donner une preuve de sa valeur le 8 octobre, en enlevant, avec un brio remarquable, sa section à l'assaut des positions ennemies. — A été grièvement blessé au cours de la progression. (Une blessure, médaillé militaire, 3 citations).

MONTIGNY Alfred, capitaine 1re compagnie.
Officier de tout premier ordre, chef énergique et brave qui a, durant quatre années de guerre, fait preuve des plus belles qualités militaires. A été blessé et a obtenu 6 citations.



b) MÉDAILLE MILITAIRE

AVEZON Charles, sergent 12e compagnie.
A fait preuve en plusieurs circonstances de qualités exceptionnelles de sang-froid et de décision dans l'accomplissement de reconnaissances sous le feu de l'ennemi. Au cours d'une de ces reconnaissances, a tenu tête à une patrouille de cyclistes allemands, tué un de ces cyclistes, et fait un prisonnier après l'avoir blessé.

VUAGNOUX François, caporal.
Grenadier d'élite, remarquable par son audace et son sang-froid. A été blessé grièvement, le 10 juin 1916, à la tête de son escouade, en luttant dans un poste avancé et en donnant à ses hommes, sous un feu violent, un exemple éclatant de courage et d'énergie.

MOUSSET Henri, sergent, 3e Cie. « Mort au champ d'honneur ».
Excellent sous-officier. Au cours d'une attaque menée par le bataillon, son officier étant blessé, a pris le commandement de sa section dans une situation difficile et, grâce à son courage et à son audace, a entraîné ses hommes en avant, malgré le feu des mitrailleuses ; a permis ainsi à sa compagnie d'atteindre son objectif, en faisant des prisonniers et de capturer une mitrailleuse. (Une citation antérieure.)

DELALANDE Jean-Marie, caporal, 1re compagnie.
Excellent gradé, modèle de courage et d'énergie, s'offrant à tout instant pour les missions les plus périlleuses. A participé à une récente attaque avec un entrain merveilleux, ralliant son unité sous le feu le plus violent ; sa compagnie étant arrêtée par les rafales de mitrailleuses et d'artillerie, s'est porté en avant au mépris de tout danger, et a réussi, avec quelques hommes, à déloger les mitrailleuses ennemies, permettant ainsi la marche en avant.

LOCHON Prosper, sergent 1re compagnie.
Sous-officier d'un courage et d'un entrain remarquables ; a brillamment entraîné ses hommes à l'attaque d'une position fortement défendue, l'a enlevée de haute lutte et capturé six prisonniers. (2 citations antérieures.)

ARTHEBISE Henri, soldat, 9e compagnie.
Magnifique soldat dont l'audace et l'ardeur ont fait l'admiration de tous. Pendant la progression du 2 septembre 1918, n'a cessé de donner l'exemple de la plus belle crânerie. A mis hors de combat un gradé mitrailleur allemand ; puis, au cours de l'attaque d'un point d'appui solidement organisé, est, monté sur le parapet, tirant sans relâche sur la garnison ennemie, entraînant ses camarades par son exemple, s'élançant sur l'adversaire avec impétuosité et contribuant à capturer 36 prisonniers, dont 2 officiers.

LEFEUVRE Édouard, adjudant, 1re compagnie.
Avec une crânerie magnifique et un rare esprit de décision, s'est élancé, le 26 septembre 1918, avec son élément de combat, sur un groupe de douze Allemands. A annihilé leur action par son énergique attitude et les a capturés, ainsi que deux mitrailleuses.

DEWEZ Raymond, sergent, 11e compagnie.
Sous-officier d'une bravoure et d'un sang-froid dignes des plus grands éloges. Le 26 septembre 1918, étant à la tête de ses hommes, dont il exaltait l'ardeur combative, les a entraînés dans la lutte, a capturé quinze prisonniers et, faisant preuve d'un mordant superbe, a talonné l'ennemi avec une décision et une vigueur remarquables. (5 citations.)

DANIEL, soldat, 1re C. M.
Soldat d'un remarquable courage. Quoique complètement encerclé, le 8 octobre 1918, a continué de servir sa mitrailleuse avec le plus grand sang-froid, mettant hors de combat un grand nombre d'Allemands. A défendu sa pièce, luttant corps à corps avec l'ennemi, qui cherchait à s'en emparer. S'est dégagé et, par son exemple héroïque, a contribué au maintien de notre ligne. (Une blessure, une citation.)

TABUTEAU Eugène, sergent, 1re compagnie.
Sous-officier d'élite, très courageux, remarquable entraîneur d'hommes. Le 2 octobre 1918, a contre-attaqué avec énergie pour refouler l'ennemi qui avait pris pied dans notre première ligne. Le 8 octobre 1918, au cours d'une attaque, a enlevé sa section jusqu'à l'objectif, malgré un feu violent de mitrailleuses. (Une blessure, une citation.)

BRU, sergent, 11e compagnie.
***Le 19 octobre 1918**, à la tête d'un groupe de volontaires, s'est élancé à l'attaque des postes ennemis, qu'il a capturés et s'est emparé de plusieurs mitrailleuses. A déployé au cours de l'action une bravoure remarquable, et, malgré de violentes réactions de l'ennemi, s'est installé sur la positon conquise. A été blessé le 2 octobre. (Une citation.)*

DUCLUZEAUD Marc, caporal-fourrier, 11e compagnie.
Gradé d'une bravoure admirable. Au cours de l'attaque du 9 octobre 1918 s'est porté, à la tête de sa compagnie, à l'assaut de l'objectif indiqué, sous les plus violentes rafales de mitrailleuses. A la tête d'une poignée de braves, s'est maintenu héroïquement sur la position jusqu'à l'ordre formel de reprendre ses positions de départ. (Une blessure. 2 citations.)

MÉDAILLE MILITAIRE
(Posthume)

On obtenu la .Médaille militaire les gradés et soldats du 103e dont les noms suivent avec la mention suivante :

« ***Excellents soldats, dévoués et fidèles au devoir. Ont déployé, au cours des opérations actives auxquelles le régiment. a pris part plus belles qualités d'entrain, d'énergie et d'abnégation. Tombés glorieusement pour la France.*** »

DESGOUILLES Maxime, sergent.
FLEURY Octave-Paul, caporal.
CLOT Jean-Philippe, caporal.
FOUCHER Georges-Victor, caporal.
FILLION Eugène-Maxime, caporal.
DIEUDONNAT Robert, sergent.
CHÉREAU Alphonse-Maurice, sergent.
CHARPENTIER Achille-Paul, sergent.
DEUST Albert-Alphonse, caporal.
BIZOUARD Paul-Amédée, sergent.
DRAGIN Paul-Louis, sergent.
BERTHON Henri, adjudant.
GUENE Alfred-Henri, caporal.
GALLIENE Jules-Michel, caporal.
GAUCHERIN Charles-François, caporal.
BOISSEAU Henri-Gervais, caporal.
DUCROS Léon-Auguste, sergent.
ESNAULT Marie-Louis, caporal.
DENIS Albert, caporal.
FAVRE Auguste-Félix, soldat.
GALET Eugène-François, soldat.

DOITEAU Ernest-Adolphe, soldat.
DOGMONS Adolphe, soldat.
BALOCHE Victor-Julien, soldat.
BARDOUX Marie-Joseph-Louis, soldat.
GALLET Lucien-François, soldat.
ANCEL Hippolyte, soldat.
AUBRY Fernand-Albert, soldat.
BROSSARD Constant-Eugène, soldat.
BRUNET Isidore-Adolphe, soldat.
BUNET Albert-Auguste, soldat.
DURAND Alexis-Frédéric, soldat.
LE BAIL Yves-Marie, soldat.
DESCHAMPS Fernand-Joseph, soldat.
DIONISI Édouard-Antoine, soldat.
DIEULANGARD Eugène-Auguste, soldat.
BOUDON Eugène-Auguste, soldat.
DERET Émile-Maurice, soldat.
BUARD Joseph-Julien, soldat.
FOISNEAU Albert-Eugène-Vital, soldat.
DEROUIN Henri-Émile, soldat.
FOUCAULT Albert-Ernest, soldat.
BOUVIER Albert-Léon, soldat.
BESNOUX Émile-Eugène, soldat.
BUGETTE André-Marius, soldat.
BOUILLY Albert-Eugène, soldat.
BOURGEOIS Paul-Léon, soldat.
BLIN Olivier-Alphonse, soldat.
BODINIER François-Louis, soldat.
BEAUMONT Jules-Auguste, soldat.
BAILLON Marie-Edmond-Émilien, soldat.
BRIÈRE Auguste-Georges, soldat.
DUJARRIER Félix-Clément, soldat.
DOISSEY Georges-Adrien-Camille, soldat.
DESBOIS, Alexis-Jean-Baptiste, soldat.
DORDOIGNE Lucien-Auguste, soldai.
DIOT Marcel-Joseph, soldat.
DEHAENE Jules-Prudent, soldat.
DEMENAY Joseph-Jean-Baptiste, soldat.
FEUILLET Bertrand, soldat.
GASDON Albert-Georges, soldat.
DUBOIS Paul-Victor-Hippolyte, soldat.
DONNET Edgard, soldat.
BOUDIN Henri-Joseph, soldat.
BOIVIN Louis-Eugène-Adolphe, soldat.
BOUVRY Jules-Émile, soldat.

DELMOTTE Arthur-Émile, soldat.
BEHUET Eugène-Étienne, soldat.
BOTTEREAU Eugène-Auguste, soldat.
BOUYER Camille-Louis, soldat.
BOURDON Georges-Émile-Albert, soldat.
DAXIS Charles-Sébastien-Louis, soldat.
AMIOT Hippolyte-François-Auguste, caporal.
BOUDON Gaston-Auguste-Adrien, caporal.
BOURGEOIS Antoine-Marie-Clément, caporal.
BERGEYRE Robert-Étienne-Jacques, caporal.

=========

c) CITATIONS À L'ORDRE DU JOUR

comportant attribution de la Croix de guerre

DUMERCQ Charles, lieutenant, officier adjoint au 2e bataillon. « Mort pour la France ».
Tombé glorieusement d'une balle au front au combat d'Ethe, le 22 août 1914, en dirigeant le feu de sa compagnie avec autant de calme que sur le terrain d'exercice. (Citation à l'ordre de la division.)

JANIN Jules, lieutenant, 5e Cie. « Mort pour la France ».
S'apercevant que la moitié de sa section ne l'avait pas suivi dans un mouvement de retraite, est revenu la chercher en traversant de nouveau un chemin que balayaient les balles. (Citation à l'ordre du C. A.)

FAUGIÈRE, capitaine, 6e Cie. « Mort pour la France ».
Le 22 août, blessé de plusieurs balles aux jambes, est resté à son poste de combat après pansement sommaire, pendant dix heures, s'efforçant de rallier et de ramener au combat, sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie, les éléments dispersés de plusieurs compagnies. Blessé mortellement d'un éclat d'obus au ventre, a donné jusqu'à la fin le plus bel exemple d'endurance, d'énergie et de conscience. (Citation ordre /du C. A.)

JOUE Raphaël, capitaine, 7e Cie. « Mort pour la France ».
Le 22 août 1914, quoique déjà blessé, n'a pas hésité, pour observer l'ennemi, à traverser à différentes reprises un pont de chemin de fer battu par un feu violent. Mortellement blessé, n'a cessé, jusqu'au dernier moment, d'encourager ses hommes, montrant ainsi un magnifique exemple d'énergie et de bravoure. (Citation à l'ordre du C. A.)

CLAUDE Félix, lieutenant, 7e Cie. « Mort pour la France ».
Merveilleux chef de section, plein d'allant et d'énergie, a donné l'exemple de la plus virile crânerie au combat d'Ethe, 22 août 1914, en chargeant avec sa section avec un brio incomparable. Tombé glorieusement à la tête de ses hommes. (Citation à l'ordre du régiment.)

CHADEBEC de LAVALADE, capitaine, 2e Cie. « Mort pour la France ».
Est tombé glorieusement, à la tête de sa compagnie, au moment où il venait d'accomplir, dans des conditions les plus périlleuses, la mission qui lui avait été confiée. (Citation à l'ordre du C. A.)

VINCENT Henri, capitaine, 9e Cie. « Mort pour la France ».
Blessé dans la matinée du 22 août 1914, au combat d'Ethe, d'une balle à la cuisse, continua à diriger le combat jusqu'au moment où il fut atteint plus grièvement au ventre. (Citation à l'ordre du régiment)

ERNST Charles-Henri, sous-lieutenant, 9e Cie. « Mort pour la France ».
A, dès le début de la campagne, donné l'exemple des plus belles qualités militaires. Tué d'une balle au front en se portant en avant à la tête de sa section, le 22 août 1914, à Ethe. (Citation à l'ordre de la brigade.)

DESDOUITS Marcel, lieutenant, 10e Cie. « Mort pour la France ».
GIRAUD, sous-lieutenant, 11e Cie. « Mort pour la France « .
Merveilleux officiers, énergiques et braves, ont donné l'exemple des plus belles qualités militaires, au combat d'Ethe (22 août 1914), en entraînant leur section à l'assaut d'un moulin. Tombés glorieusement à la tête de leurs hommes. (Citation à l'ordre du régiment.)

DUFOUR Henri, sous-lieutenant, 11e Cie. « Mort pour la France ».
Brillant chef de section, vigoureux, énergique, ayant la plus haute conception du devoir. A donné l'exemple de la plus virile crânerie à la tête d'une patrouille. Tombé glorieusement dans l'accomplissement de sa mission. (Citation ordre du régiment.)

MÉRINE Pierre, lieutenant, 12e Cie. « Mort pour la France ».
Cerné avec sa section dans le bois de Saint-Léger, au nord d'Ethe, le 22 août 1914, a rallié tous les isolés qu'il a rencontrés, et a combattu avec eux pendant deux jours pour, essayer de se frayer un passage. Est tombé glorieusement le 24, près de Roblemont, dans l'accomplissement de sa tâche. (Citation ordre du régiment.)

MOUSSEAUX Joseph, sous-lieutenant, 12e Cie. « Mort pour la France ».
Au combat d'Ethe, s'est porté avec le plus grand entrain à l'attaque d'un petit bois occupé par l'ennemi. A été le premier officier du régiment tué pendant la campagne. (Citation ordre du régiment.)

FLEURY, lieutenant, 9e Cie. « Mort pour la France ».
Magnifique soldat, énergique et méprisant le danger, exemple d'abnégation et de fidélité au devoir. Tombé glorieusement à Ethe (22 août 1914), au milieu de ses hommes, dont il exaltait la

vaillance. (Citation ordre du régiment.)

BARUDEL, sous-lieutenant, 2e Cie. « Mort pour la France ».
A toujours fait preuve de la plus grande bravoure et de la plus virile énergie dans le commandement de sa section. S'est offert plusieurs fois pour des missions dangereuses. A été blessé mortellement le 13 septembre 1914, d'un éclat d'obus, en observant les positions ennemies. (Ordre du régiment.)

LASSUS Henri, sous-lieutenant, 7e Cie. « Mort pour la France ».
Le soir du combat d'Ethe, le 22 août 1914, a groupé environ 80 hommes débandés appartenant à diverses unités et a pu, grâce à son énergie, les sauver des mains de l'ennemi et les ramener dans les lignes françaises. Tombé glorieusement à Beuvraignes en octobre 1914. (Citation ordre du régiment.)

DESVAUX René, sous-lieutenant, 3e Cie. « Mort pour la France ».
Officier d'un calme et d'une bravoure exemplaires ; s'est maintes fois signalé, à l'admiration des hommes de sa compagnie dans les circonstances les plus critiques par son courage au-dessus de tout éloge. Tombé glorieusement à Beuvraignes, en octobre 1914. (Citation ordre du régiment.)

SCHEKEVITCH Victor, sous-lieutenant, 3e Cie. « Mort pour la France ».
A pris le commandement de sa compagnie, après la disparition des officiers les plus anciens. A fait preuve, dans son commandement, des plus belles qualités militaires, et a trouvé une mort glorieuse le 15 septembre 1914, à la tête de sa compagnie, qu'il entraînait par son exemple, à l'assaut de la position ennemie. (Citation ordre de la brigade.)

SCHLEGEL Jean, sous-lieutenant. « Mort pour la France ».
Beau soldat, calme, courageux, d'un dévouement à toute épreuve. Bel exemple de froide bravoure et d'abnégation. Tombé glorieusement à Carlepont à la tête de ses hommes dont il vivifiait l'ardeur. (Citation ordre du régiment.)

SEDILOT Ernest, sous-lieutenant, 2e Cie. « Mort pour la France ».
Soldat remarquable qui, depuis le début de la campagne, s'est fait remarquer par sa bravoure, et avait déjà été cité. A été tué glorieusement à Perthes, le 24 février 1915, à la tête de sa compagnie qu'il entraînait héroïquement à l'assaut. (Citation à l'ordre de l'armée.)

CAILLARD d'AILLIÈRES, sous-lieutenant, 2e Cie. « Mort pour la France ».
A été grièvement blessé en chargeant bravement à la baïonnette à la tête de sa section qu'il entraînait par son exemple. (Citation ordre de l'armée.)

LACHASSE Georges, capitaine, 3e Cie. « Mort pour la France ».
Blessé d'une balle à la cuisse, et voulant rassurer ses hommes, a crié, en ramassant un fusil : « Ce n'est rien ! », a conservé le commandement de sa compagnie jusqu'au moment où il fut mortellement atteint par une balle en pleine poitrine. (Citation à l'ordre de l'armée.)

DAVIET Joseph, capitaine, 4e Cie. « Mort pour la France ». (Disparu.)
A chargé héroïquement à la tête de sa compagnie, et est parvenu le premier dans les tranchées

allemandes où il est resté grièvement blessé. (Citation ordre de l'armée.)

HIRSCH Étienne, sous-lieutenant, 4e Cie. « Mort pour la France ».
Venu sur sa demande d'un régiment de cavalerie, a été tué glorieusement, en entraînant à l'assaut des tranchées ennemies, sa compagnie dont il venait de prendre le commandement. (Citation ordre du régiment.)

CORNU, dit **CARLET** Alexandre, sous-lieutenant, 9e Cie. « Mort pour la France ».
Pendant une opération dans la nuit du 24 au 25 février 1915, est tombé glorieusement en entraînant sa section à l'attaque d'un boyau allemand. (Citation à l'ordre du C. A.)

MOLEUX Pierre-André, capitaine, 12e Cie. « Mort pour la France ».
A maintenu sa compagnie pendant plusieurs heures sous un feu d'artillerie lourde des plus violents. A été tué à la tête de sa compagnie. (Citation à l'ordre de l'armée.)

PLANTIER Jean, sous-lieutenant, 2e Cie. « Mort pour la France ».
A été tué glorieusement sur le parapet d'un retranchement allemand, en y pénétrant à la tête de sa section. (Citation à l'ordre de l'armée.)

GOUET Désiré, sous-lieutenant, 1re Cie. « Mort pour la France ». (Disparu.)
A marché à l'assaut avec un entrain superbe, en entraînant sa section. Est tombé grièvement blessé au moment où il arrivait à la tranchée ennemie. (Citation à l'ordre du C. A.)

De POLIGNAC Henri, capitaine, 2e Cie. « Mort pour la France ».
Officier calme et résolu, qui avait su gagner la confiance et l'affection de tous ses hommes ; avait été fait chevalier de la Légion d'honneur pour sa belle conduite antérieure. A été tué au moment où il partait en tête de sa compagnie, à l'assaut d'une tranchée allemande. (Citation à l'ordre de l'armée.)

MAUMET André, sous-lieutenant, 2e Cie. « Mort pour la France ».
Officier d'une énergie et d'une bravoure remarquables. A entraîné sa section à l'assaut, est tombé grièvement blessé au moment où il arrivait près de la tranchée ennemie. (Citation à l'ordre du C. A.).

MULLEY Marcel, capitaine, 3e Cie. « Mort pour la France ».
Officier d'une bravoure remarquable, insouciant du danger. Cité à l'ordre de l'armée pour sa brillante conduite aux combats des 24 et 25 février 1915. A été tué le 7 septembre 1915 dans les tranchées au milieu de sa compagnie qu'il dirigeait dans la construction d'une tranchée avancée. (Citation à l'ordre de l'armée.)

DUSSAUZE Henri, adjudant, C. M. « Mort pour la France ».
Sous-officier remarquable par son intelligence et son sentiment du devoir. Est tombé glorieusement le 25 septembre à son poste de combat, où il dirigeait le tir de sa section de mitrailleuses au moment de l'assaut. (Citation à l'ordre du régiment.) — Nommé sous-lieutenant deux jours après sa mort.

De VILLEPIN Jacques, sous-lieutenant, 4e Cie. « Mort pour la France ».
Jeune officier plein d'entrain et insouciant du danger. Blessé une première fois le 24 février, a été mortellement frappé le 25 septembre 1915 au moment de partir à l'assaut, donnant jusqu'au bout, à sa section l'exemple du courage et du sang-froid. (Citation à l'ordre de l'armée.)

CHANCEREL Alphonse, sous-lieutenant, 1re Cie. « Mort pour la France ». (Disparu.)
Officier d'une bravoure calme et réfléchie. A été grièvement blessé le 25 septembre 1915, à la tête de sa section qu'il entraînait A l'assaut. (Citation à l'ordre du régiment.)

L'abbé **VITRANT**, aumônier volontaire. « Mort pour la France ». (Disparu.)
Non content de montrer au cours de la campagne le dévouement le plus absolu pendant les quatre jours de combat des 24, 25, 26 et 27 février 1915, a fait preuve du plus noble héroïsme, en circulant jour et nuit sur la ligne de feu et en se glissant, au mépris du danger, entre les lignes adverses, tant pour accomplir les devoirs de son ministère que pour emporter les blessés trouvés sur le champ de bataille et prodiguer à ces derniers les soins de l'infirmier le plus délicat, avant de les remettre aux équipes de brancardiers. Tombé glorieusement pour la patrie, le 25 septembre 1915, à Aubérive.

L'HOMME Henri, lieutenant, 6e Cie. « Mort pour la France ».
Officier très brave, ayant un très haut sentiment du devoir. A été tué en entraînant sa section au moment du débouché des tranchées pour l'assaut, sous un violent tir de barrage d'artillerie (Citation à l'ordre de l'armée.)

BOUDREAUX René, lieutenant, 9e Cie. « Mort pour la France ».
Sur le front depuis le 27 août 1914, a pris part à tous les combats dans lesquels le régiment a été engagé. Officier calme et énergique, particulièrement affectionné de ses hommes. A été tué dans une tranchée avancée que sa section organisait sous le feu de l'ennemi (Citation à l'ordre de l'armée.)

HOUYEL Georges, sous-lieutenant, 7e Cie. « Mort pour la France ».
Au front depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve d'entrain, de courage et de bonne humeur. S'est offert spontanément pour diriger le 2 juin 1916 l'exécution d'un coup de main sur un petit poste ennemi dans des circonstances particulièrement dangereuses. Tombé glorieusement à Maisons-de-Champagne, le 9 juillet 1916. (Citation à l'ordre du C. A.).

HUBERT Maurice, lieutenant, 11e Cie. « Mort pour la France ».
Officier d'élite, d'une conscience élevée. Fait chevalier de la Légion d'honneur pour sa conduite au cours de la campagne. A été frappé mortellement d'une balle à la tête pendant qu'il observait dans un
petit poste les lignes ennemies. (Citation à l'ordre du C. A.)

PETIT Georges, lieutenant, 6e Cie. « Mort pour la France ».
A conduit sa section à l'assaut avec le plus bel entrain et le plus grand courage, et lorsque ses officiers sont tous tombés, a réussi à ramener sa compagnie et à organiser l'occupation de la tranchée dont la garde lui avait été confiée. (Citation à l'ordre de l'armée.)

BEURÉE Henri, sous-lieutenant, 11e Cie. « Mort pour la France ».
Officier d'un grand courage et d'une haute valeur morale, très aimé de ses hommes, et très estimé de ses chefs ; avait, depuis le début de la campagne, et sans interruption, fait brillamment son devoir sur le front. A été frappé mortellement d'une balle au front, le 6 juillet 1916, pendant qu'il observait les positions ennemies. (Citation à l'ordre de l'armée.)

SICART François, capitaine, 9e Cie. « Mort pour la France ».
Officier de haute bravoure, entraîneur d'hommes, magnifique d'exemple et de commandement ; a conquis ses grades de lieutenant et de capitaine à la suite de brillants faits de guerre, a eu sa compagnie citée ; a été lui-même l'objet de trois citations (3 blessures). Chef héroïque tombé glorieusement le 23 octobre 1916 en donnant, sous les obus, des ordres à un de ses chefs de section. (Citation à l'ordre de l'armée.)

BLANCHARD Eugène, sous-lieutenant, 3e Cie. « Mort pour la France ».
Officier brave et énergique, venu, sur sa demande, de l'armée territoriale, dans un régiment actif, avait su gagner la confiance de ses hommes et leur communiquer l'ardeur qui l'animait ; a été tué le 1er septembre 1916 dans la tranchée, pendant qu'il faisait, avec ses chefs de demi-section, la reconnaissance de son nouveau secteur. (Citation à l'ordre du C. A.)

RUEF Alphonse, chef de bataillon, commandant le 2e bataillon. « Mort pour la France ».
Officier supérieur de haute valeur militaire et morale. Au front depuis le début de la campagne, sans un jour d'interruption, aimé et admiré de tous, de calme résolution et de grand courage. S'est distingué partout où il a eu à combattre, notamment à Perthes, où sa belle conduite l'a fait décorer. Vient d'être tué à son poste au milieu de sa troupe dans un trou d'obus. (Citation à l'ordre de l'armée.)

LAVIGNE Marie, capitaine, 6e Cie. « Mort pour la France ».
Appelé à relever, dans des circonstances particulièrement difficiles, le 2e bataillon du 103e, a montré un entrain, une énergie, un sang-froid admirables. Par sa ferme attitude, son calme, sa ténacité, a su occuper et conserver une position soumise à un bombardement effroyable ; ses hautes qualités morales, ses belles qualités militaires lui avaient valu depuis longtemps la confiance et le cœur de ses hommes. Est tombé glorieusement au milieu d'eux. Titulaire de plusieurs citations dont une à l'armée. (Citation à l'ordre de l'armée.)

VIALLARD Louis, sous-lieutenant, 6e Cie. « Mort pour la France ».
Jeune officier énergique et d'une grande bravoure. Le 26 mai 1918 a été mortellement frappé à la tête de la patrouille qu'il commandait. (Citation à l'ordre du régiment.)

GROSSET Célestin, capitaine, 7e Cie. « Mort pour la France ».
A l'attaque du 20 mai 1917, bien que très fatigué par suite d'intoxication, est resté à la tête de sa compagnie qu'il a conduite à l'attaque .dans l'ordre le plus parfait. Tombé glorieusement à la Clytte le 27 mai 1918. (Citation à l'ordre de la division.)

GUILLIN Alphonse, lieutenant, 9e Cie. « Mort pour la France ».
Excellent officier, d'une bravoure et d'un calme au-dessus de toute épreuve. Le 20 août 1917, a

conduit sa section à l'assaut comme sur le terrain de manœuvre. Son commandant de compagnie ayant été mis hors de combat, a pris le commandement de la compagnie et l'a conduite parfaitement jusqu'à ses objectifs définitifs. Tombé glorieusement à la Clytte le 1er juin 1918. (Citation à l'ordre de la division.)

CHAUVEL Alfred, sous-lieutenant, 1re Cie. « Mort pour la France ».
Jeune et brillant officier d'un courage et d'une bravoure remarquables. A été tué glorieusement le 19 juillet 1918, à la tête de sa section qu'il entraînait à l'assaut des positions ennemies. (Citation à l'ordre de la division.)

HASSEIN Victor, sous-lieutenant, 2e Cie. « Mort pour la France ».
Officier d'une bravoure légendaire. A combattu vaillamment à la tête de sa section pendant les combats de juillet 1918 (Marne). A été tué dans la première vague d'attaque qu'il entraînait à l'assaut avec son ardeur coutumière. (Citation à l'ordre de l'armée.)

HUET Gaston, sous-lieutenant, 2e Cie, « Mort pour la France ».
Officier ayant une haute conception du devoir militaire. Énergique, plein d'entrain et du plus bel exemple pour ses hommes. A été tué le 16 juillet 1918 en s'élançant à l'attaque d'une position ennemie. (Citation à l'ordre du C. A.)

DUMAY René, sous-lieutenant, 5e Cie. « Mort pour la France ».
Officier plein d'entrain et de bravoure. A été tué le 17 juillet 1918, en refoulant avec sa section une troupe ennemie qui menaçait fortement la compagnie de mitrailleuses. (Citation à l'ordre de la division.)

BOUCHER Auguste, lieutenant, 6e Cie. « Mort pour la France ».
Officier d'élite de toute première valeur, énergique et brave, ayant la plus haute conception du devoir militaire. Mortellement blessé à Venteuil le 17 juillet 1918, au moment où il organisait la position dont il avait la garde, en encourageant ses hommes à la résistance (3 citations antérieures.) (Citation à l'ordre du régiment.)

GUÉRIN Hyacinthe, capitaine, 10e Cie. « Mort pour la France ».
Magnifique soldat, adoré de ses hommes qui le suivaient partout ; homme de conscience et de devoir. Tombé glorieusement le 18 juillet 1918, au cours d'une contre-attaque où il avait déployé une énergie incomparable dans l'action. 5 citations. (Citation à l'ordre de l'armée.)

CHAPPE Désiré, sous-lieutenant, 10e Cie. « Mort pour la France « .
Officier d'élite, .modèle de vaillance et d'audace, grièvement blessé le 17 juillet 1918, n'a consenti à se laisser évacuer qu'à la fin de l'action. Mort des suites de ses blessures. (Citation à l'ordre de l'armée)

GIARD Pierre, sous-lieutenant, 11e Cie. « Mort pour la France ».
Jeune officier ayant déjà fait ses preuves, a contribué beaucoup, comme chef de section, à l'échec total de l'ennemi dans l'attaque du 17 juillet 1918 ; a remplacé ensuite son capitaine, et malgré de très fortes pertes, a su maintenir intégralement les positions conquises dans la journée. Tombé glorieusement à Venteuil (Marne). 3 citations. (Citation à l'ordre de la division.)

TABUSSE Guillaume, commandant le 3e bataillon. « Mort pour la France ».
Officier modèle, soldat magnifique, superbe de vaillance et d'énergie. Est tombé glorieusement à la tête de ses hommes sur le terrain conquis par ses vaillantes troupes le 18 juillet 1918. 5 citations, dont trois à l'armée. (Citation à l'ordre de l'armée.)

LOHY François, lieutenant, 6e Cie. « Mort pour la France ».
Officier plein d'allant ; le 17 juillet 1918, appartenant à une compagnie chargée de la défense d'un village trois fois attaqué par l'ennemi. a, par son attitude calme et résolue, maintenu sa section décimée sur des positions soumises à un bombardement formidable et à des rafales de mitrailleuses très violentes. Tombé glorieusement à la Voie Romaine (Cornillet), à la tête de ses vaillants soldats le 2 octobre 1918. (Citation à l'ordre de la division.)

LOUDIN Lucien, sous-lieutenant, 2e Cie. « Mort pour I-a France ».
Chef de section magnifique de bravoure et d'audace. Entraîneur d'hommes remarquable, ayant leur confiance ; peut tout oser avec eux. A donné le plus noble exemple de courage et d'abnégation au cours des violents combats de l'Arnes, où il est tombé glorieusement à la tête de ses admirables soldats. (Citation à l'ordre du régiment.)

DUPONT Maurice, sous-lieutenant,. 1re C. M. « Mort pour la France ».
Officier d'un courage magnifique et d'un dévouement sans bornes. Le 8 octobre 1918, est parti à l'assaut avec son chef de bataillon, dans un élan enthousiaste ; après l'attaque a été mortellement blessé en parcourant le front des compagnies, sous un violent bombardement et le feu terrifiant des mitrailleuses. (Citation à l'ordre de l'armée.)

FOUSIN Louis, sous-lieutenant, 1re Cie. « Mort pour la France ».
Arrivé le 16 juillet 1918 à la compagnie, a pris le commandement d'une section dans des circonstances particulièrement difficiles. A su s'imposer immédiatement à ses hommes. A, en particulier, le 17 juillet, maintenu sa section sous un bombardement des plus violents par obus de gros calibre et brisé par le feu de ses pièces trois attaques successives de l'ennemi. Tombé glorieusement sur l'Arnes, le 8 octobre 1918. 5 citations. (Citation à l'ordre du C. A.)

DELHOUME Arthur, sous-lieutenant, 5e Cie. « Mort pour la France ».
Officier d'une énergie incomparable, donnant l'exemple de l'ardeur et de la ténacité dans la lutte. S'est particulièrement distingué par sa vaillance le 4 octobre 1918, à la Voie Romaine, et le 8 octobre, sur l'Arnes où il a déployé les plus nobles vertus des combats : courage, abnégation, ténacité indomptable. Tombé glorieusement en faisant le coup de feu avec ses braves soldats, au cours d'une lutte acharnée. (Citation à l'ordre du régiment.)

GAUMET Victor, sous-lieutenant, 1re Cie. « Mort pour la France ».
Jeune soldat qui peut être cité en exemple à tous par sa magnifique bravoure .et sa haute conception du devoir. A commandé sa compagnie au cours de l'attaque du 26 septembre 1918 aussi brillamment qu'il l'avait commandée pendant les opérations de juillet. S'est emparé des objectifs assignés à son unité, les a dépassés, réduisant à l'impuissance les défenseurs qui ont tous été tués ou pris. A repoussé, pendant quatre jours, toutes les contre-attaques, conservant, dans les plus dures circonstances, le terrain confié à son honneur. A capturé une cinquantaine de

prisonniers. S'est emparé, en outre, de 8 mitrailleuses et d'un lance-bombes. Tombé glorieusement sur l'Arnes le 8 octobre 1918. 5 citations. (Citation à l'ordre de l'armée.)

RENOUVIN Émile, sous-lieutenant, 10e Cie. « Mort pour la France ».
Jeune officier qui a su forcer l'admiration des plus braves par son sang-froid imperturbable et sa remarquable bravoure ; le 18 septembre 1918, a atteint son objectif en quelques minutes, entraînant ses hommes par son splendide exemple, brisant la résistance de l'ennemi qui s'enfuit précipitamment. Poussant hardiment de l'avant, a dépassé l'objectif assigné où sa section a capturé 11 prisonniers dont 1 sous-officier. S'installant ensuite en poste avancé, a repoussé victorieusement trois contre-attaques. Tombé glorieusement sur l'Arnes le 8 octobre 1918. 3 citations. (Citation à l'ordre du C. A.)

GARNUCHOT Paul, capitaine, 11e Cie. « Mort pour la France ».
Chargé d'enlever une forte position, le 26 septembre 1918, a préparé l'opération qui lui était confiée, avec la haute conscience qui le caractérise. A brillamment enlevé l'objectif assigné, et a dû résister pendant quatre heures avec des effectifs réduits à 8 contre-attaques ennemies, sans perdre un pouce de terrain: A fait près de trente prisonniers, capturé plusieurs mitrailleuses et un matériel considérable. Tombé glorieusement sur l'Arnes le 8 octobre 1918. 3 citations. (Citation à l'ordre de la division.)

DÉSERT Louis, capitaine, 7e Cie. « Mort pour la France »›.
Commandant de compagnie remarquable par son courage et son sang-froid. Chargé le 19 octobre d'occuper un village dont les abords étaient battus à moins de 500 mètres, a conduit la progression de sa compagnie avec une bravoure indomptable. Tombé glorieusement au cours de l'opération. 5 citations. (Citation à l'ordre du C. A.)

GUGNIOT Émery, lieutenant, 1er bataillon.
Sa compagnie était très violemment pressée par l'ennemi ; l'a dégagée par une contre-attaque énergique, menée avec brio, malgré un terrain défavorable, la violence des feux adverses et des pertes cruelles, a été blessé grièvement au cours de l'action. (Citation à l'ordre du C. A.)

BALLE Anselme, lieutenant, C. M.
Bien que blessé, a entraîné sa section avec la plus grande vigueur à l'assaut des tranchées ennemies. 5 citations. (Citation à l'ordre de l'armée.)

RONDENAY Louis, chef de bataillon, commandant le 1er bataillon.
A fait preuve d'intrépidité et de bravoure froides et calmes, en maintenant son bataillon sous un feu effroyable d'artillerie, en le portant trois fois à l'assaut et en l'accrochant au terrain qu'il a fait organiser solidement de façon à fournir une base aux opérations ultérieures. (Citation à l'ordre de l'armée.)

BIANCHINI, soldat, 4e Cie.
Voyant son chef de section blessé au moment de s'élancer à l'assaut, a entraîné ses camarades en criant : « Suivez-moi, les copains. Vive la France ! En avant ! » (Citation à l'ordre de l'armée.)

VICQ Théophile, chef de bataillon, commandant le 3e bataillon.
A magistralement conduit son bataillon pendant les journées des 24, 25, 26 et 27 février, poussant sa compagnie à l'assaut des boyaux allemands. A progressé d'environ 250 mètres et a organisé solidement le terrain conquis, de façon à le rendre inviolable à toutes contre-attaques. (Citation à l'ordre de l'armée.)

BUREL, caporal grenadier, 10e Compagnie.
Au cours de la nuit du 29 au 30 septembre 1915, faisant partie d'une équipe de grenadiers chargée de la défense d'un bouchon, a fait preuve de calme et d'énergie, quoique contusionné par un éclat de grenade, est resté à son poste particulièrement dangereux où 18 grenadiers ont été blessés, restant seul pour assurer la défense du bouchon. (Citation à l'ordre de l'armée.)

PERRAUD Albert, capitaine, 1re Cie.
Officier aussi modeste que brave et dévoué, ayant donné tout son effort dans le commandement de sa compagnie et de son bataillon. A enlevé sa compagnie le 25 septembre 1915 dans un superbe élan pour la porter à l'attaque des tranchées ennemies. Blessé au cours de l'attaque. (Citation à l'ordre du C. A.)

LAFFITTE Paul, lieutenant.
Officier de grande valeur et d'un courage porté jusqu'à la témérité ; s'est particulièrement distingué par sa bravoure le 23 octobre 1917 en entraînant ses hommes à l'assaut des mitrailleuses ennemies en action, et en s'emparant d'un centre de résistance ennemi après une lutte acharnée. (Citation à l'ordre de l'armée.)

PICOU, sous-lieutenant, 11e Cie.
Officier de haut caractère, de magnifique audace, d'entraînant exemple, type accompli du soldat et de l'homme d'action. Commandant un peloton d'assaut, a franchi des réseaux sous un feu meurtrier, engagé un corps-à-corps victorieux, et, la cuisse fracassée par deux balles, a réussi, avec une troupe très éprouvée, à repousser une vigoureuse contre-attaque. A conservé la tranchée conquise et a capturé 2 mitrailleuses. (Citation à l'ordre de l'armée.)

ODOLANT Albert, adjudant, 2e Cie.
Type parfait du chef de section, s'est toujours fait remarquer, depuis le début de la campagne, par son énergie et son courage. S'est particulièrement distingué dans la période du 25 au 29 juillet 1918, en dirigeant plusieurs reconnaissances périlleuses et en allant le premier, à la tête d'un peloton, dans un village fortement tenu par l'ennemi. Le 29 juillet 1918, a entraîné dans un élan admirable le peloton qu'il commandait, à l'assaut d'une crête sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses. (Citation à l'ordre de l'armée.)

GRUAULT Jean, sous-lieutenant, officier de renseignements, C. H. R.
Officier d'un mâle courage. Détaché le 16 juillet 1918 auprès des unités de première ligne, a mis remarquablement en valeur ses qualités d'audace et de dévouement. L'esprit tendu vers le désir opiniâtre de renseigner à tout prix, s'est dépensé sans compter dans des circonstances de combat très périlleuses, en se déplaçant constamment sous les balles et les obus. Le 29 juillet notamment, s'est porté à un poste avancé, exposé aux vues et soumis au feu violent de l'ennemi. A coordonné

sous les rafales, avec un calme et une précision remarquables, les efforts du personnel sous ses ordres. A été, par son exemple, l'un des principaux facteurs du succès de l'opération. Brisé par la fatigue de 8 jours de combat, n'a consenti à prendre du repos qu'après l'attaque victorieuse de nos troupes. (Citation à l'ordre de l'armée.)

De MALIBRAN Alphonse, sous-lieutenant, 3e compagnie.
Officier d'une belle crânerie et d'une merveilleuse ardeur, entraîneur d'hommes et chef énergique. A pris une part glorieuse aux combats de juillet 1918. Toujours sur la brèche et recherchant les missions dangereuses, a été grièvement blessé le 18 juillet 1918 en exécutant une reconnaissance périlleuse sur le flanc de sa compagnie.

CHALOPIN Pierre, sous-lieutenant, 1re Cie.
Officier d'une haute valeur. Pendant la contre-attaque du 16 juillet 1918, a déployé les plus viriles qualités d'énergie, stimulant l'ardeur de ses hommes ; s'est élancé furieusement sur l'ennemi, l'a bousculé, réduisant un nid de mitrailleuses qui causait dans nos rangs des pertes sévères, s'est conduit de la façon la plus brillante, au cours de reconnaissances délicates, montrant un esprit de sagacité et d'audace des plus louables. 3 citations. (Citation à l'ordre de l'armée.)

BOULANGER Honeste, sergent, 1re Cie.
Excellent sous-officier, plein de sang-froid et de calme. Le 16 juillet 1918, au cours d'une contre-attaque, s'est rué furieusement à la baïonnette sur un groupe de mitrailleurs ennemis qui empêchaient la progression de la compagnie, et causaient des pertes dans les rangs. A été blessé et, malgré sa blessure, a pu organiser la position conquise. Bel exemple d'abnégation et de devoir. (Citation à l'ordre de l'armée.)

BÉCARD André, caporal, 1re Cie.
Caporal énergique d'une grande bravoure. S'est élancé avec une fougue impétueuse à la tête de son groupe sur un nid de mitrailleuses qui arrêtait la progression des vagues d'assaut après un combat acharné, l'a réduit au silence, tuant et blessant sur place les occupants, capturant deux mitrailleuses lourdes et trois mitrailleuses légères. A organisé immédiatement la position conquise. (Citation à l'ordre de l'armée.)

MARTIN Eugène, soldat 11e Cie.
Soldat énergique et courageux. Au cours d'une contre-attaque, le 16 juillet 1918, s'est élancé à la baïonnette sur une mitrailleuse ennemie en action, a tué les deux servants. Pris à partie par d'autres adversaires, a chargé sur eux à l'arme blanche et les a mis en fuite. A fait l'admiration de tous par son mépris du danger et sa froide bravoure. (Citation à l'ordre de l'armée.)

MAGNE Pierre, lieutenant, 2e C. M.
Officier d'une grande bravoure et d'un merveilleux sang-froid. Le 17 juillet 1918, à la tête de sa section de mitrailleuses, a repoussé trois attaques ennemies dont l'une précédée d'un bombardement des plus violents par obus de gros calibre. Au cours même de ce bombardement, a maintenu le tir de ses pièces, a causé des pertes sévères à l'ennemi qui allait aborder la position, et l'a contraint à se replier. La compagnie étant tournée par la droite et dépassée de plus de 300 mètres par l'ennemi, le lieutenant MAGNE, chargé d'assurer le repli, a accompli sa mission

jusqu'à la dernière cartouche. (Citation à l'ordre de l'armée.)

LEBERT Georges, sergent, 2e C. M.
Le 17 juillet 1918, a la tête d'une mitrailleuse, a repoussé trois attaques successives, dont l'une précédée d'un violent bombardement. A causé par son tir des pertes sérieuses à l'ennemi, qui, chaque fois, a dû se replier sans aborder la position. Le 18 juillet 1918, son chef de section ayant été blessé, a pris le commandement de la section et suivi la progression d'une troupe d'assaut. Sous un bombardement des plus violents, mettant hors de combat la moitié de son personnel, a entraîné ses hommes et s'est installé résolument avec eux sur la position avancée particulièrement battue ; s'y est maintenu et a exécuté des tirs dont l'efficacité a favorisé la progression. 9 blessures. 3 citations. (Citation à l'ordre de l'armée.)

BENEUT Louis, caporal, 9e compagnie.
Excellent gradé, bel exemple d'énergie et de discipline. A entraîné crânement ses hommes à l'attaque d'une position ennemie, le 18 juillet 1918, sous le feu des mitrailleuses et de l'artillerie ennemie. A été grièvement blessé au cours de la progression. (Citation à l'ordre de l'armée.)

CHOLET Georges, soldat, 6e compagnie.
Excellent soldat, d'une grande bravoure et d'un dévouement à toute épreuve. A été grièvement blessé le 17 juillet 1918 à son poste de combat sous un violent bombardement ennemi. (Citation à l'ordre de l'armée.)

MICONNET Henri, capitaine, 2e C.M.
Chargé de la défense du village de Venteuil, avec sa compagnie de mitrailleuses, le 17 juillet 1918, a, par son attitude magnifique, un courage et une énergie farouche, sous un bombardement violent d'obus de tous calibres et d'obus toxiques, brisé trois attaques successives d'un bataillon ennemi, et a permis ainsi de conserver une importante position. (Citation à l'ordre de l'armée.)

BLANCHON Antoine, sous-lieutenant.
Jeune officier d'une haute valeur morale et d'une bravoure splendide ; s'est porté à la tête de ses hommes, le 26 septembre 1918, sur la position ennemie avec une fougue magnifique, entraînant sa section avec son ardeur communicative ; avec 5 hommes, a capturé 15 Allemands, repoussant ensuite, au cours de l'après-midi, 4 contre-attaques ennemies. (Citation à l'ordre de l'armée.)

LOUIS Alfred, sergent.
Sous-officier aussi brave que modeste. Avec un effectif très réduit a tenu tête, toute la journée du 21 septembre 1918, à l'ennemi qui contre-attaquait ses postes, et l'a repoussé à 5 reprises différentes en lui infligeant des pertes sensibles. (Citation à l'ordre de l'armée.)

GIET Maurice, sergent.
Sous-officier ayant donné maintes fois les preuves de son courage et de sa haute conception du devoir. Au cours de l'action du 26 septembre 1918, commandant une section d'attaque, a conduit superbement sa section à l'assaut des positions ennemies fortement occupées. L'ennemi ayant attaqué par trois fois un groupe voisin, n'a pas hésité à porter secours à ses camarades, payant de sa personne et aidant ainsi à la conservation du terrain conquis. (Citation à l'ordre de

l'armée.)

SERVEL Michel, sous-lieutenant, 11e compagnie.
Jeune officier de 20 ans, d'un courage remarquable. S'est couvert de gloire le 26 septembre 1918 (Voie Romaine) en se jetant corps-à-corps sur un groupe de 36 Allemands qu'il a capturé. Vient encore, au cours des journées des 8 et 9 octobre 1918, sur l'Arnes, de faire preuve d'une bravoure merveilleuse. Tous les officiers de sa compagnie ayant été tués, a pris le commandement de cette unité et repoussé une violente contre-attaque ennemie dans des circonstances particulièrement critiques ; a conduit le combat avec une énergie farouche, capturant des prisonniers et tuant un grand nombre d'ennemis, réussissant, grâce à son action rapide et décidée, à rétablir les lignes avancées dans leur intégrité. 1 citation à l'armée antérieure. (Citation à l'ordre de l'armée.)

CARNAC Jean, soldat.
Agent de liaison très courageux et d'un dévouement sans bornes. S'est particulièrement distingué au cours de l'attaque du 8 octobre 1918, en portant rapidement des ordres sous des bombardements violents et des feux rasants de mitrailleuses. (Citation à l'ordre de l'armée.)

GENDRON Jules, sergent, 6e compagnie.
Le 8 octobre 1918, au cours d'une attaque sur des positions semées de nids de mitrailleuses, s'est offert pour guider les chars d'assaut affectés au régiment. A accompli sa mission avec une intelligence avisée, conduisant successivement une section de chars d'assaut sur tous les engins qui se dévoilaient, ne cessant de montrer la plus virile crânerie. (Citation à l'ordre de l'armée.)

BLIME Marcel, sergent.
Excellent sous-officier d'un courage et d'une énergie au-dessus de tout éloge. Le 8 octobre 1918, pendant un violent bombardement et sous de fortes rafales de mitrailleuses, s'est porté spontanément à la contre-attaque en tête de la section de mitrailleuses, a ainsi contribué brillamment à reprendre le terrain conquis par l'ennemi. (Citation à l'ordre de l'armée.)

LEPERCHE Fernand, soldat.
Mitrailleur d'élite, d'une crânerie qui a fait l'admiration de tous. Au cours de l'attaque du 8 octobre 1918, a facilité la progression de nos vagues d'assaut, en portant courageusement ses pièces en avant, faisant ainsi tomber les résistances ennemies. 4 ans de campagne, a pris part à toutes les opérations auxquelles le régiment a participé. (Citation à l'ordre de l'armée.)

MARÉCHAL François, sergent.
Sous-officier modèle de bravoure et d'entrain. A fait preuve, les 8 et 9 octobre 1918, d'un courage et d'une initiative remarquables, et ramené dans nos rangs une mitrailleuse ennemie, après avoir abattu les deux servants. (Citation à l'ordre de l'armée.)

JACOVITZ Henri, sous-lieutenant, 11e compagnie.
Le 19 octobre 1918, a dirigé un groupe d'attaque avec une sûreté et une énergie remarquables, malgré de violentes réactions des mitrailleuses ennemies ; a réussi à capturer 15 prisonniers et 7 mitrailleuses. A donné le plus viril exemple d'ardeur dans l'action. (Citation à l'ordre de l'armée.)

SALINE Félix, soldat.
FOUCHARD Lucien, soldat.
Braves soldats, le 19 octobre 1918, volontaires pour une action de nuit, se sont jetés impétueusement sur les positions ennemies, ont déployé, au cours de la lutte, une ardeur incomparable, assurant la capture de 15 prisonniers et 7 mitrailleuses. Se sont maintenus sur la position conquise, malgré les violentes réactions de l'ennemi. (Citations à l'ordre de l'armée.)

FOUYA Lucien, lieutenant, 3e compagnie.
Officier d'élite, à l'enthousiasme communicatif, grand entraîneur d'hommes. Le 8 octobre 1918, a chargé à la tête de sa compagnie, gagnant rapidement du terrain, malgré le feu terrifiant des mitrailleuses. Le 9 octobre, a de nouveau entraîné ses hommes à l'assaut. Entouré par un ennemi supérieur en nombre, s'est dégagé à la baïonnette, tuant une vingtaine d'ennemis et faisant 10 prisonniers valides. Légèrement blessé, a gardé le commandement de son unité. (Citation à l'ordre de l'armée.)

SORDOILLET Georges, sous-lieutenant, 11e compagnie.
Chargé d'exécuter une attaque contre un point d'appui très solidement tenu, s'est acquitté de sa mission avec une bravoure magnifique. A pris le poste à revers, s'est précipité sur l'ennemi à la tête de ses hommes avec une incomparable ardeur, et, liant son action de surprise à une attaque de front, a contribué à la capture de 36 prisonniers dont deux officiers. (Citation à l'ordre de l'armée.)

DAVID Léon, sous-lieutenant, 6e compagnie.
Chargé de nettoyer un poste ennemi, a entraîné ses hommes avec une incomparable ardeur, les a jetés au corps-à-corps dans une action rapide qui a déconcerté l'ennemi ; a capturé 11 prisonniers. (Citation à l'ordre de l'armée.)

VALLOT Jean, sergent, 11e compagnie.
S'est porté le premier à l'attaque d'un poste ennemi puissamment organisé, avec un courage et un esprit de décision parfait. A engagé à trois reprises le combat à la grenade, a brisé la résistance du poste, s'est emparé du point d'appui, en mettant hors de combat la garnison par son feu ou par capture. (Citation à l'ordre de l'armée.)

MOUSSET Henri, sergent, 9e Cie. « Mort au champ d'honneur ».
Sous-officier d'un courage magnifique, réputé par son audace. Le 8 octobre 1918, suivi d'un caporal et d'un seul homme, s'est précipité sur un centre de résistance ennemi, tenu par un officier et 30 hommes armés de trois mitrailleuses. Sommé de se rendre par l'officier ennemi, l'a couché en joue, l'obligeant à lever les bras et à capituler avec son groupe entier. Le même jour, a été mortellement blessé en se précipitant au-devant de l'ennemi qui contre-attaquait. (Citation à l'ordre de l'armée.)

JOSUAT Ulysse, capitaine adjudant-major, 2e bataillon.
Appelé le 8 octobre 1918, en pleine action, à prendre le commandement du bataillon de première ligne, dont le chef venait d'être blessé, a poursuivi avec énergie l'exécution de la mission confiée

à ce bataillon. Pendant les trois jours qui ont suivi, a, par son calme et son activité inlassables, maintenu ses unités décimées sur les positions conquises que l'ennemi bombardait et mitraillait avec la plus grande violence. A fait face à deux violentes contre-attaques, capturant des prisonniers et du matériel. (Citation à l'ordre de l'armée.)

GILLAUX Albert, soldat.
Le 9 octobre 1918, au cours d'une violente contre-attaque ennemie, son chef de pièce et ses camarades ayant été tués ou blessés, a maintenu sa pièce en position et, malgré les rafales de mitrailleuses, a tiré jusqu'au bout, contribuant, pour une large part, à l'échec de la tentative ennemie. (Citation à l'ordre de l'armée.)

DUJARDIN Almire, sous-lieutenant, 1re compagnie.
Officier d'une bravoure remarquable. Le 8 octobre 1918, s'est élancé à l'attaque des positions ennemies avec sa fougue habituelle, sous un intense bombardement et un tir meurtrier de mitrailleuses. Se trouvant isolé, a défendu avec acharnement la position confiée à sa garde, abattant de sa propre main plusieurs adversaires. Blessé une première fois, a refusé de quitter ses hommes. Ayant pris le commandement d'une compagnie très éprouvée, est parti lui-même à la tête de quelques hommes pour assurer la liaison avec une unité voisine. A été de nouveau blessé d'une balle et n'a consenti à quitter son poste qu'après avoir réalisé complètement sa mission. (Citation à l'ordre de l'armée.)

TOURON Louis, chef de bataillon, commandant le 2e bataillon.
Officier supérieur de grande valeur. Le 2 octobre 1918, a maintenu ses compagnies sur une position soumise à un violent tir d'artillerie (Voie Romaine). A contre-attaqué l'ennemi qui avait pénétré dans nos lignes et l'en a rejeté après une lutte opiniâtre, en lui faisant des prisonniers. Puis, du 8 au 16 octobre, a attaqué l'ennemi sans relâche, l'a bousculé de la position qu'il occupait et l'a poursuivi pendant plus de 20 kilomètres, lui capturant des prisonniers et un matériel considérable. 5 citations. (Citation à l'ordre de l'armée.)

BEULAYGUE Jean, capitaine adjudant-major, 3e bataillon.
Officier d'une bravoure légendaire qui incarne l'ardeur et la ténacité combatives, donnant l'exemple toujours de la crânerie et de la fidélité au devoir. Blessé grièvement le 18 juillet 1918, au cours d'une contre-attaque où il a déployé les plus viriles qualités d'énergie et de fermeté. 6 citations. (Citation à l'ordre du C. A.)

REUILLY Henri, capitaine adjoint au chef de corps, C. H. R.
Collaborateur actif et dévoué du chef de corps, n'hésitant pas à se prodiguer dans les tranchées pour renseigner son chef et expliquer sa pensée. A effectué, au cours des combats de juillet 1918, des reconnaissances et des liaisons délicates, et, malgré des actions de feu violentes, a toujours gardé la même sérénité confiante, sous l'impulsion de sa droite conscience et d'un sentiment profond du devoir grandi au milieu du danger. 5 citations. (Citation à l'ordre du C. A.)

NAUDIN Georges, sous-lieutenant, 1re compagnie.
Officier d'un courage admirable et d'une énergie farouche. Le 8 octobre 1918, a entraîné brillamment sa section d'assaut, en dépit des réactions violentes de l'ennemi. Le 14 octobre 1918, a pris le commandement d'une compagnie placée dans une situation particulièrement difficile. A

conservé le terrain conquis, repoussant plusieurs contre-attaques. Malade, a refusé de quitter son poste, donnant un bel exemple de dévouement et de ténacité. 4 citations. (Citation à l'ordre du C. A.)

BOULANCOURT Eugène, capitaine, 3e C. M.
A puissamment contribué aux succès des combats du 18 juillet 1918, par ses belles qualités de décision et d'énergie. Officier d'élite, laborieux, d'un sang-froid remarquable, se prodiguant sans compter et apportant dans la lutte la plus virile ténacité. 4 citations. (Citation à l'ordre du C. A.)

BRETEAU Émile, soldat, aumônier, brancardier, 2e bataillon.
Brancardier modèle, apprécié de tous dans la lutte apporte toute son énergie et tout son cœur. Incarnation du devoir, a déployé dans l'action, en même temps que les nobles vertus de son apostolat, les plus viriles qualités d'entrain, d'ardeur souriante et communicative. Toujours là quand on fait appel à son dévouement. Se prodigue nuit et jour sans souci des dangers ; réconforte les souffrances, fait régner la bonne humeur dans les épreuves, grandissant et raffermissant le moral de ses camarades dans les crises du combat ; magnifique exemple d'abnégation et de bonté fraternelle. (5 citations.)

BAGLIN, René, sous-lieutenant, 9e Cie.
Jeune officier, modèle de bravoure et d'énergie ; a fait preuve, au cours de l'attaque, des plus belles qualités militaires, en entraînant ses hommes par son magnifique entrain, sous le bombardement violent et les tirs incessants des mitrailleuses. Ayant atteint l'objectif fixé, a su organiser tout le terrain conquis, et obligé l'ennemi à la retraite avec de lourdes pertes. Ayant pris le commandement d'une unité privée de ses officiers, a maintenu par son exemple, l'énergie de tous ; a pris une part brillante aux opérations qui ont suivi, exaltant ses hommes par son intrépidité au cours des journées du 1er au 9 octobre 1918. — Cinq citations. (Citation à l'ordre du Corps d'Armée.)

LEJEUNE, Aristide, sous-lieutenant, 9e Cie.
Officier d'une bravoure et d'un calme a toute épreuve, s'est particulièrement distingué au cours des combats des 16 et 17 juillet 1918, entraînant sa compagnie sous les plus violents tirs de barrage. A été blessé au cours d'une contre-attaque le 17 juillet 1918. — Deux blessures, quatre citations. (Citation à l'Ordre du Corps d'Armée.)

CHAPRON Julien, (1re C. M.), sous-lieutenant.
Officier d'une haute conscience, faisant l'admiration de tous par son mépris absolu du danger. Le 8 octobre 1918, a entraîné sa section à l'assaut dans un élan magnifique. Son capitaine ayant été blessé, a pris le commandement de la compagnie de mitrailleuses dans des circonstances difficiles et s'est révélé un véritable chef au cours de trois jours de violents combats, a parcouru fréquemment le front du bataillon, visitant ses sections de jour, sous les bombardements et les feux rasants de mitrailleuses, Quatre citations. (Citation à l'ordre du Corps d'Armée.)

Et c.. Et c..

IV

SOUS LES FRANGES D'OR

ORDRE DU RÉGIMENT N° 28

Hommage aux Morts (2 novembre 1918)

« Gloire à notre France Éternelle !
« Gloire à ceux qui sont morts pour elle !

Il y a trois mois, émus et recueillis, nous nous inclinions pieusement devant le généreux sacrifice de nos héros de **la Marne** !
C'était dans la modeste église de **Festigny**, trouée et dévastée. Comme au temps de **Navarin**, « tout était ruines et deuil ». Le Hun, allié du Turc sanglant, « avait passé là » !
Et pourtant la petite flèche aiguë du clocher déchiqueté montait, droite et sereine, vers les étoiles de l'espérance, tandis que l'âme de nos morts faisait frissonner les soies du drapeau, et semblait stimuler notre ardeur, nous inviter à de nouveaux efforts !
Je vois encore, au-dessus du clocher, le coq de **la Gaule** qui abritait de ses ailes la tombe des aïeux et qui, face à l'ennemi, semblait jeter aux vivants le « cocorico » strident des ralliements suprêmes.
Aux armes ! Pour la défense des berceaux et des tombes !
Aux armes ! Comme aux temps de **Gergovie**, de **Poitiers**, de **Bouvines**, de **Patay**, de **Denain**, de **Valmy**, de **Coulmiers** !
Aux armes ! Pour la défense des foyers et des libertés saintes ! Pour la défense du génie de **la France** !
Et, pour chasser le Boche maudit, nos légions de la boue sont devenues les légions des libres plaines illuminées de gloire !
Légions saintes de la liberté, qu'escortait la phalange des morts de la vieille **France** : soldats de **Duguesclin** et de **Bayard**, chevaliers du devoir ; « va-nu-pieds » de **Valmy**, de **Fleurus** et de **Rivoli**, enfants de la liberté ; « grognards » chamarrés d'or d'**Iéna** et d'**Austerlitz**, princes de la gloire !

. . . . . .

Rappeler leurs exploits, évoquer leur vaillance, c'est honorer les morts.
« ***En avant !*** », avait dit le général **GOURAUD**, **le 25 septembre 1918**. Et à cet appel, qui retentit

dans nos rangs comme un coup de clairon, **BAJU**, avec une fougue impétueuse, se lance à l'attaque de **la Voie Romaine~Ouvrage Saint-Cyr**. **TOURON** exploite et ramasse le gibier. **CATHELAIN** tient.
En quelques minutes, tout est balayé, emporté.
L'ennemi, d'abord décontenancé, réagit avec vigueur. Mais **SERBEL** et **SORDOILLET** lui assènent un vigoureux coup de poing **au carrefour Saint-Cyr-Fabert**, il n'insiste pas.
Au tableau : cent prisonniers, deux canons, douze mitrailleuses.
Chez nous, cinq blessés seulement.
Le 2 octobre, un ouragan de fer s'abat sur le bataillon **TOURON**.
La 6e compagnie, au centre, est décimée par le feu ou ensevelie dans les tranchées et abris.
Son chef héroïque, le petit lieutenant **LOHY**, tombe glorieusement..., les survivants se replient en combattant **sur la Voie Romaine**, découvrant la 7e compagnie qui est encerclée. Le Boche s'avance **au bois Fabert** et hurle victoire !
Mais le brave **DÉSERT** ne s'émeut point... Il combattra jusqu'à la mort : c'est l'ordre, c'est le devoir. Et puis **TOURON** et **CATHELAIN** sont là. Gare la riposte !
Déjà le petit **NAUDIN** (bataillon **CATHELAIN**) pousse ses contre-attaques **vers le boyau de Wez**, tandis que **DELHOURNE** se lance **sur le bois Fabert**... Le Boche interdit plie. On rejoint **DÉSERT** qui est délivré. On crie : « ***Vive la France*** »
Puis à la voix mâle de **TOURON**, tout le monde se précipite sur l'ennemi. C'est la déroute !
Belle et glorieuse journée ! Mais des pertes sévères, hélas !
Quelques jours après, **le 8 octobre**, **CATHELAIN**, avec un brio superbe, conquiert son objectif ; mais, à sa gauche, les camarades du 265e ne peuvent déboucher. Les mitrailleuses boches fauchent notre flanc découvert. Nos pertes sont cruelles !
CATHELAIN est blessé, **JOSUAT** le remplace. **BALLE** se multiplie, mais s'affaisse à son tour. Il faut combler les vides, et le régiment tout entier est en ligne, réparti avec une hernie de 3 kilomètres à défendre !
Devra-t-on se replier ? Non, car ce terrain conquis, jonché de morts et blessés est sacré. Ce coup de poing tendu vers l'ennemi est un appel à l'action, à la solidarité ! C'est une menace pour le Boche !
Vous l'avez compris, mes petits !
L'ennemi contre-attaque avec violence ; nos groupes décimés ripostent la nuit, le jour, avec une énergie indomptable.
Nos chers officiers, le bon papa **GARNUCHOT**, le gosse **GAUMET**, le petit **DUPONT**, les braves **FOUSIN**, **DELHOUME**, **LOUDIN**, **RENOUVIN** sont tombés dans l'âpre lutte...
A la tête des survivants, les officiers qui restent : **JOSUAT**, **DEBRAY**, **RAYMOND**, **FOUYA**, **NOËL**, **NAUDIN**..., boueux et loqueteux, font des prodiges !
On est cerné de toutes parts, on forme le carré, on tiendra jusqu'au dernier ! Notre « doigt de gant » est un drapeau !
Mais bientôt la charge sonne : **TOURON**, **MICONNET**, **BOULANCOUR**, **BAJU** à la tête d'éléments dissociés que renforcent les signaleurs, cyclistes, téléphonistes, cuistots et quelques isolés du 265e, se lancent furieusement sur le Boche... On réquisitionne un char d'assaut !
Partout, la baïonnette rétablit les affaires. On se donne de l'air... On respire enfin !
Vive le 103e R. I. !
Puis c'est la poursuite glorieuse **vers la Retourne et vers l'Aisne**, **par Cauroy**, **Mont-Saint-Rémy**, **Pauvres**, **Saulces-Champenoises**.
C'est la conquête d'**Ambly-Haut** par notre héroïque **DÉSERT** qui tombe auréolé de gloire.
Il ne reste aucun officier à la 7e compagnie. Mais **DAVID** décolle de la 6e, se met à la tête de la

compagnie sœur dont il affirme le succès dans un beau geste de solidarité.
Enfin, c'est **entre Aisne et Canal** la belle reconnaissance **CHALOPIN**, l'incomparable ardeur du petit sergent **BRU**, l'impétuosité de **JACOWITZ** qui, à la tête de la 9e compagnie, inscrit au Livre d'or du 103e un des plus beaux épisodes de la grande guerre.

. . . . . .

Ils sont tombés nombreux, nos frères d'armes, aux champs glorieux des suprêmes devoirs. Ne les oublions jamais, n'est-ce pas ? Ne sont-ils pas toujours au milieu de nous ? Leur exemple vivifie notre ardeur et notre ténacité.
Leurs âmes entourent ce tombeau tricolore, elles planent au-dessus de notre drapeau... Ils sont avec nous, dans nos fêtes, dans nos défilés, dans nos temples, comme aujourd'hui, où nous avons demandé au bon Dieu de **France** — celui de **Bayard** et de **Jeanne**, le bon Dieu de nos mamans **—** de glorifier leur généreux sacrifice...
Gloire, gloire éternelle à nos chers héros ! Ils ont défendu la Mère Éternelle, la Terre riche et féconde, notre douce **France** !
Et demain, la Providence pourra faire germer encore dans le cœur d'un Français les idées les plus nobles, les plus généreuses, pour en embraser le monde !
Gloire, gloire à toi, ô France ! dont le nom dit Franchise et l'histoire Espérance !
Gloire à toi ! ô mère chérie, désormais noble et fière gardienne du sépulcre saint des sacrifices du monde, pour la cause éternelle de la Justice et du Droit ! Et sois fière de tes fils, car bientôt tu pourras, grâce à leurs vertus, serrer sur ton sein tes deux filles retrouvées, dans un élan de joie maternelle, reconnaissante et émue !
Honneur à vous aussi, mes chers enfants...
J'ai parcouru **sur l'Arnes** vos tranchées sanglantes et les boqueteaux hachés par les grenades et les V. B.
Je vous ai vus sous les saulaies de **l'Aisne**, dans des trous pleins d'eau, le dos à la pluie, le ventre creux, les yeux fatigués par l'alerte !
Et, sous la mitraille, pendant trois jours, fermes comme un roc, vous avez tenu le terrain confié à votre honneur, le cœur haut, l'âme tenace, sans défaillance !
Vous avez déployé dans la tranchée boueuse de l'épreuve, ou au clair soleil des plaines, les plus viriles qualités de la race qui sont des vertus de famille.
Bientôt vous rentrerez dans vos foyers ; le soc rouillé de vos charrues retournera la terre encore.
Vous reprendrez le rude labeur, au chant de l'alouette des Gaules, éprise de Liberté et d'Idéal.
Vous garderez les fortes vertus de la famille qui forment les traditions de la race : le travail par-dessus tout, la prévoyance, la générosité du cœur, le devoir et l'honneur, toujours !
Courage ! Un effort encore, mes enfants ! Traquée de toutes parts, la.bête immonde fuit... Il faut la poursuivre sans répit et l'abattre !
Mais nous touchons au but, nous verrons bientôt, dans les avenues illuminées, l'apothéose finale, et la foule acclamer nos drapeaux triomphants !...
N'entendez-vous pas déjà les échos de notre *Marseillaise* ?
Ne percevez-vous pas le frôlement des ailes de la Victoire ?
C'est le « Jour de Gloire » qui vient !...
Vive **la France** ! N'est-ce pas, mes chers petits !
C'est le cri des vivants !
Et le cri des morts, c'est notre **DÉROULÈDE** souriant qui le « claironne » dans les rangs immobiles des cohortes du grand silence, sous les sillons sanglants de France, ou dans les champs

des éternels repos :
« Vive la Tombe ! Puisque la patrie est toujours vivante ! »
Mes chers enfants, saluez la *Marseillaise* !
C'est **la France** guerrière qui passe et, dans son sillage, l'âme de nos héros !
Aux soldats du 103e « morts pour la patrie », présentez les armes !
La Marseillaise !

Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.
Signé : **VILLEMIN**.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 40

Fêtes de la Fourragère

Le jour de gloire est arrivé !

Le 103e R. I. obtient une deuxième citation à l'ordre de l'armée pour la mâle bravoure et la virile énergie qu'il a déployée au cours des combats de **la Voie Romaine**, de **l'Arnes** et de **l'Aisne** (**septembre et octobre 1918**).
Notre glorieux régiment est autorisé à porter *la Fourragère*.
Avec quelle émotion nous avons appris la bonne nouvelle !
Elle s'est répandue avec la rapidité de l'éclair. J'ai vu vos groupes s'animer, vos visages s'épanouir, votre joie rayonner comme aux jours de Victoire !
J'ai vécu avec vous cette minute inoubliable. Ce jour-là, nos rangs, illuminés de gloire, acclamaient le Grand Triomphe ! Et votre regard clair me disait aussi toute votre reconnaissance pour nos chefs, si pleins de sollicitude !
La Fourragère ! Vous le savez bien, mes chers petits, c'est la couronne glorieuse ! l'Honneur suprême ! que la Patrie reconnaissante décerne aux plus vaillants !
C'est la guirlande de l'héroïsme, qui atteste votre ardeur dans les combats, votre ténacité dans la lutte, votre opiniâtreté indomptable dans les tranchées de la boue, votre abnégation sereine dans les trous de la souffrance, dans les abris bouleversés de l'angoisse !
Vous la porterez crânement, n'est-ce pas, mes enfants ?
Vous l'avez méritée. Elle s'étalera fièrement sur vos poitrines, boucliers de vos nobles cœurs, qui vont battre plus fort et plus vite.
La Fourragère est un panache, une cocarde !
Mais elle a une signification plus haute ; elle est un symbole : un souvenir, une espérance, un lien moral.
C'est la couronne d'immortelles accrochée à l'azur de notre drapeau vénéré, âme de nos héros ! C'est le signe visible du Saint Holocauste, pour la noble cause de la Justice et du Droit.

Et, comme la couronne de lierre penchée sur l'humble croix des tumulus qui jalonnent la Voie Sacrée, elle évoque le souvenir ému de nos camarades tombés au Champ d'honneur !
Au passage du drapeau, dans nos villages, dans nos hameaux, vous avez vu les épouses en deuil et les vieilles mamans courbées et ridées faire le signe de la croix, comme auprès d'une tombe ; elles ne pleurent plus parce qu'elles ont trop pleuré ! tandis que les petits orphelins de **France**, les mains jointes, se mettaient à genoux !
La Fourragère est une gerbe de fidélité ; c'est une palme.
Mes chers enfants, n'oublions jamais nos martyrs ! Que votre cœur fidèle, dans le recueillement ou la prière, pieusement se rappelle ! Qu'il se souvienne, reconnaissant et ému, des héros tombés pour la cause sainte de la Liberté : des **POLIGNAC**, des **GROSSET**, des **GAILLARDOT**, des **TABUSSE**, des **GUÉRIN**, des **LOHY**, des **GAUMET**, des **GARNUCHOT**, des **DÉSERT**... de tant de jeunes officiers, vos frères d'armes, dont la vie fut brisée à son aurore !
Cette couronne teintée de sacrifices et d'espérance, ce sont eux qui en ont tressé les fibres sanglantes, et, généreusement, à nous, les vivants, ils ont légué l'espérance... l'espoir des grands bonheurs pacifiques : le soleil après l'ouragan, le sourire après les larmes !
Petits soldats du 103e R. I., noblesse exige ! L'honneur crée des devoirs ! Un régiment à *fourragère* est une unité d'élite, un régiment d'as !
Nous garderons et nous vivifierons nos vertus militaires. Elles ont fait notre force et notre gloire ! Notre attitude, notre tenue, notre conduite seront toujours citées en exemple.
La Fourragère symbolise le Devoir et l'Honneur : nous ne faillirons jamais ni à l'un ni à l'autre !
Ne brisons pas cette couronne ! C'est un diadème de prix ! C'est un collier de brillants offert à la Mère éternelle par les champions de la vaillance pour festonner, faire resplendir son manteau de gloire, tissé par tous ses enfants !
Enfin, *la Fourragère* est un lien de solidarité morale !
Elle relie le présent au passé et aussi à l'avenir. Ce lien indestructible, ruban de l'Histoire éternelle, unit désormais les soldats de **Bouvines** et de **Denain**, ceux de **Zurich** et de **Bazeilles**, aux soldats de **l'Oise** et de **la Marne**, à ceux de **la Meuse** et du **Rhin** ! aux soldats de demain enfin, garnisons des chantiers du Labeur, qui, sans défaillance, poursuivront leur mission réparatrice !
Mes chers petits, à l'atelier, au rude travail des champs, votre cœur sensible et bon restera fidèle aux souvenirs et aux leçons d'hier !
Bientôt le Poilu de la Grande Guerre deviendra le Poilu de la plus grande France. Et l'union fraternelle des Poilus de France, dans un décor de compréhension mutuelle, de concorde, fera épanouir les abondantes moissons de prospérité et de grandeur !
Dans les champs de bataille de la vie, écoutez bien ceci, mes enfants : Vous resterez toujours unis autour du drapeau, cœur à cœur, la main dans la main, comme aux jours glorieux des combats !
On n'édifie rien avec l'âpre et violente discussion, ni avec la haine : les luttes fratricides font pleurer les mères ! Il faut être bon, toujours et pour tous.
Vous serez donc bons, généreux, tolérants. « ***Soyons tous frères,*** a dit notre grand **CLÉMENCEAU** ; ***la France le veut !*** »
La bonté, la solidarité, la générosité, la tolérance sont des vertus du cœur qui élèvent l'âme et l'ennoblissent. Ce sont des vertus de notre douce France, fille de la fraternité !
Vous serez disciplinés. Vous respecterez les lois du pays. La discipline civique, fleur de l'abnégation, n'humilie pas l'homme mais l'élève ! Sans elle c'est le tumulte et le chaos qui, en précipitant la Liberté vers l'abîme, précèdent le glas de la Patrie ! Une démocratie est invincible, qui est ordonnée et disciplinée !

C'est cette discipline librement consentie ; c'est l'accord harmonieux des volontés, des intelligences ; c'est la fraternelle union de la France autour des trois couleurs : chefs, soldats, riches, pauvres, ouvriers, paysans ; c'est l'étreinte vibrante et affectueuse des âmes et des cœurs qui ont sauvé **la France** ! **La France**, sentinelle de l'humanité, qui, après la parade longue et sanglante, dans une riposte sublime, a, d'un seul coup d'épée, refoulé les ténèbres qui menaçaient d'envahir le monde !

. . . . . .

Sedan est une Tombe, une Douleur !... la tombe des « Braves Gens » qui luttèrent « jusqu'au dernier », « jusqu'à la dernière cartouche », pour sauver l'honneur, aux jours sombres de la défaite !
Nos ennemis cruels voulaient, un demi-siècle plus tard, que cette tombe fût le sépulcre de la Patrie !
Ah ! ces jours d'épreuves et d'angoisses ! Défendant son sol et son génie avec une énergie farouche, blessée et meurtrie, la Patrie, dira l'Histoire, fut bien près de mourir !
Brutalement, le Boche assassin voulait clouer le cercueil de l'agonisante ! Le Phare lumineux de tous les espoirs du monde allait s'éteindre... Les nuages noirs des corbeaux avides passaient, sinistres, semant partout la terreur et l'effroi... C'était le crépuscule ! Quand, venant de l'occident et irradiant les flots déchaînés qui, au-dessus du *Lusitania*, exhalaient leur courroux, une gerbe d'étoiles radieuses illumina le berceau de **La Fayette** !
C'est à ce signal, n'est-ce pas, mes enfants, que tous ensemble nous avons pu soulever la pierre sépulcrale qui étouffait la Patrie et sous laquelle le Hun maudit avait cru ensevelir à jamais nos espérances !
Soulevant son linceul, la Patrie, drapée d'or, sort du tombeau !
Ce miracle de la résurrection, salué par les clochers de toute **la Gaule**, c'est vous, mes enfants, qui l'avez fait !
Et, dans son ascension vers le ciel bleu, notre **France**, — Étoile Polaire universelle toujours, — est escortée par deux anges de la Patrie : **l'Alsace** et **la Lorraine**, qu'elle presse tendrement sur son sein maternel... Elle est acclamée par les héros consolés de **Floing**, d'**Illy** et de **Bazeilles**, qui, ralliés sur les cimes, tous debout, tendent vers elle leurs bras décharnés !
Et notre fier **Turenne**, l'épée haute, indique à nos légions bleues ce chemin qu'il connaît bien : celui du **Rhin** français !
La Patrie ressuscitée et vengée, auréolée de gloire, sourit aux vivants et aux morts, à ses nobles fils qui, n'ayant jamais désespéré d'elle, l'ont si bien servie !
Honneur ! Honneur à la France éternelle ! A la France d'hier, d'aujourd'hui, de demain, de toujours
Vive ***Sedan*** la glorieuse, libre, purifiée, radieuse !
Petits soldats du 103e R. I., mes chers enfants, comme je suis fier de vous !
Hourrah ! pour le 103e R. I. !

Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.
Signé : **VILLEMIN**.

Le 1er janvier 1919.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 1

« Au Gui l'an neuf »

Bonne année ! Bonne santé ! C'est, à l'aube de l'année nouvelle, le cri du cœur d'un père à ses chers enfants !
Année 1919, année d'espérance, année de paix glorieuse, année de retour aux foyers ! « La classe » pour les vétérans de la Grande Guerre, rendus aux chantiers des pacifiques labeurs !
Bonne année, mes chers petits ! Pour vous d'abord, qui fûtes si longtemps à la peine ! puis pour vos papas et vos mamans, pour vos promises, pour vos femmes et vos petits gosses !
Que la paix radieuse vous donne le bonheur, après la rude épreuve des combats !
Vos champs, reposés par quatre années de jachères stériles appellent le soc rouillé de vos charrues !
Que les sèves frémissantes fassent épanouir les blondes moissons de Messidor dans les sillons où, demain, avec ferveur, vous jetterez le grain qui fait le pain !
Que vos prairies, égayées par le murmure impassible du ruisseau argenté, soient plus émaillées, plus vertes et plus drues !
Que votre houe extirpe l'ivraie qui étreint le vieux cep de France, au « pinard » vermeil, créateur de mâle vigueur et.d'énergie souriante !
Que l'écho de vos grands bois répète le bruit sec de vos cognées et les vieux refrains des bûcherons et des charbonniers !
L'atelier, l'usine, les organisations du travail attendent vos bras exercés et habiles ! Car il faut réparer et renouveler notre machinisme agricole et industriel, détruit ou volé par le Boche infâme ! Il faut reconstruire les villages dévastés et brûlés. Que vos ruches laborieuses soient fécondes ! Qu'elles deviennent des centres de production intense et incessante, grâce à vos vertus civiques, filles des vertus familiales persévérance et énergie, économie et prévoyance, sobriété et tempérance, et par-dessus tout ordre et discipline, fraternelle concorde !
Fuyez l'infâme cabaret, qui diminue, dégrade et avilit. Votre passé de gloire ne doit pas être terni par une déchéance morale !
Au-dessus de vos portraits de famille, vous accrocherez votre casque de poilu, votre fourragère, votre croix de guerre. Regardez souvent ces symboles. Ils vous diront : *Devoir*, *Honneur*, *Vaillance !*
Ce sont vos titres de noblesse, les plus purs, les plus enviés ! Votre blason est le plus beau : il est semé d'étoiles d'or sur champ tricolore !
Pas de compromissions, pas de défaillances !
Que votre village aux toits rouges, que son vieux clocher qui salua votre premier sourire ; que l'humble maison grise qui abrita votre berceau ; que son école où vous avez appris à lire, remplissent vos cœurs des souvenirs touchants de votre enfance heureuse, de douce et pure joie, de calme bienfaisant dans le décor des traditions rustiques, parfumées des chansons et des légendes du bon vieux temps !
Que votre âme, qui fut toujours ferme et sereine dans les éclairs de la tempête, reste courageuse et stoïque dans les âpres combats de la vie !
Elle restera fidèle, n'est-ce pas ? aux leçons de la lutte gigantesque : à l'union affectueuse, source de

force et de prospérité, au devoir et à l'honneur, fleurons des consciences d'élite, sans peur comme sans reproches !
Que vos gestes soient imprégnés toujours de bonté et de générosité !
Tendez les mains aux pauvres gens, aux déshérités de la vie, nos prisonniers malades, à nos chers mutilés !
Donnez une place à votre foyer, au poilu qui n'a plus d'asile. Le pauvre qui partage son morceau de pain s'élève jusqu'aux cimes, tout près de Dieu.
Rentrés dans vos villages, vous caresserez les petits orphelins de guerre, ces pauvres mioches qui attendent, depuis si longtemps ! le retour du papa, pour que maman ne pleure plus !
Que votre femme soit plus aimante, plus tendre et plus douce !
Que vos petiots vous fassent de leurs bras mignons un collier de caresses, sous l'étreinte affectueuse et émue de vos baisers !
Qu'à la veillée, l'aïeul soit fier de vous, et que l'adolescent imberbe sente pousser ses poils, vibrer toutes ses fibres, au récit de vos combats de géant qui, popularisés jusqu'aux hameaux les plus lointains, vivifieront l'esprit guerrier de la race, pour les causes éternelles !
Que tous vos parents vous fassent un chaleureux accueil et que vos amis vous soient toujours fidèles !
Gardez une petite place dans votre grand cœur : à nos chefs éminents si pleins d'agissante sollicitude, et dont la science militaire a fixé la Victoire glorieuse ! A vos officiers si dévoués, vos camarades de souffrance et de gloire, que vous aimez, parce qu'ils furent, à vos côtés, toujours bons et bienveillants ! A votre père qui est fier de vous commander, et qui en ce jour de traditionnelles étreintes, vous presse tous sur son cœur ému !
Enfin, mes chers enfants, que votre pensée recueillie évoque quelques fois, dans le silence du soir, les pauvres petits couchés là-bas, **des Flandres aux Vosges**, qu'un linceul de neige va bientôt recouvrir ! Vos frères d'armes, officiers et soldats, qui dorment leur sommeil éternel, près de l'humble allée des tumulus, ou vers la silencieuse avenue des tombeaux, qui sera bientôt, hélas ! — pour ceux qui restent — la sombre vallée des larmes !

. . . . . .

Soyez gais pourtant en ce jour de renouvel, mes petits !
Du ciel bleu, nos héros magnifiés vous sourient, car vous fûtes dignes d'eux. Ils sont là, près de vous, accourus tous à l'appel des clairons, vers notre fier drapeau, entouré de papillons de gloire... près du père qui les a tant aimés !
Et par ma voix, ils vous disent, mes chers enfants :

« *Joyeuse année ! Joyeuse année !* »

HOMMAGE AUX MORTS (**1er janvier 1919**)

Mânes immortelles de nos héros ! L'apothéose triomphale continue !
Après son appel vibrant aux ralliements suprêmes, le coq gaulois, fièrement perché sur les clochers de **France**, a chanté !
Il a jeté aux échos son cri vainqueur, le cocorico éclatant de la Délivrance !
Les légions bleues de **FOCH**, petites-filles des phalanges républicaines de **Kléber**, de **Hoche**, de **Marceau**, bordent **le Rhin** français, aux acclamations d'un peuple libre et fier ! Aux acclamations du monde, transporté, ébloui !
L'Alsace-Lorraine, joyeuse et émue, s'est jetée avec amour dans les bras de la mère éternelle !

La France reconnaissante et unie vous acclame, et la Patrie radieuse inscrit vos noms sur ses Tables d'or immortelles et dans les Panthéons de gloire ! Vos tombeaux sont jonchés de fleurs, de lauriers verts et de palmes d'or !
Accourez tous ! mes chers petits, vers le bleu de notre Drapeau qui se confond avec l'azur des cieux !
Venez contempler la joie des vivants et chanter avec eux les hosannas d'allégresse et des hymnes à la Liberté !
Venez ! ô mes enfants les plus chers ! recevoir l'hommage fidèle et ému de vos frères d'armes !
Gloire à toi ! ô Titan des luttes épiques, guerrier de la Justice et chevalier du Droit, enfant bleu de France, défenseur du monde !
Gloire à toi ! ô poilu géant de l'immortelle légende, fils du Gaulois velu des cavernes qui, dans la bataille, ne craignait que le ciel !
Gloire à vous ! « ô vaillants ! ô forts ! ô martyrs ! », nimbés d'or et de sang ! qui, sans défaillance, avez parcouru l'âpre sentier de l'épreuve, gravi le rude calvaire des douleurs et des sacrifices, au milieu des ouragans, des éclairs et des tonnerres !
Gloire à vous ! ô mes chers enfants ! humbles fils de la noble terre de **France**, poussière sainte des aïeux, nourricière des vivants et fidèle gardienne des morts !
Gloire à vous ! modestes travailleurs de l'atelier ou des champs, obscurs et anonymes héros du Devoir, tombés un soir de combat, en pensant au clocher lointain du village, à l'ange du foyer, aux petits orphelins !

. . . . . .

Venez tous vers moi ! Je suis le père des vivante... je suis le père des morts... Vous êtes tous mes enfants bien aimés !
Venez tous ! ceux d'**Ethe** et ceux de **Beuvraignes**, — ceux de **Perthes** et ceux d'**Aubérive** — ceux de **Verdun** et ceux de **Champagne**, ceux du **Kemmel**, ceux de **la Marne**, ceux de **l'Arnes**, ceux de **l'Aisne** !
Soulevez vos linceuls et sortez des sépulcres ! ô guerriers héroïques de la Croisade sainte, irradiés d'éternelle lumière !
Debout les morts ! Clairons sonnez l'appel ! l'appel funèbre des ombres !... A l'appel !
*(Voir liste des officiers morts pour **la France**).*

. . . . . .

Aux officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, morts pour la Patrie :
« *Présentez les armes !*
« *Au Drapeau !* »

Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.
Signé : **VILLEMIN**.

Carignan, le 8 mars 1919.

Fête des « BLEUETS » (8 et 9 mars 1919)

ORDRE DU RÉGIMENT N° 10

*Aux jeunes « bleuets » de **la Marne** et de **l'Arnes**.*

Petits benjamins de la Grande Guerre, derniers venus dans la grande famille du 103e R. I., le père ne vous à point oubliés !
Vous êtes « entrés dans la carrière » pour venger vos aînés et vous avez retrouvé, dans les sillons sanglants, leurs vertus héroïques qui ont décuplé votre énergie !
Vos jeunes et nobles cœurs, épris de pur idéal, vos âmes ardentes et enthousiastes ont stimulé et vivifié le long et rude effort des derniers vétérans. Et dans l'âpre lutte, côte à côte avec eux, méprisant la mort, tous ensemble, « bleuets » fragiles et « briscards » grisonnants, vous avez accroché à notre fier Drapeau la couronne immortelle et salué de vos hourras « le jour de gloire qui est venu » !
Là-bas, **vers la Marne et l'Arnes**, vous avez eu vos martyrs !
J'ai parcouru la voie glorieuse et sacrée... J 'ai vu, aux champs du saint holocauste, confondus avec les anciens, des petits corps raidis d'écoliers, dans des capotes très bleues... J'ai vu de petits visages imberbes, émaciés par l'épreuve et la souffrance...
Ils reflétaient encore la douceur juvénile, insouciante et souriante qui appelle le baiser de la maman.., de la maman qui n'est point venue, hélas ! à leur suprême appel : l'appel de la tombe, le cri du berceau !...
Dans l'ouragan déchaîné, votre cœur, trempé à la flamme du devoir, n'a point faibli ! Vous avez déployé, dans les crises du combat, les vertus françaises les plus viriles ! Vous fûtes sans défaillance, sans peur et sans reproche, parce que dans vos veines coule le sang pur et vermeil de la race.
Dans l'acte décisif de la bataille, c'est vous qui avez fait le dernier geste de la nation qui ne voulait pas mourir, et vous avez terrassé le Boche assassin qui voulait étouffer le génie rayonnant de **la France** !
Vous vous êtes jetés dans la fournaise, mes tout petits, avec une énergie farouche, avec la foi indomptable des aïeux : celle qui animait le jeune tambour de la Révolution, quand il battait la charge héroïque, là-bas sur les coteaux de **Valmy** !
Honneur à vous, adolescents de **France** !
Quand la rafale meurtrière faisait courber vos jeunes fronts, vous avez songé souvent, n'est-ce pas ? à la maman aimée qui versa tant de larmes à votre départ... Et le soir, pendant l'accalmie, votre pensée émue a évoqué le doux nid de votre enfance heureuse, qu'à l'appel de la Patrie, vous avez quitté courageusement pour voler dans la tempête !
Honneur à vous, grands écoliers de **France** ! dont les muscles, l'âme et le cœur furent façonnés par des éducateurs d'élite, des maîtres incomparables qui furent des drapeaux dans la lutte acharnée !
Petits gosses de la bataille, mes chers enfants, vous fûtes hier à la peine, vous êtes aujourd'hui à l'honneur. Et demain, vos mamans joyeuses vous presseront tendrement sur leur cœur, ce cœur qui fut si souvent meurtri par l'angoisse ! Comme elles seront heureuses et fières de vous ! Et comme je suis fier moi-même de vous remettre, à l'ombre du drapeau, l'étoile de la vaillance, au nom de **la**

France éternelle, radieuse et reconnaissante.

(Après la remise des décorations)

Hourra hourra ! Bravo les *Bleuets* ! Et vive le bleu de **France** !

Flots bleus de **la mer Égée**, où se miraient les Éphèbes des gymnases, beaux comme des jeunes dieux, sous le ciel azuré de **la Grèce** antique, maman jolie de **la France**, inspiratrice de son pur et clair génie !

Bleu de la chape de **saint Martin** qui, ralliant les soldats de **Charles**, fit fuir les barbares d'autrefois et sauva la Gaule chrétienne.

Bleu du drapeau de **Jeanne**, la sainte et bonne Lorraine, qui « bouta » l'ennemi hors de la Patrie !

Haillons bleus des « va-nu-pieds superbes », défenseurs des Droits de l'homme, **près du moulin de Valmy** !

Bleu du ciel de notre **France**, paradis du monde, terre de bonté, de foi et d'espérance, de liberté et d'idéal !

Bleu de notre drapeau, qui se confond avec l'azur des cieux, et où se glissent, quand la bataille commence, les ombres frémissantes de nos héros !

Légions bleues de **FOCH**, qui déploient fièrement. le drapeau tricolore **sur le Rhin** français, aux acclamations du monde !

Coiffe bleue de l'hirondelle des combats, ange des tendresses, messagère d'espérance, qui se penche souriante et émue vers la souffrance, et donne, pour la maman, le baiser suprême de l'adieu !

Rêves bleus de l'enfance heureuse, jolis yeux bleus des petits, grands yeux bleus des blondes fiancées, levés vers le ciel des anges ; priant et implorant le bon Dieu de **France**, pour que revienne le petit soldat !

Bleuets de **France** enfin, *bleuets* du 103e, mes chers enfants ! Gosses héroïques, rivaux de gloire des poilus géants de l'immortelle épopée !

Manteaux bleus, hélas ! tachés de boue, teintés de sang, linceul de gloire de nos martyrs ! Fleurettes bleues des sillons, des ruines et des tombes ; humbles corolles des pervenches inclinées vers les tertres, où perlent les rosées matinales : les larmes des mamans de **France** !

. . . . . .

Aux officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, morts pour la Patrie :

« *Présentez les armes !*

« *Au Drapeau !* »

Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.

Signé : **VILLEMIN**.

Paris, le 12 juillet 1919.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 30

Fêtes de la Victoire

C'est l'Apothéose ! Vive la France ! (**13 et 14 juillet 1919**)

N'entendez-vous pas, mes chers enfants, les hosannas de tout un peuple en délire ? C'est la fête du Grand Triomphe dans notre **Paris**, cœur de **la France**, joyau de la Patrie, soleil du monde !
L'airain de nos cathédrales retentit dans le décor harmonieux de notre grande **Gaule** qui, librement, respire ! Il salue, grave et solennel, la Résurrection de la Mère Éternelle, le retour au foyer de ses filles bien-aimées !
Les cloches de nos petits villages sèment à la volée des alléluias d'allégresse qui ont succédé au glas des douleurs !
Les flèches aiguës de nos clochers montent, comme une prière, vers le Dieu des batailles !

C'est l'Apothéose ! Vive la France !

Canons pacifiques tonnez et déchirez l'espace ! Que vos ondes sonores fassent osciller les, tombeaux pour que vibrent encore les cœurs qui ont cessé de battre ! Alerte ! dans les sombres cités du grand silence ! Debout les aïeux ! Ouvrez vos linceuls et soulevez vos pierres sépulcrales ! C'est la fête des Vivants et des Morts !

C'est l'Apothéose ! Vive la France !

Que les oriflammes de la Patrie se balancent joyeusement dans l'air pur de l'Aube radieuse !
Que les trois couleurs flottent allègrement sur nos temples, sur nos colonnes, sur nos monuments de gloire !
Que les cités joyeuses se couvrent de festons et de guirlandes, s'embrasent de feux multicolores, d'étoiles, de gerbes étincelantes !
Que la nature se pare de ses plus beaux atours ! Que l'alouette des Gaules vers le ciel bleu chante et s'élance !

C'est l'Apothéose ! Vive la France !

Décors de l'Arc immortel, animez-vous au souffle puissant des géants !
Animez-vous, gloires incomparables du passé, victoires ailées des luttes épiques, rêves d'espérance qui calmaient nos douleurs !
Jetez vos crêpes de deuil et souriez, ô statues des villes retrouvées !
Sors du tombeau, ô colosse d'**Iéna** et de **Wagram** ! Vois ces monstres d'acier, nos trophées... Écoute ces clameurs, notre joie ! Et que tes aigles blessées de **Leipzig** et de **Waterloo** volent autour des lances d'or des étendards, puis s'élèvent vers les cimes encore !

C'est l'Apothéose ! Vive la France !

Accourez, phalanges de la vieille **France** ! Preux sans peur et sans reproches, anciens chamarrés d'or, escortez les cohortes de la boue !
Suivez ! les porteurs de croix ou de cocardes, de haillons ou de panaches !
Drapeau troué et déchiqueté de la bataille, relique sainte de la Patrie, montre au peuple tes nobles lambeaux, ton rouge imprégné du sang des martyrs !
Poète, chante la pure gloire de **la France**, chante des hymnes à la Liberté !
Patrie, ouvre tes Livres d'or, raconte les exploits des Titans et grave leurs noms sur les marbres éternels !

C'est l'Apothéose ! Vive la France !

La gloire, mes enfants, étend sur vous ses ailes azurées ! Têtes hautes et hauts les cœurs ! C'est la fête du Poilu de **France** ! la vôtre, mes petits !
Toute **la France** est là qui vous acclame, reconnaissante et émue !
O morts magnanimes de la Croisade Sainte, prenez place dans le cortège triomphal, et que vos âmes frémissent dans les soies et les franges d'or vénérées !
Venez, ô mes fils ardents qui tombèrent aux premières stations du long calvaire, dans les sillons sanglants d'**Ethe**, de **Nanteuil**, de **Champien** et de **Beuvraignes** ! **JEANNIN**, **de LAVALADE**, **FLEURY**, **FAUGIÈRES**, **JOUÉ**, **JANIN**, **VINCENT**, **DUMERCQ**, **CLAUDE**, **DESDOUITS**, **MÉRINE**, **DESVAUX**, **SCHEKEVITCK**, **LASSUS**, **ERNST**, **DUFOUR**, **MOUSSEAUX**, **SCHLEGEL**, **BARUDEL**.
Suivez, les héros de **Champagne**, de **Perthes** et d'**Aubérive**, soldats au grand cœur qui furent des drapeaux dans la lutte acharnée ! **De POLIGNAC**, **LACHASSE**, **MULLEY**, **DAVIET**, **MOLEUX**, **LHOMME**, **BOUDREAUX**, **GOUE**, **SEDILOT**, **d'AILLIÈRES**, **MAUMET**, **de VILLEPIN**, **CARLET**, **HIRSCH**, **PLANTIER**, **CHANCEREL**, **VITRANT**.
Et vous aussi, guerriers indomptables de **Verdun** et du **Kemmel** ! **RUEF**, **LAVIGNE**, **SICARD**, **PETIT**, **HUBERT**, **BLANCHARD**, **MOYSE**, **HOUYEL**, **BEURÉE**, **GROSSET**, **GUILLIN**, **VIALLARD**, **MOTRIEUX**.
Accourez, soldats impétueux des **Monts**, de **la Marne** et de **l'Aisne**, qui fûtes frappés à l'aube de la victoire, mes chers enfants, que j'ai embrassés — pour les mamans et pour les gosses — dans les postes sanglants ou les caves sinistres ! **NARODETZKI**, **LOHY**, **LOUDIN**, **TABUSSE**, **GUÉRIN**, **HUET**, **GAILLARDOT**, **HASSEIN**, **DUMAY**, **BOUCHER**, **CHAUVEL**, **DUPONT**, **FOUSIN**, **DELHOUME**, **GIARD**, **GAUMET**, **CHAPPE**, **RENOUVIN**, **GARNUCHOT**, **DÉSERT**.
Venez enfin ! les anonymes, les obscurs et les modestes, humbles fils de la terre ou de l'atelier, vétérans chevronnés et grisonnants, bleuets imberbes, sortis du nid à peine, dont les ailes fragiles furent brisées dans la tempête !
Voici vos papas et vos mamans, vos compagnes, vos fiancées, vos petits orphelins..., vos frères d'armes, le père qui vous a tant aimés...
Séchez vos pleurs, mamans et épouses, promises, adolescents et chérubins ! Ils sont ressuscités ! Ils sont là tous vivants et vous sourient Anges caressants du foyer, envoyez-leur des baisers !

« Si les corps sont restés dans l'ombre des tombeaux,
« Les âmes sont debout dans les plis du drapeau ! »

O Panthéon, temple auguste des forts, ouvre tes portes saintes et que les mânes de tes tombeaux se rangent sur tes marches sacrées pour magnifier leur sublime holocauste !
Peuple, jette des fleurs... Foule émue, à genoux et prie !

« Gloire à ceux qui de la Bataille
« Sont sortis bravant la mitraille !
« Gloire aussi, Triomphe, Hosanna
« Au soldat meurtri qui donna
« Ses jours pour sauver la Patrie !
« Foule acclame, bénie et prie !
« Prodigue et mêle tes transports
« Pour les vaillants et pour les forts !
« Pour magnifier leur exemple
« Accueille-les devant le Temple !
« Ils sont lé dans leur majesté
« Libre est par eux là Liberté !
H. GRUIN.

Aux officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, morts pour la Patrie :
« *Présentez les armes !*
« *Au Drapeau !* »

Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.
Signé : **VILLEMIN**.

V

Pro Patria !



Cimetière d'Ethe-Bleid

V. — Pro Patria !

(Liste des officiers morts pour la France)

1re compagnie

DESVAUX René, sous-lieutenant, **à Beuvraignes** (**octobre 1914**).
GOUET Désiré, sous-lieutenant, **à Aubérive** (**septembre 1915**).
CHAUVEL Alfred, sous-lieutenant, **à Venteuil** (**juillet 1918**).

2e compagnie

CHADEBEC de LAVALADE, capitaine, **à Ethe** (**août 1914**).
BARUDEL, sous-lieutenant, **au Bois de la Montagne** (**septembre 1914**).
SEDILOT Ernest, sous-lieutenant, **à Perthes** (**février 1915**).
D'AILLIÈRES, sous-lieutenant, **à Perthes** (**février 1915**).
PLANTIER Jean, sous-lieutenant, **à Perthes** (**février 1915**).
De POLIGNAC Henri, capitaine, **à Aubérive** (**septembre 1915**).
MAUMET André, sous-lieutenant, **à Aubérive** (**septembre 1915**).
HUET Gaston, sous-lieutenant, **au Bois-du-Roi** (**juillet 1918**).
GAILLARDOT Georges, lieutenant, **au Bois-du-Roi** (**juillet 1918**).
HASSEIN Victor, lieutenant, **à Venteuil** (**juillet 1918**).
LOUDIN Lucien, sous-lieutenant, **sur l'Arnes** (**octobre 1918**).

3e compagnie

JEANNIN Marie-Léon, lieutenant, **à Vézin** (**août 1914**).
LACHASSE Georges, capitaine, **à Perthes** (**février 1915**).
SCHEKEVITCH, sous-lieutenant, **à Tracy-le-Val** (**septembre 1915**).
MULLEY Marcel, capitaine, **à Auberive** (**septembre 1915**).
BLANCHARD Eugène, sous-lieutenant, **à Verdun** (**septembre 1916**).
MOYSE Paul, sous-lieutenant, **à Verdun** (**septembre 1916**).

4e compagnie

DAVIET Joseph, capitaine, **à Perthes** (**février 1915**).
De VILLEPIN Jacques, sous-lieutenant, **à Aubérive** (**septembre 1915**).
HIRSCH Étienne, sous-lieutenant, **à Perthes** (**mars 1915**).

1re C. M.

NARODETZKI Roger, sous-lieutenant, **aux Marquises** (**décembre 1917**).
DUPONT Maurice, sous-lieutenant, **sur l'Arnes** (**octobre 1918**).
RUEF Alphonse, commandant le 2e bataillon, **à Verdun** (**octobre 1916**).

5e compagnie

DUMERCQ Charles, lieutenant, **à Ethe** (**août 1914**).
JANIN Jules, lieutenant, **à Ethe** (**août 1914**).
DUMAY René, sous-lieutenant, **à Venteuil** (**juillet 1918**).
FOUSIN Louis, sous-lieutenant, **sur l'Arnes** (**octobre 1918**).
DELHOUME Arthur, sous-lieutenant, **sur l'Arnes** (**octobre 1918**).

6e compagnie

FAUGIÈRE Émile, capitaine, **à Ethe** (**août 1914**).
LHOMME Henri, lieutenant, **à Aubérive** (**septembre 1915**).
LAVIGNE Marie, capitaine, **à Verdun** (**octobre 1916**).
PETIT Georges, lieutenant, **à Ville-sur-Tourbe** (**avril 1917**).
VIALLARD Louis, sous-lieutenant, **à la Clytte** (**Belgique**) (**mai 1918**).
BOUCHER Auguste, lieutenant, **à Venteuil** (**juillet 1918**).
LOHY François, lieutenant, **à la Voie-Romaine** (**octobre 1918**).

7e compagnie

JOUE Raphaël, capitaine, **à Ethe** (**août 1914**).
CLAUDE Félix, lieutenant, **à Ethe** (**août 1914**).
LASSUS Henri, sous-lieutenant, **à Beuvraignes** (**octobre 1914**).
HOUYEL G., sous-lieutenant, **à Maisons-de-Champagne** (**juillet 1916**).
GROSSET Célestin, capitaine, **à la Clytte** (**Belgique**) (**mai 1918**).
MOTRIEUX Victor, sous-lieutenant, **à la Clytte** (**Belgique**) (**mai 1918**).
DÉSERT Louis, capitaine, **sur l'Arnes** (**octobre 1918**).
TABUSSE Guillaume, commandant le 3e bataillon, **à Venteuil** (**juillet 1918**).

9e compagnie

FLEURY Pierre, lieutenant, **à Ethe** (**août 1914**).
VINCENT Henri-Louis, capitaine, **à Ethe** (**août 1914**).
ERNST Charles, sous-lieutenant, **à Ethe** (**août 1914**).
CORNU, dit **CARLET** A., sous-lieutenant, **à Perthes** (**février 1915**).
BOUDREAUX René, lieutenant, **à Saint-Hilaire** (**septembre 1915**).
SICART François, capitaine, **à Baleycourt** (**octobre 1916**).
GUILLIN Alphonse, lieutenant, **à la Clytte** (**Belgique**) (**juin 1918**).

10e compagnie

DESDOUITS Marcel, lieutenant, **à Ethe** (**août 1914**).
GUÉRIN Hyacinthe-Victor, capitaine, **à Venteuil** (**juillet 1918**).
GAUMET Victor, sous-lieutenant, **à l'Arnes** (**octobre 1918**).
RENOUVIN Émile, sous-lieutenant, **à l'Arnes** (**octobre 1918**).
GIARD Pierre, sous-lieutenant, **à Venteuil** (**juillet 1918**).

11e compagnie

GIRAUD, sous-lieutenant, **à Ethe** (**août 1914**).
DUFOUR Henri, sous-lieutenant, **à Ethe** (**août 1914**).
BEURÉE Lucien, sous-1ieutenant,**à Maisons-de-Champagne** (**juillet 1916**).
HUBERT Maurice, lieutenant, **à Verdun** (**septembre 1916**).
GARNUCHOT Paul, capitaine, **sur l'Arnes** (**octobre 1918**).

12e compagnie

MÉRINE Pierre, lieutenant, **à Ethe** (**août 1914**).
MOUSSEAUX Joseph, sous-lieutenant, **à Ethe** (**août 1914**).
MOLEUX Pierre, capitaine, **à Perthes** (**février 1915**).

3e C. M.

CHAPPE Désiré, sous-lieutenant, **à Venteuil** (**juillet 1918**).
SCHLEGEL Jean, sous-lieutenant, **à Tracy-le-Val** (**septembre 1914**).
CHANCEREL Alphonse, lieutenant, **à Aubérive** (**septembre 1915**).
VITRAN, aumônier, **à Aubérive** (**septembre 1915**).

Paris, ***1er août 1919***,

Le lieutenant-colonel commandant le 103e R. I.
Signé : **VILLEMIN**.



Le Drapeau du 103e s'inclinant devant les héros d'Ethe (nov. 1919).